

G

DÉPARTEMENT D'HISTOIRE
Faculté des lettres et sciences humaines
Université de Sherbrooke

HT
653
F7L46
2013

***LES AMUSEMENTS DE L'ESPRIT : RÉSEAUX SOCIAUX, CURIOSITÉ, PLAISIR ET
CONSTRUCTION DES SAVOIRS À PARIS AU XVIII^E SIÈCLE.***

Par
MARIE LEMONNIER
Bachelière ès lettres (histoire)
De l'Université de Sherbrooke

Mémoire de Maîtrise présenté à
Christine Métayer (Directrice)
Geneviève Dumas (Université de Sherbrooke)
Pascal Bastien (UQAM)

MÉMOIRE PRÉSENTÉ
Pour obtenir
LA MAÎTRISE ÈS LETTRES (HISTOIRE)

Sherbrooke
28 NOVEMBRE 2013

Composition du jury

Les amusements de l'esprit : réseaux sociaux, curiosité, plaisir et construction des savoirs à Paris
au XVIII^e siècle.

Par
Marie Lemonnier

Ce mémoire a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Christine Métayer, directrice de recherche (Faculté des lettres et sciences humaines, Université
de Sherbrooke)

Geneviève Dumas, évaluatrice interne, (Faculté des lettres et sciences humaines, Université de
Sherbrooke)

Pascal Bastien, évaluateur externe, (Faculté des sciences humaines, UQAM)

Remerciements

Merci à ma directrice, Christine Métayer pour son support constant et ses conseils. Merci à mon mari, ma famille, mes ami(e)s, mes collègues et mes professeurs pour leur patience et leur bienveillance. Merci à Camille Dauphinais-Pelletier pour sa révision minutieuse. Merci au Département d'histoire et à la Faculté des lettres et sciences humaines de l'Université de Sherbrooke. Merci au Conseil de recherche des sciences humaines du Canada ainsi qu'au Fonds de recherche québécois société et culture pour leur soutien financier.

Ce mémoire est dédié à mon père, Jean-Pierre Lemonnier, pour avoir éveillé ma curiosité du passé.

« Les productions des arts et des sciences forment sans contredit une des principales richesses du royaume. Les premiers besoins de la vie satisfaits, d'autres besoins inconnus, en introduisant l'homme sur l'état insipide de son existence, en le pressant de sortir de cette ignorance et de cette langueur qu'enfante une vie purement animale, ont tourné ses soins vers la recherche de tout ce qu'il présumoit avec raison devoir contribuer à l'augmentation de ses plaisirs. »

C.-F. Joullain, *Réflexions sur la peinture et la gravure: Du commerce de la curiosité et des ventes en générale*, Metz, Claude Lamort, Paris, Demonville, Musier, 1786, p. 97-98.

RÉSUMÉ

Le XVIII^e siècle français est un terrain fertile pour s'intéresser à la dimension historique du plaisir puisqu'il valorise la quête des plaisirs matériels et intellectuels parmi les élites. Il est à la fois paradoxal et logique que la satisfaction intellectuelle s'exprime dans le luxe et par l'accumulation d'objets, qu'illustre ici le collectionnisme. Les deux types de quêtes, intellectuelle et matérielle, se croisent, coexistent et se rejoignent sans jamais se poser véritablement comme des antithèses. Pourtant, si on jette un coup d'œil à l'historiographie, force est de constater que la révolution intellectuelle du XVIII^e siècle français et la recherche de plaisir des Parisiens aisés ont été jusqu'à maintenant étudiées de façon séparée, sinon dichotomique.

La présente analyse se base sur un questionnement principal : comment se manifeste le plaisir dans l'acquisition des connaissances et comment les notions de plaisir et de culture savante s'intègrent-elles dans les pratiques sociales du savoir au XVIII^e siècle à Paris? Cela soulève des questionnements plus spécifiques. Par exemple, quelle part peut-on accorder au plaisir dans la révolution scientifique du XVIII^e siècle; les lieux habituellement associés au plaisir personnel comme les cabinets de curiosités y ont-ils un rôle à jouer?

La collection remplit trois fonctions principales pour le collectionneur et dans la société parisienne et française du XVIII^e siècle : une fonction sociale, une fonction éducative, mais également, une fonction sensible ou émotionnelle. Il nous apparaît que le rejet du plaisir et de l'aspect émotif de la quête du savoir dans une science véritablement institutionnalisée et professionnalisée se concrétise davantage au XIX^e qu'au XVIII^e siècle. La « curiosité » comme moteur de la science est une idée encore bien vivante dans les discours du XVIII^e siècle.

Mots clés : plaisir, curiosité, sociabilité, élites, savoir, science, identités, collection

LES AMUSEMENTS DE L'ESPRIT : RÉSEAUX SOCIAUX, CURIOSITÉ, PLAISIR ET CONSTRUCTION DES SAVOIRS À PARIS AU XVIII^E SIÈCLE

INTRODUCTION	6
A. MISE EN CONTEXTE HISTORIQUE	6
<i>A.1 Paris, ville de culture</i>	6
<i>A.2 La sociabilité intellectuelle au XVIII^e siècle</i>	9
B. HISTORIOGRAPHIE	11
<i>B.1 Les Lumières et la Révolution française</i>	11
<i>B.2 L'histoire du sensible</i>	13
<i>B.3 L'histoire des collections et de la curiosité</i>	14
C. PERSPECTIVE ET PROBLÉMATIQUE	15
<i>C.1 Questionnement opératoire</i>	15
<i>C.2 Intérêts et hypothèse de recherche</i>	16
D. SOURCES ET MÉTHODOLOGIE	17
<i>D.1 Les catalogues raisonnés de cabinet de curiosités</i>	17
<i>D.2 Les archives de la Maison du roi</i>	19
<i>D.3 Le corpus complémentaire</i>	20
 CHAPITRE 1 - LES RÉSEAUX D'ACTEURS DANS ET AUTOUR DES CABINETS DE COLLECTION	 24
A. QUI SONT-ILS?	26
<i>A.1 La curiosité s'ouvre à la bourgeoisie</i>	27
<i>A.2 Les prérequis de la collection</i>	30
B. COMMENT SE DÉFINISSENT-ILS?	35
<i>B.1 Curieux, Amateurs, Connaisseurs</i>	35
<i>B.2 Savants, Académiciens</i>	45
<i>B.3 Étrangers</i>	50
 CHAPITRE 2 - LE RÉSEAU D'APPROVISIONNEMENT ET LA MISE EN VALEUR DE LA COLLECTION	 53
A. EN AMONT DE LA COLLECTION D'HISTOIRE NATURELLE : LES MISSIONS ET VOYAGES	55
<i>A.1 Les voyageurs</i>	55
<i>A.2 Les acteurs périphériques</i>	60
<i>A.3 La collection et les missions scientifiques</i>	62
B. LE PERSONNEL ADMINISTRATIF ET LA CIRCULATION DES OBJETS DE COLLECTION	67
<i>B.1 L'administration royale</i>	67
<i>B.2 L'administration coloniale</i>	69
<i>B.3 Les capitaines marchands</i>	71
<i>B.4 La direction des jardins</i>	73

C. LA MISE EN VALEUR DE L'OBJET	76
<i>C.1 Le commerce de la curiosité</i>	76
<i>C.2 Les salles de vente</i>	79
<i>C.3 Aspect pratique et esthétique</i>	81
 CHAPITRE 3 - LES CRITÈRES DE SÉLECTION DE L'OBJET CURIEUX	 85
A. LA CURIOSITÉ	85
B. LES CARACTÉRISTIQUES IMMATÉRIELLES	89
<i>B.1 La rareté</i>	89
<i>B.2 La beauté et la monstruosité</i>	92
<i>B.3 L'origine</i>	94
<i>B.4 La mode et la nouveauté</i>	96
C. LES CARACTÉRISTIQUES MATÉRIELLES	98
<i>C.1 Le volume</i>	99
<i>C.2 Le luxe</i>	100
<i>C.3 La conservation</i>	101
 CHAPITRE 4- LES FONCTIONS DU CABINET DE COLLECTION	 104
A. SOCIALISER	104
<i>A.1 Le cabinet particulier comme plate-forme sociale</i>	104
<i>A.2 La collection : facteur de distinction et d'émulation sociale</i>	107
<i>A.3 La collection et les sociétés savantes</i>	111
B. ÉDUIQUER	113
<i>B.1 Un abrégé du monde</i>	114
<i>B.2 L'éveil d'un désir de savoir</i>	116
C. JOUIR	119
<i>C.1 Le plaisir intellectuel et ses caractéristiques</i>	120
<i>C.2 Joindre l'utile à l'agréable</i>	129
<i>C.3 Le merveilleux et l'émerveillement sont-ils morts au XVIII^e siècle ?</i>	131
 CONCLUSION	 137
 ANNEXES	 147
Annexe 1- Tableaux des expéditions d'objets (1779-1789)	147
Annexe 2 - Cours de chimie au Jardin des plantes (Paris 1790)	155
Annexe 3 - Pierre Remy faisant visiter son cabinet	156
Annexe 4 - Amours dans un cabinet de curiosités	157
 SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE	 158

INTRODUCTION

Étudier le plaisir en histoire semble de prime abord un pari risqué. Le plaisir est par essence une émotion, donc une expérience psychologique subjective qui peut avoir plusieurs sens selon les individus qui la vivent. Définir le plaisir est en soi difficile. La sensibilité, souvent reliée à l'inconstance, au frivole, au subjectif, à l'antithèse de la rationalité, a souvent été considérée avec mépris par les historiens et exclue de la trame historique ou reléguée au champ littéraire¹. Pourtant, dans le contexte du XVIII^e siècle, alors que l'espérance de vie connaît une progression et que la mortalité recule, la recherche des plaisirs et du luxe, de la jouissance de la vie, va de pair avec l'ambition d'instruire et de faire évoluer les connaissances humaines². C'est pourquoi mon étude cherche à rapprocher ces phénomènes issus d'un même contexte historique et social.

A. MISE EN CONTEXTE HISTORIQUE

A.1 Paris, ville de culture

Au XVII^e et principalement au XVIII^e siècle, s'instaure et se consolide en France un modèle de relations savantes, de rapports humains reliés à l'usage collectif des savoirs, notamment par l'entremise des académies. Cette réalité marque irréversiblement le modèle culturel des élites parisiennes³. Paris jouit d'un statut culturel privilégié en raison notamment de la présence du roi. Le roi représente à la fois un modèle, un mécène; la cour est le lieu de distribution des titres et des faveurs, un outil de promotion sociale et d'enrichissement de la réputation. Le roi concourt à enrichir le rayonnement savant de Paris en approuvant et en encourageant l'innovation, les sciences, les arts, les découvertes⁴.

¹ Robert Mauzi, *L'idée du bonheur dans la littérature et la pensée française au XVIII^e siècle*, Genève, Slatkine, 1960, p. 8.

² Véronique Nahoum-Grappe, « Briller à Paris au XVIII^e siècle », *Communications*, n° 46 (1987), p. 135-156.

³ Daniel Roche, « Académies et académisme : le modèle français au XVIII^e siècle », *Mélanges de l'École française de Rome. Italie et Méditerranée*, tome 108, n° 2, 1996, p. 643-658.

⁴ Daniel Roche, *La France des Lumières*, Paris, Fayard, 1993, p. 599.

Selon Daniel Roche, « Paris possède les clés du pouvoir culturel⁵ ». L'élite urbaine est en effet consciente de posséder entre ses mains le privilège du savoir⁶. À l'intérieur même des villes, le clivage s'installe entre culture populaire et culture savante⁷. La capitale s'affirme comme le lieu de la « compagnie des gens savants et bien appris⁸ ». On observe à Paris la plus grande scolarisation des élites par rapport aux autres villes du royaume⁹. Elle devient un outil de promotion sociale, principalement pour les détenteurs de capitaux¹⁰. Paris est également la capitale de l'imprimé, c'est de là qu'émanent le plus grand nombre de productions textuelles, là également se trouve la majorité des bibliothèques et des librairies¹¹ et se concentrent le plus grand nombre d'institutions des savoirs, de sociétés intellectuelles et d'académies¹².

Les récits de voyage des étrangers sont assez parlants quant à l'attractivité de Paris comme lieu par excellence de la sociabilité savante.

Il n'est pas de grande ville dont le séjour soit plus souhaitable. Pour un homme de lettres ou de science, il ne peut y avoir de société plus agréable. Les relations entre le monde intellectuel et le grand monde, qui, si elles ne sont pas sur un pied d'égalité, ne doivent pas exister du tout, sont très honorables. Les personnes du plus haut rang s'intéressent à la science et à la littérature et envient la gloire qu'elles confèrent. J'aurais pitié d'un homme qui, sans avantages d'une autre sorte s'attendrait à être reçu, à Londres, dans un cercle brillant, parce qu'il est membre de la société royale. Ce n'est pas le cas à Paris, pour être un membre de l'Académie des sciences; il est assuré partout d'un bon accueil¹³.

Paris invente de nouvelles formes de sociabilité, qui, selon Daniel Roche, servent l'aristocratie par la fusion de ses besoins intellectuels et de ses besoins de « gestes

⁵ Daniel Roche, *La France des lumières*, p. 213.

⁶ Arlette Jouanna, « Des "gros et gras" aux "gens d'honneur" » dans Guy Chaussinand-Nogaret, dir., *Histoire des élites en France du XVI^e au XX^e siècle*, Paris, Tallandier, 1991, p. 102.

⁷ Arlette Jouanna, « Des "gros et gras" aux "gens d'honneur" », p. 102.

⁸ Arlette Jouanna, « Des "gros et gras" aux "gens d'honneur" », p. 102.

⁹ Daniel Roche, *La France des Lumières*, p. 598.

¹⁰ Daniel Roche, *La France des Lumières*, p. 598.

¹¹ Antoine Lilti, *Le monde des salons : sociabilité et mondanité à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, 2007, p. 143.

¹² Jeremy L. Caradonna, « Prendre part au siècle des lumières, le concours académique et la culture intellectuelle au XVIII^e siècle », *Annales. Histoire, Sciences sociales*, n° 3 (2009), p. 633-662.

¹³ Arthur Young, *Voyages en France (1787) I*, dans Arnaud de Maurepas et Florent Bayard, *Les français vus par eux-mêmes : le XVIII^e siècle : anthologie des mémorialistes du XVIII^e siècle*, Paris, Robert Laffont, 1996, p. 103.

civilisés »¹⁴. La ville, dès le XVII^e siècle, draine vers elle les meilleurs talents des provinces¹⁵. De plus, les cercles de sociabilité peuvent leur permettre le contact avec de riches et généreux philanthropes, amis de la culture, dont la présence se concentre surtout à Paris¹⁶.

De la convergence du besoin de savoir et du besoin de rencontrer l'autre peut naître le plaisir tel que j'entends l'étudier dans les sources. Un des terreaux les plus favorables pour étudier cette question est le cabinet de curiosités ou de collection. L'apparition du cabinet de curiosités remonte à la Renaissance alors que la « dilatation des savoirs » et l'intérêt pour les antiquités encouragent le collectionnisme¹⁷. Au XVIII^e siècle, le mot « cabinet » désigne en premier lieu une pièce, un bureau consacré à l'étude et aux travaux intellectuels, à la discussion; c'est aussi l'endroit, là où les pièces qui, selon *l'Encyclopédie*, « contiennent ce que l'on a de plus précieux en tableaux, en bronzes, livres, curiosités, &c. »¹⁸ Le *dictionnaire de l'Académie française* de 1762 le définit comme un « lieu de retraite pour travailler, ou converser en particulier, ou pour serrer des papiers, des livres, pour mettre des tableaux, ou quelque autre chose de précieux »¹⁹. Plus important encore, dans les sources, le mot « cabinet » devient aussi une métonymie pour désigner la collection qu'il contient, comme dans les expressions : « il vend son cabinet » ou « il fait un cabinet »²⁰. Le cabinet peut aussi désigner le meuble spécifique où on dispose et classe les objets. Dans le cas de Bonnier de la Mosson, ses « cabinets » étaient de grandes armoires vitrées qui occupaient plusieurs pièces de sa demeure²¹. Comme le souligne Patrick Mauriès, le secret fondateur du cabinet de curiosités est double,

¹⁴ Daniel Roche, *La France des Lumières*, p. 607.

¹⁵ Daniel Roche, « Trois académies parisiennes et leur rôle dans les relations culturelles et sociales au XVIII^e siècle », *Mélanges de l'École française de Rome. Italie et Méditerranée*, tome 111, n°1 (1999), p. 395-414.

¹⁶ Antoine Lilti, *Le monde des salons...*, p. 171.

¹⁷ Michel Figeac, *L'ancienne France au quotidien : Vie et choses de la vie sous l'ancien régime*, Paris, Armand Colin, 2007, p. 85.

¹⁸ Jean-François Blondel, « Cabinet », *L'Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, Paris, 1751, tome 2, p. 488.

¹⁹ « Curieux », *Dictionnaire de l'Académie française*, Paris, 4^e éd., 1762, p. 229.

²⁰ Jean-François Blondel, « Cabinet », *L'Encyclopédie...*, p. 488.

²¹ Edme-François Gersaint, *Catalogue raisonné d'une collection considérable de diverses curiosités en tous genres contenues dans le cabinet de feu M. Bonnier de la Mosson, Bailly et capitaine des chasses de la Varenne et des Tuileries & ancien colonel au régiment Dauphin*, Paris, Chez Jacques Barois, 1744, p. V.

il ne s'agit pas seulement d'isoler, de trouver, de posséder l'objet rare, la pièce unique, mais, au même moment, de l'inscrire dans un espace particulier, qui le charge de signification. Panneau, armoires, cabinets et tiroirs ne répondant pas au seul souci de préserver ou de cacher, mais aussi d'insérer telle ou telle pièce dans un réseau de sens ou de correspondances²².

L'appellation de cabinet de curiosités chez les historiens est en elle-même controversée pour le XVIII^e siècle. Pour Patrick Mauriès, au XVIII^e siècle, le cabinet de curiosités est remplacé par le cabinet d'Amateur²³, soumis à des considérations esthétiques (primauté du décor), ou remplacé par la collection d'histoire naturelle, soumise quant à elle à des impératifs éducatifs²⁴. Cependant, malgré une certaine spécialisation des collections (cabinets d'histoire naturelle par exemple²⁵), les sources continuent de parler des curiosités et de la curiosité. Nous y reviendrons.

A.2 La sociabilité intellectuelle au XVIII^e siècle

Vivante et attractive, Paris se présente aux yeux des Français et des étrangers comme une curiosité en soi, un abrégé du monde²⁶ où se croisent, se lient et se rencontrent élites urbaines et acteurs déterminés à tirer plaisir de leur accès au savoir. Paris est en somme une ville toute désignée pour qui cherche à la fois à jouir et à s'instruire. Tous ces éléments concourent à créer une culture de l'accumulation matérielle et une culture de la sociabilité savante, lesquelles se concrétisent à travers les cabinets de curiosités.

Les collections participent également à un enrichissement des savoirs en attirant des savants : « Profitant de cette source d'approvisionnement privilégiée, les collections parisiennes, riches et nombreuses, resteront pour longtemps des lieux de rencontre et de visite pour les savants français et européens de passage dans la capitale²⁷ ».

²² Patrick Mauriès, *Cabinets de curiosités*, Paris, Gallimard, 2002, p. 25.

²³ J'ai choisi de conserver la majuscule au début des mots Amateurs, Curieux et Connaisseurs de la même façon que dans les sources. Il s'agit d'archétypes en quelque sorte, ayant leurs caractéristiques propres et désignant des groupes identitaires.

²⁴ Patrick Mauriès, *Cabinets de curiosité*, p. 65.

²⁵ Michel Figeac, *L'ancienne France au quotidien...*, p. 90.

²⁶ Jean-François Dubost, « Les étrangers à Paris au siècle des lumières », dans Daniel Roche dir., *La ville promise...*, p. 221.

²⁷ François Regourd, « Capitale savante, capitale coloniale : sciences et savoirs coloniaux à Paris aux XVII^e et XVIII^e siècles », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol. 2, n° 55 (2008), p. 121-151.

La vie en ville et la culture urbaine sont souvent associées à l'individualisme, à l'anonymat de la cité. Par contre, de nombreux historiens depuis Maurice Agulhon et Maurice Garden²⁸ ont montré la multiplicité des types de sociabilité existant dans la ville, du simple voisinage jusqu'aux cercles savants²⁹ qui nous intéressent ici. Mon but n'est pas tant de définir « ce qu'est la connaissance au XVIII^e siècle » et d'en offrir une analyse conceptuelle. Il s'agit plutôt d'analyser la sociabilité savante pour comprendre les relations sociales qui portent la connaissance et le plaisir engendrés par celle-ci. À l'image de Maurice Agulhon, qui a introduit en histoire le concept de sociabilité, nous l'envisageons comme « un espace de rencontre et de construction des liens sociaux [...], elle recouvre les pratiques et les codes de toute vie de relations interpersonnelles³⁰ ». La notion de sociabilité s'est considérablement élargie avec les années et les multiples réutilisations du concept par les historiens spécialisés dans différents champs d'étude, pour ne plus couvrir seulement les relations au sein d'associations institutionnelles. La sociabilité en est venue à désigner les multiples façons de rencontrer l'autre : les « manières de faire et de vivre avec autrui³¹ ».

Dans son ouvrage sur les académies provinciales³², Daniel Roche est véritablement le premier à utiliser le concept de sociabilité dans le contexte des Lumières, qu'il utilise pour parler de « sociabilité intellectuelle³³ ». Roche est l'un des pionniers dans le refus de « l'identification simple des Lumières à la Révolution », pour lui, l'académisme n'est pas un lieu « de fermentation de la Révolution³⁴ ». Il s'exprime en

²⁸ Maurice Garden, « La vie de quartier », *Bulletin du Centre d'histoire économique et sociale de la région lyonnaise*, n° 3 (1977), p. 17-28; Maurice Agulhon, *La sociabilité méridionale: Confréries et associations dans la vie collective en Provence orientale à la fin du XVIII^e siècle*, Publication des Annales de la faculté des lettres, Aix-en-Provence, 1966, 2 vol.

²⁹ David Garrioch, *Neighbourhood and community in Paris, 1740-1790*, Cambridge, Cambridge University Press, 1986, p. 174-175.

³⁰ Maurice Agulhon, « La sociabilité est-elle objet d'histoire ? », dans Étienne François, dir., *Sociabilité et société bourgeoise en France, en Allemagne et en Suisse (1750-1850)*, Paris, 1986, p. 13-23.

³¹ Christine Métayer, *Au tombeau des secrets : Les écrivains publics du Paris populaire Cimetière des Saints-Innocents : XVI^e-XVIII^e siècle*, Paris, Albin Michel, 2000, p. 168.

³² Daniel Roche, « Académies et académisme ... », p. 643-658.

³³ Daniel Roche, « Académies et académisme ... », p. 643-658.

³⁴ Daniel Roche, « Académies et académisme... », p. 664.

termes de « consommation culturelle » et de production et d'usage des savoirs³⁵. Roche considère que la sociabilité, les échanges des intellectuels et la science sont des éléments culturels de la société du XVIII^e siècle à étudier en soi, pour comprendre cette société³⁶. Ainsi l'étude de la sociabilité sur le plan intellectuel a permis de s'intéresser non plus seulement au contenu des idées (la substance), mais également aux échanges qu'elles ont favorisés entre les individus et à leurs modes de diffusion vers les différents publics³⁷. Dans le cas qui m'intéresse, j'analyse plusieurs espaces de construction des liens sociaux, qui, tout en servant des buts semblables, se rencontrent, se recoupent, se confrontent, s'alimentent et s'entraident. Dans le milieu urbain de la capitale parisienne, jouer, s'amuser, s'instruire vont de pair avec le fait de partager ses connaissances, et cette transmission s'effectue entre autres par des cercles et des réseaux sociaux savants.

Les études consacrées aux cabinets de curiosités se concentrent habituellement sur les XVI^e et XVII^e siècles³⁸. Cependant, au milieu du XVIII^e siècle, le nombre de cabinets de curiosités augmente de façon significative, principalement à partir de la décennie 1730³⁹. Le XVIII^e siècle s'impose donc tout naturellement pour étudier le lien entre plaisir et connaissance dans le contexte d'un essor de la popularité d'une pratique qui rejoint à la fois une forme de divertissement et une forme d'érudition. Ce double désir se manifeste par l'accumulation d'objets à caractère scientifique (histoire naturelle, chimie, physique, anatomie) et artistique (peintures, gravures, antiquités). J'ai donc fixé le XVIII^e siècle comme limite à la présente étude, et la Révolution française ne marque pas la fin de celui-ci. L'analyse des sources montre que la Révolution n'est pas une rupture dans la culture de la curiosité. Certaines des sources analysées vont jusqu'en 1819, ce qui requiert de traiter ici d'un « long XVIII^e siècle ».

³⁵ Daniel Roche, *Les républicains des lettres : gens de culture et lumières au XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, 1988, p. 21.

³⁶ Daniel Roche, *La France des Lumières*, p. 455.

³⁷ Stéphane Van Damme, « La sociabilité intellectuelle, les usages historiographiques d'une notion », *Hypothèses*, n° 1 (1997), p. 121-132.

³⁸ Voir Patrick Mauriès, *Cabinets de curiosités*; Antoine Schnapper, *Le géant, la licorne et la tulipe: les cabinets de curiosité en France au XVII^e siècle*, Paris, Flammarion, 2^e éd., 2012; et Lorraine Daston et Katharine Park, *Wonders and the order of nature (1150-1750)*, New York, Zone Books, 2001.

³⁹ Guillaume Glorieux, *À l'enseigne de Gersaint : Edme-François Gersaint, Marchand d'art sur le Pont Notre-Dame : (1694-1750)*, Seyssel, Éditions Champ Vallon, 2002, p. 347.

B. HISTORIOGRAPHIE

B.1 Les lumières et la Révolution française

En 1960, dans un ouvrage intitulé *L'idée de bonheur dans la littérature et la pensée française au XVIII^e siècle*, Robert Mauzi affirmait que : « Rien n'est plus décevant en effet, en ce qui concerne le XVIII^e siècle que le parti pris des historiens de considérer séparément ce qui relève de la philosophie ou des lumières et ce qu'on abandonne, non sans ironie, à la sensibilité⁴⁰. » Le constat est en somme inchangé depuis les années 1960. Cette quête du plaisir par le savoir en France, au XVIII^e siècle, n'a, à notre sens, produit qu'une seule étude majeure jusqu'à maintenant, d'un auteur britannique : *Enlightened Pleasures : Eighteenth-Century France and the New Epicureanism*, de Thomas Kavanagh. Par son approche, ce dernier dénonce une des raisons fondamentales permettant d'expliquer cette pauvreté historiographique sur le plaisir intellectuel en France. Kavanagh « overturns the prevailing scholarly tradition that views eighteenth-century France primarily as the incubator of the Revolution. Instead, [he] demonstrates how the art and literature of the era put the experience of pleasure at the center of the cultural agenda⁴¹. »

Les débats virulents autour du bicentenaire de la Révolution en 1989 ont eu comme résultat de monopoliser l'attention de nombreux historiens français modernistes sur la question de la Révolution⁴². Cela eut une influence considérable sur la façon dont la vie culturelle et savante a été étudiée par les historiens. Ainsi, toutes les composantes de la vie intellectuelle et de la sociabilité savante au XVIII^e siècle ont souvent été considérées par les historiens comme autant d'espaces où trouver des indices avant-coureurs d'une révolution inéluctable. Lumières et Révolution se trouvent inextricablement enlacées dans l'historiographie, assimilées l'une à l'autre dans un mariage téléologique qui a fait consensus jusqu'à tout récemment. Comme le souligne Jean Goulemot dans un article de 1999,

⁴⁰ Robert Mauzi, *L'idée du bonheur dans la littérature...*, p. 8.

⁴¹ Voir Thomas M. Kavanagh, *Enlightened pleasures: Eighteenth-Century France and the New Epicureanism*, New Haven, Yale University Press, 2010, 4^e de couverture.

⁴² Eric J. Hobsbawm, « Survivre au révisionnisme », *Aux armes historiens: deux siècles d'histoire de la Révolution française*, Paris, La découverte, 2007, p. 103.

Les études dix-huitiemistes sont tout spécialement menacées par le finalisme et, comme les chercheurs de ma génération, j'ai été formé à croire que les Lumières avaient tout naturellement engendré la Révolution [...] ce n'est pas un hasard si le XVIII^e siècle a été le champ de prédilection de l'histoire des idées⁴³.

B.2. L'histoire du sensible

L'historien Lucien Febvre avait lancé un appel aux historiens, déplorant l'absence d'une histoire des dispositifs affectifs. Il demandait une histoire de l'amour, de la haine, etc.⁴⁴ Il n'a pas, ou si peu été entendu avant les années 1980. Le principal historien à s'être intéressé aux sensibilités comme objet historique est Alain Corbin qui s'est penché dans ces mêmes années sur des thèmes comme les fantasmes sexuels, l'odorat, l'esthétisme, le regard⁴⁵. L'histoire des sensibilités peut en effet être associée au courant de l'histoire culturelle qui s'est développé depuis les années 1970 : il s'agit d'une histoire des représentations mentales étudiées dans une perspective d'histoire sociale⁴⁶. Dans cette optique, le plaisir et le goût de l'érudition sont étudiés comme éléments d'une posture savante. Ainsi, mon sujet d'analyse se perçoit dans une dimension d'histoire culturelle et sociale du psychologique et de l'émotionnel. Comme le note Laurent Turcot, le champ historiographique des sensibilités, défriché par Corbin, et le concept de « dispositifs affectifs » permettent de « saisir les représentations qu'un individu se fait du monde »⁴⁷.

Quant à l'étude du plaisir au XVIII^e en particulier, c'est surtout du point de vue sexuel qu'il a été envisagé par les historiens⁴⁸. La question de la sensibilité a été essentiellement laissée au domaine de la littérature et elle a surtout été étudiée par les auteurs de langue anglaise⁴⁹. Les historiens britanniques se sont en effet penchés sur la

⁴³ Jean Marie Goulemot, « Histoire littéraire et histoire des idées du XVIII^e siècle à l'épreuve de la Révolution », *MLN*, vol. 114, n° 4 (Sept.1999), p. 629-646.

⁴⁴ Gilles Heuré, *Alain Corbin : Entretiens avec Gilles Heuré*, Paris, La découverte, 2000, p. 53.

⁴⁵ Gilles Heuré, *Alain Corbin : Entretiens ...*, p. 25.

⁴⁶ Gilles Heuré, *Alain Corbin : Entretiens ...*, p. 183.

⁴⁷ Laurent Turcot, *Le promeneur à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard, 2007, p. 17.

⁴⁸ À titre d'exemples : Robert Muchembled, *L'orgasme et l'occident : une histoire du plaisir du XVI^e siècle à nos jours*, Paris, Seuil, 2005, 382 p.; Olivier Blanc, *Les libertines : Plaisirs et liberté au temps des lumières*, Paris, Perrin, 1997, p. 12.

⁴⁹ À titre d'exemples on peut nommer quelques-uns des très nombreux ouvrages britanniques sur la question : Ann Jessie Van Sant, *Eighteenth-Century Sensibility and the Novel: The Senses in Social Context*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004 (1993); G. J. Barker-Benfield, *The Culture of Sensibility : Sex and Society Eighteen Century*, Chicago, University of Chicago Press, 1996; John Mullan,

question des loisirs («leisures») et, plus récemment (1999-2001), sur le plaisir («pleasure») comme créateur de comportements, de goûts, de référents identitaires, comme émotion, comme sensibilisation suscitée par les productions culturelles⁵⁰, ce qui se rapproche davantage de ma perspective. Cette quadruple approche, à la fois littéraire, socio-historique, anthropologique et psychologique du plaisir est sans aucun doute à relier au courant britanno-américain des «cultural studies» qui encourage le croisement d'approches multiples autour des questions culturelles⁵¹.

B.3 L'histoire des collections et de la curiosité

Les premiers historiens à s'intéresser aux catalogues et aux collections sont ceux ayant publié dans la *Revue d'histoire de la Pharmacie*. Des années 1950 aux années 1980, les articles de la revue s'apparentent aux catalogues eux-mêmes, plusieurs sont de simples descriptions, s'intéressent à certains objets ou outils pharmaceutiques rares ou surprenants décrits en quelques paragraphes, dressent la liste des articles d'apothicaires contenus dans le cabinet, ou présentent une courte biographie de collectionneurs⁵². En effet, comme le souligne Pomian, les historiens ont longtemps considéré les collections comme un amusement narcissique sans intérêt historique⁵³. L'œuvre de Pomian marque le début d'un véritable intérêt pour la collection comme objet d'histoire culturelle. Il a historicisé le personnage du collectionneur à l'époque moderne : personnage central du monde de la culture⁵⁴. Pomian l'intègre dans une histoire des comportements culturels,

Sentiment and Sociability: the Language of Feeling in the Eighteenth Century, Oxford, Clarendon press, 1990; Markman Ellis, *The Politics of Sensibility: Race, Gender and Commerce in the Sentimental Novel*, Cambridge, Cambridge University Press.

⁵⁰ Caroline Hodak, « L'histoire des loisirs ou le renouvellement de l'histoire sociale et culturelle anglaise », dans Frédérick Lachau, Isabelle Lescent-Giles et François-Joseph Riggio, dir., *L'histoire d'outre-manche : tendances récentes de l'historiographie britannique*, Paris, Presses Sorbonne, 2001, coll. « Centre Roland Mousnier », p. 221.

⁵¹ Voir Caroline Hodak, « L'histoire des loisir... », p. 221; Stéphane Van Damme, « Comprendre les cultural studies : une approche d'histoire des savoirs », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol. 5, n° 51-4bis (2004), p. 48-58.

⁵² Voir Louis Cotinat, « Un cabinet parisien d'histoire naturelle vendu aux enchères sous Louis XV », *Revue d'histoire de la pharmacie*, n° 163 (1959), p. 177-183; Jean Dautzenberg-Braquenié, « Le cabinet du collectionneur : Une tapisserie », *Revue d'histoire de la pharmacie*, n° 133 (1952), p. 374-375; Pierre Julien, « Les cabinets de curiosité de la rue Saint-Dominique et les peintures de Lajoüe », *Revue d'histoire de la Pharmacie*, n° 262 (1984), p. 278-279.

⁵³ Krysztof Pomian, *Collectionneurs, amateurs et curieux : Paris, Venise XVI^e – XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard (1987), p. 7.

⁵⁴ Krysztof Pomian, *Collectionneurs, amateurs et curieux...*, p. 8.

une histoire du développement des goûts, qui rejoint également l'histoire sociale et intellectuelle, celle de l'économie, des arts et des sciences⁵⁵. Il utilise les catalogues pour voir comment les collectionneurs ont développé un langage, des critères du goût et des jugements d'attribution esthétique⁵⁶. Si Pomian prévient que le fait d'étudier un seul type de collection peut faire en sorte de passer à côté d'informations importantes⁵⁷, il se concentre néanmoins sur les collections d'art, ce qui aura comme conséquence d'orienter la recherche subséquente sur cette piste.

C. PERSPECTIVE ET PROBLÉMATIQUE

C.1 Questionnement opératoire

Nous proposons d'explorer plus avant les sensibilités de la société intellectuelle du XVIII^e siècle. C'est véritablement le plaisir d'apprendre et celui de partager ses connaissances, tels qu'ils se présentent dans les pratiques sociales et culturelles de l'élite savante, qui nous intéressent.

La présente analyse se base sur un questionnement principal : comment se manifeste le plaisir dans l'acquisition des connaissances et comment les notions de plaisir et de culture savante s'intègrent-elles dans les pratiques sociales du savoir au XVIII^e siècle à Paris? Cela soulève des questionnements plus spécifiques. Par exemple, peut-on étudier à la fois le divertissement et le savoir, l'un alimentant l'autre dans la formation de l'identité sociale d'une élite lettrée qui peut se permettre l'un et l'autre? Quelle part peut-on accorder au plaisir dans la révolution scientifique du XVIII^e siècle; les lieux habituellement associés au plaisir personnel comme les cabinets de curiosités y ont-ils un rôle à jouer?

M'intéressant au plaisir et à la sociabilité savante, j'ai rencontré un problème quant à la façon de définir le groupe social mis en cause. Devrait-on parler d'aristocratie, de courtisans, de notables, d'élite urbaine, de noblesse (d'épée, de robe?), de bourgeoisie? Au fond, qui sont les collectionneurs ?

⁵⁵ Kryzysztow Pomian, *Collectionneurs, amateurs et curieux...*, p. 12-13.

⁵⁶ Kryzysztow Pomian, *Collectionneurs, amateurs et curieux...*, p. 178.

⁵⁷ Kryzysztow Pomian, *Collectionneurs, amateurs et curieux...*, p. 11.

À l'instar des collectionneurs, le monde de la curiosité se présente davantage comme une communauté de gens d'horizons divers mais néanmoins nantis partageant en premier lieu des passions et plaisirs communs qui unissent dans la pratique de la curiosité. Cette situation n'empêche cependant pas l'existence de lignes de fracture (économique, religieuse, professionnelle, etc.), mais c'est le dialogue qu'ils entretiennent autour de cette pratique spécifique qui m'intéresse.

C.2 Intérêts et hypothèse de recherche

Mon analyse vise à montrer que les collections et les cabinets, mais également les cercles sociaux tournés vers le plaisir, ne sont pas des milieux clos et stériles; mais que recherche du plaisir et sociabilité se conjuguent pour créer un climat qu'on considère alors favorable à l'éclosion de nouvelles connaissances scientifiques et artistiques. Les réseaux sociaux qui supportent et alimentent le monde de la collection sont étendus et complexes et méritent qu'on s'y attarde. Précisons que la rupture idéologique entre plaisir et savoir rationnel n'est pas totalement consommée au XVIII^e siècle, et ce, malgré le désir en ce sens des institutions comme les académies royales qui cherchent en vain à jeter le discrédit sur des pratiques comme l'amateurisme et la curiosité⁵⁸. La zone grise qui persiste au XVIII^e siècle entre pratique savante et intérêt amusant est celle qui retient notre attention.

L'utilité et la curiosité, qui semble pourtant antithétiques se rejoignent et se complètent dans les sources, la curiosité servant de moteur et de motivation pour atteindre l'utilité (souvent économique et commerciale). L'objectif poursuivi est d'historiciser l'expression « joindre l'utile à l'agréable » à une époque où le plaisir raffiné et l'érudition sont perçus (à juste titre) comme un privilège social des élites. Le projet des Lumières, qui nourrit le culte du progrès, de la rationalité et la formation d'une élite éclairée, passe également par le plaisir d'apprendre et de partager ses connaissances. Je

⁵⁸ Daniel Roche, *Les républicains des lettres...*, p. 215.

souhaite montrer que le plaisir engendré par l'acquisition et le partage des connaissances est chez l'élite parisienne une dimension essentielle de son identité⁵⁹.

D. SOURCES ET MÉTHODOLOGIE

Les sources analysées ici sont variées, autant manuscrites qu'imprimées, le but étant de présenter des points de vue et des perspectives différentes autour de la pratique de la curiosité. Ces sources sont issues principalement de la Bibliothèque nationale de France et des Archives nationales. Mon corpus principal est aussi composé de « catalogues raisonnés », imprimés distribués et vendus dans le réseau des Amateurs⁶⁰. Ce type d'ouvrages se trouve à mi-chemin entre l'acte notarié (l'inventaire après-décès) et le traité d'érudition⁶¹. Ce corpus est complété par la correspondance contenue dans le fonds d'archives de la Maison du Roi et par d'autres sources qui renseignent sur le contexte philosophique, les acteurs impliqués dans la sociabilité savante et leur rapport au savoir.

D.1 *Les catalogues raisonnés de cabinet de curiosités*

Le but des catalogues raisonnés est de détailler la collection d'un Amateur décédé afin d'organiser la vente aux enchères de sa collection. Ils sont souvent rédigés par des marchands ou des artistes qui connaissaient l'Amateur défunt. C'est à la fois une liste des objets à vendre agrémentée de commentaires, une synthèse des connaissances sur les domaines concernés par la collection et un éloge de la vie du collectionneur.

Depuis les dernières années, l'histoire des collections s'affirme comme un sujet à part entière en historiographie, qui ne concerne plus seulement les œuvres d'art⁶², mais qui s'intéresse également aux autres types d'objets et de sujets présents dans les

⁵⁹ Véronique Nahoum-Grappe, « Briller à Paris au XVIII^e siècle... », p. 135-156. Son analyse nous donne des indices de cette réalité lorsqu'elle étudie l'importance sociale du luxe et de la démonstration publique de tout ce qui peut contribuer à augmenter la réputation d'un individu.

⁶⁰ Comme l'explique Charlotte Guichard dans son article, les catalogues sont habituellement distribués gratuitement aux Amateurs connus personnellement de l'auteur (le marchand) et aux Amateurs les plus réputés. Les autres Amateurs et Curieux peuvent acheter le catalogue chez le libraire ou le marchand. Charlotte Guichard, « Valeur et réputation de la collection ... », p. 33-43.

⁶¹ Krysztof Pomian, *Collectionneurs, amateurs et curieux ...*, p. 163.

⁶² Krysztof Pomian, *Collectionneurs, amateurs et curieux...*

catalogues : histoire naturelle, chimie, physique, archéologie, etc.⁶³ Dans la foulée des recherches de Pomian, les collections et les catalogues ont particulièrement été envisagés et dépouillés dans une perspective d'histoire de l'art⁶⁴, ou encore d'histoire économique, liée à la question du mécénat⁶⁵. L'approche de l'histoire de l'art a souvent donné lieu, comme celle de la pharmacie, à des travaux très descriptifs⁶⁶. Une historienne française, Charlotte Guichard, s'intéresse depuis peu à l'éloge qui introduit les catalogues, un corpus encore jamais étudié pour lui-même⁶⁷. Elle tente de comprendre comment se construisent la figure sociale de l'Amateur et la réputation de sa collection⁶⁸.

Outre l'aspect de la réputation du collectionneur, les éloges des catalogues mettent aussi en relief et en exergue des vies de passion, de plaisir et de recherche de la connaissance, aspects dont les historiens n'ont pas encore fait l'étude et sur lesquels nous comptons nous pencher. Comme le soulignait à juste titre Pomian, l'histoire du désir [et du plaisir] de connaître reste à faire⁶⁹.

C'est notamment à un marchand-mercier de Paris, Edme-François Gersaint (1694-1750) qu'on doit cet engouement pour le « catalogue raisonné » du cabinet de curiosités⁷⁰. Lors d'un de ses voyages en Hollande, il observe les ventes aux enchères d'objets de collections et d'œuvres d'art. Il en perçoit tout le potentiel de divertissement pour le public et le potentiel financier : il devient le plus grand promoteur de ce type de vente en France⁷¹. Gersaint cherchait également à rendre moins arides et plus amusants les catalogues qui étaient auparavant de simples listes d'objets⁷².

Les catalogues raisonnés de cabinets de curiosités brossent un portrait des réseaux créés autour des Amateurs d'art et de science qui partagent des passions semblables. Par

⁶³ Yann Potin, « “Collections et trésors”. Représentations sociales et politiques de l'accumulation », *Hypothèses*, n°1 (2003), p. 13-22.

⁶⁴ Yann Potin, « “Collections et trésors”... », p. 13-22.

⁶⁵ Isabelle Tillerot, *Jean de Julienne et les collectionneurs de son temps : un regard singulier sur le tableau*, Paris, Maison des sciences de l'homme, 2011, 510 p.

⁶⁶ Isabelle Tillerot, *Jean de Julienne...*, p. 11.

⁶⁷ Charlotte Guichard, « Valeur et réputation de la collection ... », p. 33-43.

⁶⁸ Charlotte Guichard, « Valeur et réputation de la collection ... », p. 33-43.

⁶⁹ Kryzyszttof Pomian, *Collectionneurs, amateurs et curieux...*, p. 76.

⁷⁰ Kryzyszttof Pomian, *Collectionneurs, amateurs et curieux...*, p. 76.

⁷¹ Guillaume Glorieux, *À l'enseigne de Gersaint ...*, p. 347-349.

⁷² Guillaume Glorieux, *À l'enseigne de Gersaint ...*, p. 387.

le fait même, ils nous permettent d'étudier le lien qui existe au XVIII^e siècle entre le plaisir et la construction des savoirs. Le catalogue nous aide également à repérer les codes de sociabilité (comme l'émulation et la compétition entre les Amateurs), les identités construites, les valeurs communes, les goûts et les références et langages communs qui se développent autour de la pratique de la curiosité.

Plusieurs éléments sont à prendre en compte lorsqu'on lit les catalogues raisonnés. D'abord, les informations données sur les collectionneurs sont écrites sous forme d'éloges. L'auteur présente donc seulement le meilleur jour de l'Amateur défunt concerné, avec probablement quelques exagérations à propos de la bonté de ses mœurs. Cependant, malgré l'inévitable déformation de la réalité présente dans l'éloge, cela nous permet d'en apprendre sur les comportements sociaux, personnels et affectifs qui sont mis de l'avant et considérés comme positifs par les collectionneurs. Il faut également garder à l'esprit qu'ils servent une rhétorique marchande, de mise en valeur d'une collection qui est au final une marchandise. Les objets sont rehaussés d'une aura, pour « flatter, & pour exciter la curiosité du Public ⁷³ ». Sans oublier que, même s'il se dit au service des Amateurs, l'auteur est engagé par les héritiers pour rédiger le catalogue et pour tirer le meilleur prix des objets ⁷⁴.

D.2 Les archives de la Maison du roi

Les sources complémentaires utilisées proviennent de la Maison du Roi, plus précisément de la *Direction des bâtiments du roi, jardins, arts et manufactures* dont relève le cabinet du roi. La majorité des documents analysés datent des années 1774-1790, durant lesquelles Charles Claude Flahaut de la Billarderie comte d'Angivillier a occupé le poste de directeur des bâtiments du roi. Cependant, certains documents sont antérieurs. Les manuscrits utilisés ici se répartissent dans cinq boîtes ou sous-sections des archives de la Direction des bâtiments, soit d'abord celle des missions scientifiques, principalement les missions des voyageurs Dombey, Leblond et Cossigny. Il s'agit principalement de lettres envoyées par les voyageurs au directeur des bâtiments, et des

⁷³ Edme-François Gersaint, *Catalogue raisonné des tableaux, diamans, Bagues de toutes espèces, Bijoux & autres Effets provenant de la succession de feu Monsieur Charles Godefroy, Banquier et Joüaillier*, Paris, chez Pierre Prault, 1748, p. VII.

⁷⁴ Kryzysztow Pomian, *Collectionneurs, amateurs et curieux...*, p. 177.

brouillons des réponses du directeur à leur endroit. Elles sont particulièrement intéressantes parce que c'est par les voyageurs et les acteurs avec qui ils sont en contact que les objets transitent vers le cabinet du roi. Cette correspondance permet de broser un tableau des réseaux d'acteurs impliqués dans le transfert des objets et donne des informations précieuses sur les types d'objets expédiés au cabinet du roi. La seconde boîte contient les mémoires et lettres concernant les inventions soumises à l'administration royale, dans des domaines aussi variés que la physique, la chimie, l'astronomie, la mécanique, etc. À priori, le choix des archives concernant les inventions peut sembler étrange mais les inventeurs qui soumettent leur œuvre en espérant recevoir argent et protection doivent déployer un large éventail d'arguments pour attirer l'attention de l'administration royale. Par conséquent cela renseigne sur le discours et les valeurs promues par rapport à la science ou la pratique de l'amateurisme. La troisième boîte concerne plutôt les pépinières royales, il s'agit de correspondances générales issues des missions scientifiques et des rapports et mémoires à propos des envois de plantes. La quatrième contient les décisions (journal des renvois et mémoires) de l'administration des pépinières. Les documents de la cinquième boîte sont ceux de l'administration du Jardin du roi à Paris, il s'agit d'arrêts et de lettres patentes, mémoires d'ouvrages, travaux et correspondance pour la période 1771-1776. Dans le cas de ces trois dernières sous-sections, nous avons choisi d'envisager les jardins, serres et pépinières comme des collections, car c'est ce qu'elles sont et leur fonctionnement ne diffère pas beaucoup de celui du cabinet du roi, dont elles sont en quelque sorte les extensions naturelles. Le jardin est le pendant vivant du cabinet d'histoire naturelle et il appelle lui aussi la curiosité, et les Amateurs de botanique sont de plus en plus nombreux au XVIII^e siècle.

D.3 Le corpus complémentaire

En complément aux catalogues raisonnés et aux archives de la Maison du Roi, d'autres sources permettent d'analyser les liens existant entre plaisir et pratiques savantes.

Le *Magasin encyclopédique ou journal des sciences, des lettres et des arts*, un périodique volumineux, publié de 1792 à en 1816⁷⁵, est un journal sur les arts et les

⁷⁵ Le *Magasin encyclopédique* est édité et apparemment rédigé sous la direction de Marie-François Drouhin pour les années 1792-1793 et par Aubin-Louis Millin de GrandMaison (avec la collaboration plus ou

sciences qui a pour but « d'entretenir entre les savants, les littérateurs et les artistes la communication nécessaire aux travaux dont ils s'occupent » et d'encourager le « progrès des connaissances et d'offrir une lecture agréable amusante et instructive⁷⁶ ». Ce type de source permet de comprendre l'importance accordée au savoir et aux pratiques savantes, de comprendre comment l'élite intellectuelle justifie ces pratiques, et la place de la science et des arts dans la société. Cette source rejoint mon intérêt de recherche et a pour avantage de brosser un tableau de la vie culturelle à Paris à des intervalles de temps donnés⁷⁷. Elle permet ainsi d'analyser les intérêts et discours récurrents, de percevoir également les stratégies utilisées pour à la fois provoquer chez le lecteur la « lecture amusante » et encourager le « progrès des connaissances ». Le *Magasin* témoigne de ce souci de joindre l'utile à l'agréable et c'est aussi le phénomène qu'éclairent les catalogues de curiosités.

Une partie de mon corpus est constituée de sources traitant davantage de l'aspect sensible de la curiosité ou du savoir en général. Elles mettent en lumière la représentation du plaisir au XVIII^e siècle et plus précisément du plaisir tiré de l'exercice de l'esprit : le plaisir intellectuel. Le traité de philosophie de Johann Georg Sulzer, *Nouvelle théorie des Plaisirs*⁷⁸, en appelle d'une éthique du plaisir qui permettra de voir les liens existant entre la conception qu'avait l'auteur du plaisir comme valeur intellectuelle et les motivations et pratiques savantes. Ce traité comporte un chapitre très pertinent sur le plaisir intellectuel spécifiquement, qui explique les mécanismes du plaisir humain tiré de l'esthétisme et de la rationalité, un discours qu'on retrouve aussi dans d'autres types d'ouvrages comme ceux traitant par exemple des « amusements de la science ». Le *Dictionnaire encyclopédique des amusemens des sciences mathématiques et physiques[...]*⁷⁹ de Jacques

moins régulière d'un certain Noël et d'un certain Warren) pour les années subséquentes. Dans le cadre de cette recherche, les parutions des années 1792-1796 ont été analysées.

⁷⁶ Marie-François Drouhin, éd., *Magasin encyclopédique ou journal des sciences, des lettres et des arts*, n°1 (1^e décembre 1792), p. 1.

⁷⁷ La périodicité du journal change selon les années de publication : Quotidien (1^e-15 décembre 1792); 3 fois par semaine ([décembre 1792-avril 1793]) ; bimensuel (1795, t. 1-1797, t. 3); mensuel (1797, t. 4-1816).

⁷⁸ Johann Georg Sulzer, *Nouvelle théorie des Plaisirs*, Paris, s.n., 1767, 368 p.

⁷⁹ Jacques Lacombe, *Dictionnaire encyclopédique des amusemens des sciences mathématiques et physiques : des procédés curieux des Arts; des Tours récréatifs & subtils de la magie blanche, & des découvertes ingénieuses & variées de l'industrie; avec l'explication quatre-vingt-six planches, & d'un nombre infini de figure qui y sont relatives*, Paris, chez Panckoucke, 1792, 870 p.

Lacombe et *Les amusements mathématiques*[...] ⁸⁰ de André-Joseph Panckoucke s'inscrivent directement dans mon intérêt de recherche en pointant l'aspect ludique de la science et des arts. L'œuvre de Malespine vient compléter le corpus avec une vision littéraire du plaisir. Pour ce qui est de la « curiosité », sa définition et ses implications, sa perception par les contemporains, elle est éclairée par un ouvrage anonyme de 1739 intitulé *La curiosité fructueuse: ouvrage dédié aux curieux intéressés* et qui réfléchit sur l'utilité de la curiosité. Cet ensemble d'ouvrages permet de comprendre les motivations derrière les pratiques qui allient plaisir et savoir comme la curiosité et l'amateurisme.

J'ai choisi de compléter mon corpus de sources avec des dictionnaires et encyclopédies des XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles, entre autres ceux de l'Académie française et l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert qui sont des incontournables pour l'étude de l'époque moderne. Ils permettent de comprendre davantage les nuances et spécificités propres à cette période, notamment en ce qui a trait aux concepts reliés au monde savant : cercles, sociétés, Amateurs, curiosité, etc. Également, une attention particulière est portée à l'évolution des définitions jusqu'au milieu du XIX^e siècle par rapport aux termes qui définissent les contours de la curiosité, du plaisir ou de la science. Étudier les définitions permet de voir le regard, et souvent aussi les jugements, portés par les institutions du savoir et les « grands intellectuels » sur les pratiques savantes de leur siècle. Ces perspectives peuvent par la suite être comparées avec des discours moins canoniques et plus « populaires » comme ceux des catalogues raisonnés et d'un périodique tel le *Magasin encyclopédique*.

Ma démarche s'inspire entre autres de ce que Michel Foucault appelle « l'archéologie du savoir » ⁸¹. Pour Foucault, l'archéologie du savoir n'entend pas nécessairement expliquer comment les sciences actuelles sont devenues ce qu'elles sont aujourd'hui (dans une perspective téléologique), mais comment les discours sur le savoir se jouaient à un moment de l'histoire ⁸². Il entendait non pas seulement exhumer les vestiges des prémisses des sciences aujourd'hui constituées, mais plutôt comprendre

⁸⁰ André-Joseph Panckoucke, *Les amusements mathématiques précédés des élémens d'arithmétique, d'algèbre & de géométrie nécessaire pour l'intelligence des problèmes*, Lille, Panckoucke, Paris, Tillard, 1749, 477 p.

⁸¹ Michel Foucault, *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969, p. 275.

⁸² Michel Foucault, *L'archéologie du savoir*, p. 232-257.

comment se construisent les savoirs dans les discours qui les supportent⁸³. En m'inspirant de Foucault, je m'intéresse à ce qui constitue la « scientificité » spécifique de l'époque étudiée, sans essayer d'y accoler un « nécessaire devenir scientifique » ou un « chemin tracé vers la vérité » a posteriori. Comme l'a noté Daniel Roche, la science est une construction culturelle⁸⁴, de même la relation entre savoir et sensibilité (plus particulièrement le plaisir dans ce cas-ci) est aussi ancrée culturellement et doit être analysée comme telle.

Le mémoire se divise en quatre chapitres. Le premier aborde les réseaux d'acteurs entourant le monde de la curiosité selon la place qu'ils occupent dans la société et les identités qu'ils s'octroient. Le second chapitre explore les réseaux qui sous-tendent l'approvisionnement des collectionneurs et qui réunissent les acteurs chargés de trouver et d'acheminer les objets de collection des colonies vers Paris et Versailles pour le cabinet du roi et les académies. Il sera également question des réseaux d'acteurs qui accomplissent la tâche de mettre en valeur l'objet, autant du point de vue mercantile (les marchands de curiosités) que matériel dans l'environnement même du cabinet de curiosités. Le troisième chapitre se penche ensuite sur les goûts communs des collectionneurs et sur les motifs qui président au choix de tel ou tel objet de collection. Ce chapitre permet également de comprendre et de définir en profondeur ce qu'est la « curiosité », ce qui fait qu'un objet est curieux et recherché. Finalement, le dernier chapitre aborde les visées que remplit la collection, interrogeant les motivations des collectionneurs et les rôles remplis par la collection dans la société au XVIII^e siècle. Au final, les cabinets de curiosité auront permis d'élaborer une réflexion historiographique et une analyse sur la rencontre entre scientificité et plaisir dans le contexte du XVIII^e siècle.

⁸³ Michel Foucault, *L'archéologie du savoir*, p. 232-257.

⁸⁴ Daniel Roche, *La France des lumières*, p. 455.

CHAPITRE 1

LES RÉSEAUX D'ACTEURS

DANS ET AUTOUR DES CABINETS DE COLLECTION

Avant de déposer l'objet sur une tablette ou dans un tiroir de son cabinet, le collectionneur, pour se le procurer, doit faire appel directement ou indirectement à une multiplicité d'acteurs. L'univers de la collection s'étend bien au-delà de la relation entre les collectionneurs, et englobe des individus d'horizons divers. Ainsi il est question de départager ici les réseaux d'acteurs selon leurs rôles. Le réseau qui nous intéresse est celui des collectionneurs à proprement parler. Il s'agit de tenter de déterminer qui sont les collectionneurs et quelles sont les identités qui se développent dans les discours des catalogues et des autres sources pour nommer et départager les acteurs, selon leur mérite ou leur comportement.

Pour les besoins de notre analyse la question du genre et la question des femmes comme actrices de la collection ne seront pas soulevées ici. Il serait difficile de donner une perspective « genrée » à l'analyse de la collection dans l'état actuel des connaissances sur le sujet. Premièrement, les femmes sont très peu représentées dans les sources, ce qui ne permet pas de faire des comparaisons. De plus, lorsque le collectionneur est une femme, si on prend l'exemple de Mme Dubois-Jourdain, l'éloge des catalogues est dans l'ensemble similaire à ceux des hommes¹. Cependant, il convient de glisser un mot sur la place des femmes dans la collection puisque quelques indices portent à croire qu'elles y tiennent une place en retrait.

Si on en croit le dictionnaire de l'Académie française, l'idée des femmes comme « collectionneuses » à part entière ne semble se concrétiser réellement qu'à la toute fin du XVIII^e siècle, et encore avec une certaine réticence. Dans l'édition de 1798, dans la définition d'Amateur, l'auteur note : « Quelques Écrivains ont dit au féminin, *Amatrice*.

¹ Pierre Remy, *Catalogue raisonné des curiosités qui composoient le cabinet de feu Mme Dubois-Jourdain*. Paris, chez Didot l'aîné, 1766, 178 p.

Ce mot est encore nouveau². » Lorsque les auteurs des dictionnaires mentionnent les femmes comme collectionneuses, c'est souvent pour les cantonner à des types de collections jugées plus « féminines ». Ainsi, toujours dans le dictionnaire de l'Académie, les éditions de 1694, 1762 et 1798 considèrent les collections de tableaux, médailles, livres et cartes comme des collections masculines, et l'unique mention de « curieuse » se réduit à l'attrait pour les parures : « elle est curieuse en habits, curieuse en linge³. » Dans l'édition de 1835, la seule évolution dans la définition est que l'auteur considère que les collections de fleurs peuvent s'adresser autant aux hommes qu'aux femmes, mais encore une fois, les autres types de collections sont essentiellement masculines : « il est curieux, elle est curieuse de fleurs, de tulipes. Curieux de peintures, de tableaux, de médailles. Curieux de livres⁴. »

Cette distorsion peut s'expliquer entre autres par le discours moralisateur qu'on peut observer par exemple dans les dictionnaires et chez certains littéraires qui considèrent la curiosité comme un défaut malsain chez le sexe féminin. Les auteurs ont tendance à réduire l'attrait pour le savoir ou pour la collection chez les femmes à des désirs frivoles et superficiels voire sexuels⁵. La curiosité féminine semble en effet plus insignifiante que la curiosité masculine qui peut mener à un intérêt pour la culture et l'érudition. Dans un ouvrage anonyme de 1739 intitulé *La curiosité fructueuse*, l'auteur explique pourquoi la curiosité est néfaste pour les femmes et noble pour les hommes. Il pose d'abord un jugement sur la curiosité des femmes de l'élite :

Les femmes ont une curiosité plus néfaste que les hommes parce que les hommes assaisonnent leur curiosité d'intérêt contrairement aux femmes. On doit pourtant demeurer d'accord qu'il y en a quelques-unes qui s'élevant au-dessus de leur sexe, se distinguent par leur application aux arts libéraux; tels que les Belles-lettres, la Musique & la Peinture, dans tous lesquelles on en a même vu plusieurs qui ont excellé⁶.

² « Amateur », *Dictionnaire de l'Académie française*, Paris, 5^e éd., 1798, p.48.

³ « Curieux », *Dictionnaire de l'Académie française*, Paris, 1^e éd., 1694, p. 299; 4^e éd., 1762; p. 456, et 5^e éd., 1798, p. 359.

⁴ « Curieux », *Dictionnaire de l'Académie française*, Paris, 6^e éd., 1832, Tome 1, p. 446.

⁵ Stacey Sloboda, « Porcelain bodies: gender, acquisitiveness, and taste in eighteenth-century England », dans John Potvin et Alla Myzelev, dir., *Matériel cultures. 1740-1920: the Meaning and Pleasures of Collecting*, Farnham, Ashgate, 2009, p.19-36.

⁶ Anonyme, *La curiosité fructueuse: ouvrage dédié aux curieux intéressés*, Paris, Chez Bauché Père et chez Christophe David, 1739, p. 9-10.

Cependant, pour cet auteur anonyme, si ces femmes se sont pourtant taillé une réputation, on ne peut pas parler pour elles de véritable et bonne curiosité : ce serait plutôt le fruit d'une éducation doublée de vanité. Il poursuit :

Pour les femmes de classe inférieure : si la curiosité les porte à la lecture c'est uniquement pour des « fables et contes », si elles cherchent à s'instruire c'est pour savoir ce qui se passe chez le voisin, ou de la nouveauté des modes et des ajustements. Leur curiosité est d'autant plus blâmable et dangereuse qu'elle est insipide. La curiosité des hommes est plus noble et bien plus révélée⁷.

Le jugement est ici sans équivoque et il reflète bien ce qui semble la position dominante dans le corpus de sources analysées ici. Ainsi, lorsqu'une femme est mentionnée, elle est souvent reléguée à un rôle de second plan, un rôle négligeable en raison de la futilité de ses intérêts. Les femmes, davantage que les hommes, sont réputées pour être attirées par l'aspect luxueux et esthétique des objets de collection⁸. Lorsque la curiosité féminine n'est pas stigmatisée, elle est ignorée⁹. Il n'y a que dans quelques sources, comme les catalogues de cabinets de curiosités, que le sexe du propriétaire de la collection semble faire peu de différence dans le traitement que l'auteur du catalogue en fait. Malgré tout, la collection est en premier lieu et surtout un monde d'hommes. Pour pouvoir s'adonner aux plaisirs de la curiosité, ces hommes entrent en contact les uns avec les autres, se confrontent, se définissent.

A. QUI SONT-ILS ?

⁷ Anonyme, *La curiosité fructueuse...*, p. 11.

⁸ Andrew McClellan, «Watteau's Dealer: Gersaint and the Marketing of Art in Eighteenth-Century Paris », *The Art Bulletin*, vol. 78, n° 3 (Sept. 1996), p. 439-453.

⁹ Dans la correspondance de la Maison du roi, les femmes ne sont pour ainsi dire jamais mentionnées sinon dans une lettre de 1785 où le contrôleur général le Comte d'Angivillier remercie le médecin explorateur Dombey au nom de sa femme pour des objets qui lui auraient été envoyés. On sait donc que les femmes pouvaient acquérir des objets pour leur collection personnelle. Sinon, dans le *Magasin encyclopédique des arts et des sciences*, les femmes brillent aussi par leur absence dans le discours. La seule mention se trouve dans un article consacré à un projet de création d'un cabinet composé de répliques artificielles de fleurs et de plantes; l'auteur mentionne qu'il serait intéressant d'occuper les femmes à la confection desdites plantes. Ici, les femmes sont considérées comme de la main-d'œuvre au service de la collection et non comme des « collectionneuses ». ANF, O1-1292-192, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettre d'Angivillier à Dombey*, 17 décembre 1795, 1 fol. non-folioté. Aubin-Louis Millin de Grandmaison, éd., *Magasin encyclopédique ou journal des sciences, des lettres et des arts*, Paris, Imprimerie du Magasin encyclopédique, n° 9 (7 décembre 1792), p. 65.

Établir un portrait des collectionneurs et de leur réseau n'est pas aisé. D'emblée, il est difficile, voire impossible, d'enfermer les collectionneurs dans des catégories étanches et précises. Le fait de collectionner est une activité et n'appelle pas l'appartenance à une institution particulière : « Curieux » ou « Amateur » n'est pas un rang, un titre ou un métier. En conséquence, les collectionneurs se retrouvent un peu partout dans les tranches les plus aisées de la société moderne et peuvent assurer plusieurs rôles à la fois dans les réseaux de la curiosité. À ce titre il est ardu de leur accoler une étiquette. Pourtant, les sources témoignent des identités et des réseaux multiples et complexes se créent autour de la collection, de l'objet de collection et des collectionneurs eux-mêmes.

Au XVIII^e siècle, Paris est la capitale de la curiosité avec la moitié des collections d'histoire naturelle et d'art tous pays confondus¹⁰. Le réseau des cabinets de curiosités s'adresse à un public bien distinct, il exclut de fait la très grande majorité de la société parisienne. Comme le souligne Michel Figeac, la curiosité est de tout temps la prérogative d'une élite urbaine cultivée¹¹.

A.1 La curiosité s'ouvre à la bourgeoisie

Si aux XVI^e et XVII^e siècles la collection éveille l'attention des princes et de la haute aristocratie qui possèdent les collections les plus fastes, le portrait des « Curieux » est à cette époque essentiellement celui « d'ecclésiastiques, de gens de robe et de professionnels de la santé (apothicaires, médecins, chirurgiens)¹² ». On constate une évolution de l'appartenance sociale des collectionneurs entre le XVII^e et le XVIII^e siècle, qui marque une plus grande ouverture se traduisant au XVIII^e siècle par une hétérogénéité sociale grandissante des collectionneurs alors que la pratique gagnera en popularité.

Le milieu du XVIII^e siècle présente une importante mutation sociale du réseau des « Curieux ». La période antérieure montre une dominance des courtisans et de la noblesse de robe alors qu'après 1750, les courtisans ont toujours la première place, suivis par les

¹⁰ Michel Figeac, *L'ancienne France au quotidien : Vie et choses de la vie sous l'ancien régime*, Paris, Armand Colin, 2007, p. 88.

¹¹ Michel Figeac, *L'ancienne France au quotidien...*, p. 88.

¹² Michel Figeac, *L'ancienne France au quotidien...*, p. 86.

manieurs d'argent (banquiers et autres)¹³. On assiste donc à un déclin de la noblesse de robe au profit de la bourgeoisie chez les collectionneurs¹⁴. Les négociants et les financiers se taillent une place importante dans le monde de la curiosité en raison notamment du développement du commerce du luxe¹⁵. Ainsi, dans les catalogues raisonnés de curiosités, M. Charles Godefroy, banquier et joaillier de son état, montre bien cette ouverture aux gens du négoce¹⁶.

Cependant, lorsqu'on lit la liste des catalogues publiés par Pierre Remy et Edme-François Gersaint, on se rend compte que les plus importants collectionneurs, ceux qui peuvent se permettre de faire organiser une vente aux enchères par un marchand après leur mort, sont surtout des membres de la noblesse de robe et de la vieille noblesse militaire.

FIG. 1 TABLEAU DES COLLECTIONNEURS MENTIONNÉS DANS LES CATALOGUES DE CURIOSITÉS¹⁷.

Nom et qualité des collectionneurs Catalogues de Gersaint ¹⁸		Nom et qualité des collectionneurs Catalogues de Remy ¹⁹	
M. Quentin de Lorangère		Pasquier	
M. Bonnier de la Mosson	Bailly et capitaine des chasses de Varenne	De Tallard	Duc
M. de la Roque	Chevalier	M. de Vence	Comte
M. Agrand	Vicomte de Fonspertuis	M. de Selle	Lieutenant général des armées

¹³ Kryszstof Pomian, *Collectionneurs, amateurs et curieux : Paris, Venise XVIe – XVIIIe siècle*, Paris, Gallimard (1987), p. 146.

¹⁴ Kryszstof Pomian, *Collectionneurs, amateurs et curieux...*, p. 146.

¹⁵ Michel Figeac, *L'ancienne France au quotidien...*, p. 87.

¹⁶ Edme-François Gersaint, *Catalogue raisonné des tableaux, diamans, Bagues de toutes espèces, Bijoux & autres Effets provenant de la succession de feu Monsieur Charles Godefroy, Banquier et Joüaillier*, Paris, chez Pierre Prault, 1748, 48 p.

¹⁷ Les cellules sont vides lorsque la qualité du collectionneur n'est pas mentionnée dans le catalogue.

¹⁸ La liste des catalogues écrits par Gersaint depuis 1736 se trouve dans Edme-François Gersaint, *Catalogue [...] Charles Godefroy...*, p. ii.

¹⁹ La liste des catalogues de Remy se trouve dans Pierre Remy, *Catalogue raisonné des Tableaux de différens bons maitres des trois écoles [...] qui composent le cabinet de M. Aved, peintre du Roi et de son Académie*, Paris, Chez Didot, 1766, p. 65.

Charles Godefroy,	Banquier et Jouaillier	M. du Sully	Duc, Trésorier général de la marine
		M. Gaillard de Gagny	Receveur général des finances de Grenoble
		M. Manglard	Peintre de l'académie
		Germain-Louis Chauvelin	Ministre d'État, commandeur des ordres du roi, ancien garde des sceaux
		Madame Debure	
		M. Hennin	Conseiller du roi, doyen de la chambre des comptes de Paris, maître d'Hôtel ordinaire du roi
		M. Peilhon	Secrétaire du roi
		Jean-Baptiste de Troy	Directeur de l'Académie de Rome, Fermier général, gentilhomme ordinaire du roi
		M. Savalette de Buchelay	
		M. Dehays	Peintre du roi
		M. le Marquis de Villette	
		M. Dezallier d'Argenville	Maître des comptes et membres des sociétés royales des sciences de Londres & de Montpellier
		Madame de Pompadour.	Marquise
		Madame Dubois-Jourdain	
		M. Aved	Peintre du roi

Plusieurs collectionneurs sont des personnages de la cour, proches du roi; on trouve entre autres un conseiller et maître d'hôtel du roi, un « gentilhomme ordinaire » du roi et la favorite, la marquise de Pompadour. Sans compter que le roi lui-même est le plus grand des collectionneurs et qu'en conséquence, la curiosité est un comportement promu à la cour²⁰. Le cabinet d'histoire naturelle du roi est l'un des plus réputés d'Europe²¹. Sous le règne de Louis XVI, la reine Marie-Antoinette possède quant à elle une très riche collection de porcelaines chinoises auxquelles elle accorde une grande importance, allant jusqu'à prévoir leur sécurité dès le début des troubles révolutionnaires²².

Si le catalogue contient l'éloge du Curieux défunt, l'auteur ne commente pratiquement jamais le titre ou la position sociale du collectionneur, mais insiste plutôt

²⁰ Michel Figeac, *L'ancienne France au quotidien...*, p. 87.

²¹ Louis-Jean-Marie Daubenton et Denis Diderot, « Cabinet d'histoire naturelle », *L'Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, Paris, 1751, p. 489.

²² Marguerite Jallut, « Les collections de Marie-Antoinette », *Arts asiatiques*, tome 20, 1969, p. 209-220.

sur la réputation de sa collection parmi les Curieux et sur la force de sa passion. Prenant pour exemple les collectionneurs Quentin de Lorangère et Madame Dubois-Jourdain, on constate que le catalogue ne mentionne pas une seule fois leur occupation ou leur titre. Tout ce qu'on sait de M. Dubois-Jourdain, le mari de la défunte, c'est qu'il était « un bon citoyen respectable pour son amour patriotique²³ ». Dans le cas de Quentin de Lorangère, c'est sa vie de collectionneur qui est uniquement mise de l'avant, la seule chose qu'on apprend est que « pendant toute sa vie [il] n'a connu d'autres plaisirs que les moments qu'il passait à rechercher les occasions de se procurer quelque nouveautés dans toutes les parties qui faisaient sa curiosité²⁴. » Le plaisir serait ici plus important que le statut social.

Les écarts sociaux semblent en effet s'effacer au profit de la célébration d'une passion commune et rassembleuse. Comme le souligne Andrew McClellan, Gersaint lui-même en tant que membre de la bourgeoisie a su se faire respecter des grands en utilisant cette situation à son avantage : « As an amateur, he becomes by virtue of a common passion the equal of those superior in rank and condition; he is welcome at gatherings of theirs whose purpose is to share news of recent discoveries and acquisitions; he may partake of their pleasure as he profits from the discussion, increasing his knowledge and amusing himself all the while²⁵. » Le partage d'un plaisir commun vient donc aplanir les différences sociales. Peut-être est-ce aussi parce que, pour entrer dans le monde de la curiosité, l'appartenance sociale à la noblesse ou à la bourgeoisie importe peu, et que les principaux passeports pour y accéder sont sans doute la fortune, l'éducation et une certaine oisiveté.

A.2 Les prérequis de la collection

Les catalogues raisonnés donnent des renseignements précieux qui permettent de dresser le portrait type du collectionneur en dégagant les principaux facteurs sociaux et économiques permettant à un individu de se lancer dans la composition d'un cabinet de curiosités et d'entrer ainsi dans le réseau sélect des « Curieux ». Quelques prérequis sont nécessaires pour qu'un individu puisse prétendre s'adonner à la curiosité. Un certain

²³ Pierre Remy, *Catalogue [...] Mme Dubois-Jourdain...*, p. IV.

²⁴ Edme-François Gersaint, *Catalogue raisonné des diverses curiosités du cabinet de feu M. Quentin de Lorangère*, Paris, chez Jacques Barois, 1744, p. II-IV.

²⁵ Andrew McClellan, « Watteau's Dealer: Gersaint and the Marketing ... », p. 451.

niveau d'éducation est indispensable. Ce que favorise la vie en milieu urbain et notamment à Paris au XVIII^e siècle²⁶. La capitale s'affirme comme le lieu de la « compagnie des gens savants et bien appris²⁷ ». Paris est une ville pratique pour qui cherche à s'instruire, comme le résume bien Daniel Roche :

Pour tous les lettrés, hommes de lois, hommes de science, médecins, écrivains, le spectacle de la ville est instructif, car on y entend des conversations de toutes sortes de personnes, on y voit une infinité d'humeurs différentes, on y trouve la commodité des correspondances, la facilité d'observer dans les jardins plantes et animaux, la capacité de fréquenter bibliothèques et cabinets²⁸.

Si on se fie aux catalogues raisonnés, il semble qu'il faille un minimum de connaissances pour comprendre le langage commun des collectionneurs. Dans la description des tableaux comportant des thèmes mythologiques par exemple, Gersaint ne juge pas pertinent d'expliquer les mythes en question. Il semble en effet considérer que le lecteur sait de quoi il parle. C'est le cas par exemple lorsqu'il annonce que le sujet de la peinture « est le fameux *Quos ego* [sic] tiré de l'Énéide de Virgile²⁹ » ou qu'un autre tableau représente « le sujet d'Apollon et Daphné³⁰ » sans autres explications. Ce présupposé d'une importante culture générale du lecteur est aussi présent dans le catalogue de Pierre Remy qui décrit un grand nombre de coquillages par des noms aussi hétéroclites que « Tête de Bécasse, Massue d'Hercule, Scorpion, Buccin, Tour de Babel ou char de Neptune³¹ ». Ce langage suggère que les collectionneurs, du moins certains d'entre eux maîtrisent ce vocabulaire propre aux coquilles et que « Trois estimables Groupes de *Tubulaires* d'espèces différentes³² » évoque quelque chose pour eux. Le développement des cabinets de curiosités coïncide, il faut le dire, avec la généralisation

²⁶ À l'intérieur même des villes, le clivage s'installe entre culture populaire et culture savante. La ville de Paris est celle où on observe la plus grande scolarisation des élites par rapport aux autres villes du royaume. Cet écart s'explique entre autres par les réalités de la vie à Paris. Ce besoin de scolarité est lié à trois obligations de la vie urbaine, d'abord celle de l'économie (nécessité de l'économie domestique ou marchande, tenir des livres de compte), ensuite, celle de la vie publique ou civique (affiches, publicités, édits royaux affichés dans la ville), finalement, celle de la vie familiale (pratiques épistolaires). La scolarisation devient aussi un outil de promotion sociale, principalement pour les manieurs de capitaux. Daniel Roche, *La France des lumières*, Paris, Fayard, 1993, p. 598-599.

²⁷ Daniel Roche, *La France des lumières*, p. 102.

²⁸ Daniel Roche, *La France des lumières*, p. 598-599.

²⁹ Edme-François Gersaint, *Catalogue [...] Charles Godefroy...*, p. 37.

³⁰ Edme-François Gersaint, *Catalogue [...] Charles Godefroy...*, p. 27.

³¹ Voir par exemple Pierre Remy, *Catalogue [...] Mme Dubois-Jourdain...*, p. 18-21.

³² Pierre Remy, *Catalogue [...] Mme Dubois-Jourdain...*, p. 2.

de l'alphabétisation dans les classes dominantes³³. Le langage des catalogues raisonnés démontre par contre qu'il ne suffit pas de savoir lire, écrire et compter pour pénétrer le réseau des « Curieux ». D'autres réalités entourant les cabinets de curiosités disent l'impératif d'une solide culture générale et d'une instruction savante. À l'image de Gersaint, qui sait lire le latin³⁴, les négociants ayant affaire aux collectionneurs doivent, pour faire fortune, avoir une solide éducation pour répondre aux besoins particuliers de leur clientèle³⁵.

Jouer d'une fortune importante est aussi un prérequis pour le Curieux, car la collection suppose que l'individu doit soit posséder, soit emprunter un capital de surplus pour acheter un ou des objets qui n'auront pas d'utilité rentable. Que ce soient des tableaux, des coquillages rares, des sculptures, des antiquités, des bijoux ou des animaux exotiques empaillés, les objets vendus par les marchands merciers aux collectionneurs sont tous des produits de luxe, donc très dispendieux³⁶. Les merciers chez qui on constate le niveau de fortune le plus élevé sont ceux dont la marchandise s'adresse principalement aux collectionneurs³⁷. La vente d'objets de collection s'inscrit en effet dans l'essor des boutiques de luxe au XVIII^e siècle³⁸. Les auteurs des catalogues ne manquent pas de mentionner la grande fortune des propriétaires des collections concernées. Pierre Remy souligne à propos de M. Dubois-Jourdain (mari de feu Mme Dubois-Jourdain) que sa fortune le mettait à portée de satisfaire les goûts qu'il avait pour les livres, les manuscrits, les tableaux, les estampes, les médailles et les bronzes, dont il a accumulé un nombre important³⁹. Gersaint, parlant d'un assortiment de diamants sertis de la collection de Charles Godefroy, souligne les « frais considérables » et la « dépense énorme qu'il a fallu pour faire porter à sa perfection une pareille entreprise⁴⁰ ». La revue des articles en or et des pierres précieuses et semi-précieuses gravées de la collection Dubois-Jourdain est

³³ Daniel Roche, *Les républicains des lettres : gens de culture et lumières au XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, 1988, p. 86-87.

³⁴ Guillaume Glorieux, *À l'enseigne de Gersaint : Edme-François Gersaint, Marchand d'art sur le Pont Notre-Dame : (1694-1750)*, Seyssel, Éditions Champ Vallon, 2002, p. 22.

³⁵ Daniel Roche, *La France des lumières*, p. 147.

³⁶ Krysztof Pomian, *Collectionneurs, amateurs et curieux...*, p. 161.

³⁷ Pierre Verlet, « Le commerce des objets d'art et les marchands merciers à Paris au XVIII^e siècle », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, n° 1, 1958, p. 10-29.

³⁸ Marguerite Jallut, « Les collections de Marie-Antoinette... », p. 209-220.

³⁹ Pierre Remy, *Catalogue [...] Mme Dubois-Jourdain...*, p. V.

⁴⁰ Edme-François Gersaint, *Catalogue [...] Charles Godefroy...*, p. 47.

instructive quant au niveau de vie des propriétaires. Le fait que Gersaint ne juge pas à propos d'énumérer tous les bijoux et les diamants contenus dans le cabinet Godefroy, afin d'éviter « un détail qui serait devenu trop long⁴¹ », est assez éloquent.

Dans sa recherche sur les collections des parlementaires parisiens au XVIII^e siècle, Olivier Bonfait souligne que, même s'ils font partie d'une élite de la société, ce ne sont pas tous les parlementaires qui collectionnent. Ceux qui ne possèdent pas de collection ont un revenu qui est toujours au moins de moitié inférieur à la moyenne des fortunes de l'ensemble des parlementaires⁴². Si on en croit Patrick Mauriès dans son ouvrage sur les cabinets de curiosité, les collectionneurs, selon leur fortune, se distingueraient en trois archétypes :

À l'origine des collections de curiosités, on trouve des aristocrates qui peuvent se permettre toutes les acquisitions, des marchands dont les collections sont d'ordinaire plus spécialisées et, moins fortunés, des « intellectuels » versés dans une branche particulièrement du savoir⁴³.

Ce n'est pas seulement leur propre capital que les grands collectionneurs mettent en jeu pour acquérir les objets qui leur font envie, mais parfois aussi celui de leur épouse. Selon le catalogue de Pierre Remy qui lui est consacré, le peintre du roi Aved, pour acquérir sa collection, « y avait employé tout son patrimoine & le bien de sa femme⁴⁴ », Anne Charlotte Gaultier de Loizerolle, fille d'un ancien capitaine. Dans son éloge posthume de 1795, Jean-Baptiste Dubois écrit à propos de Lamoignon de Malesherbes qu'« il réservait les moyens de sa fortune pour toutes les circonstances où ils [les gens qu'il rencontrait dans ses voyages] pouvaient lui procurer des lumières sur quelque objet intéressant⁴⁵. »

Les botanistes qui voyagent pour acquérir des échantillons et objets de collection doivent eux aussi dépenser une grande partie de leur fortune pour se permettre ces

⁴¹ Edme-François Gersaint, *Catalogue [...] Charles Godefroy...*, p. 44.

⁴² Olivier Bonfait, « Les Collections des parlementaires parisiens du XVIII^e siècle », *Revue de l'Art*, n°73, 1986, p. 28-42.

⁴³ Patrick Mauriès, *Cabinets de curiosités*, Paris, Gallimard, 2002, p. 129.

⁴⁴ Pierre Remy, *Catalogue [...] M. Aved...*, p. VIII.

⁴⁵ Jean-Baptiste Dubois, « Biographie de Lamoignon de Malesherbes », dans Aubin-Louis Millin de Grandmaison, éd., *Magasin encyclopédique ou journal des sciences, des lettres et des arts*, Paris, Imprimerie du Magasin encyclopédique, n° 4 (1795), p. 383-384.

voyages et pour certains d'entre eux, la passion mène à l'endettement, parfois la ruine. En novembre 1788, Pierre Sonnerat écrit au Baron de Bréteuil (secrétaire d'État) pour lui demander qu'on lui accorde le Cordon de Saint-Michel et une certaine somme en récompense du travail qu'il a fait pour le cabinet du roi. Il écrit à propos de lui-même : « ce n'est qu'à grands frais, par un travail forcé et avec beaucoup de peine qu'il avoit rassemblé autant de matériaux, [...] [il souhaite] continuer à travailler à l'embellissement et à l'agrandissement du cabinet du roi: les travaux immenses qu'il a déjà fait et pour lesquels il a déjà sacrifié la fortune et la santé⁴⁶. » Le médecin Dombey, envoyé quant à lui au Pérou et au Chili pour trouver des objets et « déposer une collection au cabinet du roi⁴⁷ », se trouve vite à court d'argent. Le botaniste De Jussieu cherche à intercéder en sa faveur auprès du ministre des Finances dans une lettre datée de 1778. Il écrit :

Il [Dombey] a porté ce goût [la botanique] au point de négliger sa fortune, et de le mettre dans la nécessité de faire des emprunts. Il m'a fait connaître en partant plusieurs de ses créanciers qui n'ont consenti à des délais que sur la promesse que j'ai faite de m'occuper d'eux pendant l'absence de leur débiteur⁴⁸.

Ainsi, la passion qu'il entretient pour la botanique a poussé Dombey à dilapider sa fortune. C'est aussi le cas pour Joseph Bonnier de la Mosson, l'un des collectionneurs les plus illustres du XVIII^e siècle et dont la collection était l'une des plus grandes de France⁴⁹. À sa mort en 1744 sa famille est complètement ruinée.

La fortune que nécessite la pratique de la collection et les abus qu'elle engendre donnent par ailleurs des armes aux détracteurs de la curiosité. Landois, dans la définition de « Curieux » de l'*Encyclopédie*, émet un jugement négatif à cet égard : « Cependant la curiosité, cette envie de posséder qui n'a presque jamais de bornes, dérange presque

⁴⁶ ANF, O1-1292-23, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettre de Sonnerat au Baron de Bréteuil*, 1^{er} novembre 1788, fol. 1 verso.

⁴⁷ ANF, O1-1292-115, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettre de Dombey à Joly de Fleuri, contrôleur général des finances*, 24 octobre 1782, fol. 1 recto.

⁴⁸ ANF, O1-1292-46, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettre de Jussieu à d'Angivillier*, 31 décembre 1778, fol. 1 recto.

⁴⁹ Edme-François Gersaint, *Catalogue raisonné d'une collection considérable de diverses curiosités en tous genres contenues dans le cabinet de feu M. Bonnier de la Mosson, Bailly et capitaine des chasses de la Varenne et des Tuileries & ancien colonel au régiment Dauphin*, Paris, Chez Jacques Barois, 1744, 236 p.

toujours la fortune; & c'est en cela qu'elle est dangereuse⁵⁰». Bref, n'est pas collectionneur qui veut; celui qui souhaite prétendre au titre de Curieux, d'Amateur, ou mieux de *Connoisseur*, doit posséder les connaissances et l'éducation nécessaires, et sa fortune doit lui permettre non seulement d'acheter les objets, mais aussi d'avoir une vie assez oisive pour consacrer du temps à cette passion.

B. COMMENT SE DÉFINISSENT-ILS ?

Comme le mot collectionneur n'existe pas au XVIII^e siècle⁵¹ (on retrouve par contre le mot « collecteur⁵² » dans certaines sources), ceux qui s'adonnent à cette activité ont développé plusieurs façons de se nommer, de s'identifier. Bien que ces identités semblent souvent utilisées comme des synonymes (notamment Curieux et Amateur), une lecture attentive des sources fait ressortir des subtilités qui tendent à prouver le développement de références communes au réseau des collectionneurs.

B.1 Curieux, Amateurs, Connaisseurs

Les « catalogues raisonnés » de Gersaint et de Rémy montrent que l'identité du collectionneur peut être multiple. Les trois termes sont souvent utilisés de façon générale, désignant un ensemble de gens ou comme synonymes pour désigner les collectionneurs en général. Les deux termes qui semblent avoir le plus une fonction généralisatrice sont ceux d'« Amateurs » et de « Curieux ». Ainsi, Gersaint souhaite expliquer aux « Curieux » la raison de la vente juridique des biens de M. Godefroy⁵³ et Remy rappelle que feu Mme Dubois-Jourdain est « regrettée de tous les Amateurs⁵⁴ ». Par exemple, on constate non seulement que les termes désignent un ensemble élargi de collectionneurs,

⁵⁰ Paul Landois, « Curieux », *L'Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, Paris, 1754, p.577.

⁵¹ Aubin-Louis Millin de Grandmaison, compte-rendu de l'ouvrage de François Levaillant, *Histoire naturelle des oiseaux d'Afrique*, *Magasin encyclopédique ou journal des sciences, des lettres et des arts*, Paris, Imprimerie du Magasin encyclopédique, n°2 (1796), p. 27.

⁵² Par exemple en 1796, « Le citoyen Levaillant peut être regardé, [...] comme un des plus habiles collecteurs et son cabinet est sans contredit le plus riche en espèces d'Afrique pour le règne animal. » Aubin-Louis Millin de Grandmaison, compte-rendu de l'ouvrage de François Levaillant, *Histoire naturelle des oiseaux...*, p. 27.

⁵³ Edme-François Gersaint, *Catalogue [...] Charles Godefroy...*, p.III.

⁵⁴ Pierre Remy, *Catalogue [...] Mme Dubois-Jourdain...*, p. IV.

mais que cette communauté partage des informations « connues de tous », ce qui renforce la vision des collectionneurs comme un réseau se nourrissant des mêmes références. Les auteurs considèrent en effet que « tout le monde sait que...⁵⁵ », que « les Amateurs n'ignorent pas que...⁵⁶ » ou que « ce peintre était aimé de tous les Curieux⁵⁷. » Si ces termes servent à désigner l'ensemble du réseau social entourant les cabinets de curiosité, les auteurs ont aussi tendance à les associer à des identités particulières, qui se définissent parfois en opposition les unes aux autres.

Dans les dictionnaires anciens, ce qui fait en premier lieu d'un individu un « Curieux » est son désir de tout voir, tout savoir, tout apprendre⁵⁸. Plus précisément c'est la pulsion d'amasser une totalité de connaissances qui désigne l'être curieux. Dans le *Dictionnaire de l'Académie française*, la définition du Curieux ne présente aucune évolution entre les éditions de 1694 et 1798, le Curieux reste celui qui « a beaucoup d'envie et de soin d'apprendre, de voir, de posséder des choses nouvelles, rares, excellentes, etc. ». Il est « fort curieux. Extrêmement curieux. Curieux de savoir. Curieux de voir. Il veut tout voir, tout savoir, il est curieux. Il est curieux de fleurs, de tulipes⁵⁹. » L'identité du Curieux est aussi caractérisée par un désir de posséder, d'amasser des objets, bref de collecter et collectionner. Le dictionnaire de l'Académie souligne ainsi que le terme de Curieux, comme substantif, désigne « Celui qui prend plaisir à faire amas de choses curieuses & rares; ou celui qui a une grande connoissance de ces sortes de choses. Le cabinet d'un Curieux. C'est un homme qui est tous les jours avec les Curieux⁶⁰. » Il est intéressant de voir que la définition de Curieux se rattache à la fois à une pulsion émotive (celle de posséder), au lieu physique de son expression (le cabinet) et à la sociabilité engendrée par cette pratique et par l'adoption de cette identité (être avec les Curieux). La définition reste pratiquement inchangée jusqu'en 1835 où apparaît l'idée que se dire « Curieux » implique que l'individu sait qu'il emprunte une identité de moindre valeur : « Je ne suis qu'un Amateur, un simple Curieux⁶¹. » Si on en croit le dictionnaire de

⁵⁵ Pierre Remy, *Catalogue [...] Mme Dubois-Jourdain...*, p. IX.

⁵⁶ Edme-François Gersaint, *Catalogue [...] Charles Godefroy...*, p. IV.

⁵⁷ Edme-François Gersaint, *Catalogue [...] Charles Godefroy...*, p. V.

⁵⁸ Kryzysztow Pomian, *Collectionneurs, amateurs et curieux...*, p. 72.

⁵⁹ « Curieux », *Dictionnaire de l'Académie française*, Paris, 5^e éd., 1798, p. 359.

⁶⁰ « Curieux », *Dictionnaire de l'Académie française*, Paris, 1^{ère} éd., 1694, p. 299.

⁶¹ « Curieux », *Dictionnaire de l'Académie française*, Paris, 6^e éd., 1832, Tome 1, p. 446.

l'Académie, être un Curieux au XIX^e siècle n'engendre plus le même respect qu'au XVIII^e siècle.

Alors que le *Dictionnaire de l'Académie française* adopte une position plutôt positive dans l'ensemble à l'égard des Curieux au XVIII^e siècle, ce n'est pas le cas de l'*Encyclopédie* qui leur est ouvertement hostile. Landois fait ainsi une distinction nette entre les Curieux et les Connaisseurs : « tous ceux qui s'en occupent [de la curiosité] ne sont pas connoisseurs; & c'est ce qui les rend souvent ridicules, comme le seront toujours ceux qui parlent de ce qu'ils n'entendent pas⁶². » Il n'est pas trop imprudent d'avancer que ce mépris résulte du fait que pour les auteurs de l'*Encyclopédie*, toute tentative de développement du savoir qui n'est pas régulée par une institution officielle n'a aucune valeur. L'*Encyclopédie* souligne aussi la sottise, la vanité et l'impertinence des Curieux en opposition aux Connaisseurs⁶³. Le Curieux se présente donc de façon globale comme un Amateur de tout, mais un connaisseur de rien. Lorraine Daston et Katharine Parks, dans leur ouvrage *Curiosity and The Wonders of Nature*, soulignent qu'au XVII^e siècle, le titre de « Curieux » est un titre honorifique, un signe d'érudition et de quête désintéressée du savoir, alors qu'au XVIII^e siècle, l'individu curieux est devenu le symbole de la recherche du luxe et de l'avidité matérielle destructrice⁶⁴. Ce constat mérite d'être nuancé et la lecture des sources nous montre que ces deux définitions coexistent paradoxalement.

Dans un catalogue de vente parisien de 1736, il existe deux sortes de clientèle pour les coquillages (objets de curiosité prisés au XVIII^e siècle): les *Physiciens*, qui « cherchent la récréation de l'esprit » par la recherche des causes de l'aspect différent des coquillages, et les *Curieux*, qui recherchent d'abord le plaisir de la vue, par les couleurs et les ornements des coquillages⁶⁵. Dans son article sur le collectionneur Blondel d'Azincourt, Colin Bailey remarque que d'Azincourt avait lui aussi une vision précise

⁶² Paul Landois, « Curieux », *L'Encyclopédie...*, p. 577.

⁶³ Paul Landois, « Curieux », *L'Encyclopédie...*, p. 575.

⁶⁴ Lorraine Daston et Katharine Park, *Wonders and the order of nature (1150-1750)*, New York, Zone Books, 2001, p. 310.

⁶⁵ Lorraine Daston et Katharine Park, *Wonders and the order of nature...*, p. 326.

des caractéristiques d'un Curieux : « A man must be interested in many things to merit this title⁶⁶. »

La question du goût paraît jouer un rôle central dans l'identité du Curieux, et la rhétorique des catalogues de vente de curiosités insiste sur cet aspect. Le Curieux est celui qui développe un « bon goût » et cherche à le satisfaire. À propos des ventes publiques, le marchand Remy affirme que: « Les curieux en différents genres étoient flattés d'y trouver réunis tous ce qui pouvoit satisfaire ou exciter leur goût⁶⁷ ». Ainsi la tension se crée entre l'idée d'un goût universel, d'une part, et la spécialisation croissante des collections⁶⁸ d'autre part, puisque les Curieux, sensés « vouloir tout voir et tout savoir », se trouvent à être également des Curieux en différents genres. Ils partagent donc des goûts communs tout en ayant des goûts personnels. Dans une lettre de 1766, le voyageur Pequet offre au marquis de Marigny⁶⁹ de lui envoyer des objets de curiosité, il lui demande : « Donnez-vous, Monsieur, dans les animaux et les oiseaux ? [...] seriez-vous curieux d'insectes et de productions marines? Je serais bien aise que vous m'envoyiez un peu plus de détails, afin que je puisse me régler en conséquence⁷⁰. » Les Curieux sont pourtant aussi représentés comme un groupe assez compact, présentant des champs d'intérêt communs. Dans un article du *Magasin encyclopédique* à propos de la « médecine pneumatique », il est écrit que: « Cette partie littéraire de la médecine, présentement isolée, peut plaire à beaucoup de Curieux, que ces objets intéressent vivement ». Ainsi être un Curieux c'est rechercher le plaisir par la possession d'objets et par la collecte de connaissances sur plusieurs sujets, bref c'est tendre vers l'universalité et un goût universel, une ambition cependant réfrénée par une spécialisation croissante des collections. Cette idée d'universalité reste néanmoins accrochée à l'identité du Curieux.

Si la question du « goût » et la recherche du plaisir situent les Curieux du XVIII^e siècle dans le champ des passions irrationnelles, confortant ainsi l'idée de Daston et Parks, les sources montrent pourtant une reconnaissance de la place et du rôle des

⁶⁶ Colin B. Bailey, «Conventions of the Eighteenth-Century...», p. 436.

⁶⁷ Pierre Remy, *Catalogue[...] Dazillier d'Argenville...*, p.VI.

⁶⁸ Voir Michel Figeac, *L'ancienne France au quotidien...*, p. 84-91.

⁶⁹ À cette époque, il est directeur/contrôleur général des bâtiments du roi.

⁷⁰ ANF, O1-1292-1, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettre de Pecquet à M. le Marquis de Marigny*, 14-16 mai 1766, fol. 1 verso.

Curieux dans la société. En 1793, le *Magasin encyclopédique* mentionne l'existence en Europe d'une Académie Impériale des Curieux de la Nature, signe qu'on reconnaît aux Curieux un pouvoir d'association et de création de formes plus ou moins institutionnelles de sociabilité⁷¹. Les auteurs des catalogues et du *Magasin encyclopédique* admettent aussi l'apport des Curieux et de leur intérêt dans l'avancement de la science. Dans un article sur la découverte d'une coralline antique, Albin Louis Millin souligne que ce sont les Curieux qui fournissent des pièces aux philologues pour qu'ils les comparent et que cela mène à la compréhension des écritures antiques : « Parmi les morceaux antiques que quelques Curieux nous confient chaque jour, dans l'espoir qu'à l'aide des monuments confiés à nos soins nous pourrions en faciliter l'interprétation, il s'en trouve quelquefois d'intéressants et de dignes de l'attention des philologues et des curieux⁷². » Dans l'ouvrage *La curiosité fructueuse*, publié en 1739, l'auteur souligne quant à lui que les « recherches pénibles & opiniâtres de ces doctes Curieux » ont permis le perfectionnement des connaissances en navigation⁷³.

Il est difficile de faire une distinction entre les Amateurs et les Curieux puisqu'il arrive fréquemment dans les sources que ces deux expressions soient utilisées comme synonymes. Dans les catalogues raisonnés, l'Amateur semble cependant adopter une posture davantage émotive voire passionnelle (le mot Amateur dérive du verbe aimer) par rapport à sa collection. Gersaint considère par exemple qu'un collectionneur a « mérité à juste titre la qualité d'Amateur » par le soin constant et la passion avec laquelle il augmente et met en valeur son cabinet de curiosités⁷⁴. Tous les dictionnaires anciens s'entendent sur l'idée que l'Amateur se distingue par son approche émotionnelle de l'objet de collection ou de la connaissance privilégiée. La première édition du dictionnaire de l'Académie offre la définition la plus générale de l'Amateur : « qui aime. Il ne se dit que pour marquer l'affection qu'on a pour les choses, & non celle qu'on a pour les personnes. Amateur de la vertu, de la gloire des lettres, des arts. Amateur des bons livres, des tableaux. Amateur des nouveautés⁷⁵. » Durant tout le XVIII^e siècle, l'Amateur

⁷¹ Marie-François Drouhin, éd., *Magasin encyclopédique...*, n° 4 (1793), p. 206.

⁷² Marie-François Drouhin éd., *Magasin encyclopédique...*, n° 4 (1793), p. 342.

⁷³ Anonyme, *La curiosité fructueuse...*, p. 12.

⁷⁴ Edme-François Gersaint, *Catalogue [...] Quentin de Lorangère...*, p. III-IV.

⁷⁵ « Amateur », *Dictionnaire de l'Académie française*, Paris, 1^{ère} éd., 1694, p. 22.

reste celui « qui a beaucoup d'attachement pour quelque chose⁷⁶ ». Autant pour les Curieux que pour les Amateurs, la dimension du plaisir est très importante. Ainsi en 1778, Dominique Haïnzelin tente de vendre à l'administration royale son projet de fontaines en misant sur le divertissement des Curieux et des Amateurs: « Je me ferai l'honneur de donner une nouvelle pièce d'eau dans le Palais de Mgr le Duc d'Angoulême ce qui étonnera bien des Curieux et tous les Amateurs⁷⁷ ».

Encore une fois il faut attendre l'édition de 1835 pour que la définition adopte une teinte péjorative, l'amateurisme devient alors synonyme d'ignorance, et l'amateur est celui qui s'intéresse à quelque chose, mais sans posséder de véritables connaissances : « il n'est pas artiste, il n'est qu'Amateur. C'est un talent d'Amateur, un ouvrage d'Amateur⁷⁸. » Si on fait l'exercice de se projeter encore plus loin en dehors de la période, la notion négative de l'Amateur n'est complètement admise qu'à la fin du XIX^e voire au début du XX^e siècle, l'idée de l'affection et de l'attachement pour quelque chose est alors complètement évacuée : un Amateur est « un homme d'un talent médiocre⁷⁹ » ou « celui qui, ayant à faire une chose, s'en occupe négligemment⁸⁰. »

De plus, dans les catalogues et les dictionnaires, l'Amateur, en comparaison au Curieux, se présente comme plus « spécialisé ». On parle en effet de certains collectionneurs comme « Amateur de peinture » ou « Amateurs des Sciences »⁸¹. Dans les dictionnaires, l'amateurisme est principalement associé au domaine des beaux-arts et aux collections de peintures. Dans *L'Encyclopédie*, Landois définit l'Amateur comme « un terme consacré aux Beaux - Arts, mais particulièrement à la Peinture. Il se dit de tous ceux qui aiment cet art & qui ont un goût décidé pour les tableaux⁸². » Le dictionnaire de l'Académie va dans le même sens; à partir de 1762 jusqu'en 1835,

⁷⁶ « Amateur », *Dictionnaire de l'Académie française*, Paris, 4^e éd., 1762, p.60; 5^e éd., 1798, p.48; Jean-François Feraud, « Amateur », *Dictionnaire critique de la langue française*, Paris, 1797-1798, p. AO94a.

⁷⁷ ANF, O1-1292-334, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettre de Haïnzelin à d'Angivillier*, 25 avril 1778, fol. 1 recto.

⁷⁸ « Amateur », *Dictionnaire de l'Académie française*, Paris, 6^e éd., 1832, Tome 1, p. 62.

⁷⁹ Émile Littré, « Amateur », *Dictionnaire de la langue française*, Paris, 1872-77.

⁸⁰ « Amateur », *Dictionnaire de l'Académie française*, Paris, 6^e éd., 1832, Tome 1, p. 62.

⁸¹ Edme François Gersaint, *Catalogue [...] Charles Godefroy...*, p. 39, voir aussi p. 2.

⁸² Paul Landois, « Amateurs », *L'Encyclopédie...*, 1751, p. 317.

l'Amateur est présenté comme « celui qui aime les beaux-arts sans les exercer⁸³. » Le *Magasin encyclopédique*, lorsqu'il traite des Amateurs, les associe le plus souvent aux beaux-arts, alors qu'ils sont présentés comme des moteurs du développement des arts en tant que collectionneurs, consommateurs et acheteurs des œuvres : « Les Amateurs éclairés y trouveront également l'occasion d'augmenter leur collection [...] et seront sans doute flattés de coopérer aux progrès des beaux-arts⁸⁴. »

Comme c'est le cas pour les Curieux, les sources reconnaissent aux Amateurs le pouvoir et le désir d'association, notamment dans le but d'entretenir des relations entre eux et avec les artistes qui les fournissent et font partie de leur réseau social : « Cette assemblée d'artistes, à laquelle seront admis MM. les Amateurs-fondateurs, se propose, par des discussions intéressantes sur les arts, de former un foyer de lumières qui pourra se propager ou s'agrandir par le moyen d'une correspondance ouverte dès-a-présent avec tous les artistes et Amateurs français et étrangers qui voudraient bien s'affilier avec cette société⁸⁵. » Sans oublier que l'Amateur est avant tout un collectionneur, qui recueille les objets d'art et les place et les ordonne dans son cabinet⁸⁶. La compétence reconnue aux Amateurs d'art pour ordonner une collection surpasse la compétence des artistes eux-mêmes pour la même tâche. C'est ce que laisse entendre le *Magasin encyclopédique*, pour qui « les Amateurs célébrés de nos jours en sont la preuve⁸⁷ ». Ainsi, malgré les tentatives de certains intellectuels pour jeter le discrédit sur l'amateurisme⁸⁸, les Amateurs continuent d'exister, de prospérer, de s'associer et même après le début de la Révolution, d'avoir une certaine reconnaissance, comme la citation du *Magasin encyclopédique* en fait foi. Comme le souligne Augarde dans son article sur le cabinet du Comte D'Ons en Bray, au cours du XVIII^e siècle en France, un grand nombre

⁸³ « Amateur », *Dictionnaire de l'Académie française*, Paris, 4^e éd., 1762, p. 60; 5^e éd., 1798, p. 48; 6^e éd., 1832, Tome 1, p. 62.

⁸⁴ Marie-François Drouhin, éd., *Magasin encyclopédique*..., n° 42 (1793), p. 330.

⁸⁵ Marie-François Drouhin, éd., *Magasin encyclopédique*..., n° 42 (1793), p. 331.

⁸⁶ Jér-Jacques Oberlin, « Notice d'une gravure de 1467 [...] », dans Aubin-Louis Millin de Grandmaison, éd., *Magasin encyclopédique*..., n° 2 (1795), p. 66.

⁸⁷ Aubin-Louis Millin de Grandmaison, éd., *Magasin encyclopédique*... n° 16 (16 décembre 1792), p. 125.

⁸⁸ Kryzysztow Pomian, *Collectionneurs, amateurs et curieux*..., p. 160.

d'Amateurs se dévouent à une pratique scientifique de haut niveau, tout en occupant des postes militaires ou civils importants, et plusieurs deviennent célèbres⁸⁹.

Si les dictionnaires et les catalogues associent les Amateurs essentiellement aux beaux-arts, les autres sources soulignent que les Amateurs, en tant que collectionneurs, briguent d'autres champs d'intérêt. Ainsi le XVIII^e siècle est aussi le siècle des Amateurs d'histoire naturelle. Dans un article du *Magasin encyclopédique* de 1795, la Société d'histoire naturelle d'Utrecht (Pays-Bas) invite les Amateurs parisiens « à leur faire parvenir tous les matériaux qu'ils croient propres à former l'histoire naturelle de ces provinces⁹⁰ ». André Thouin, jardinier en chef du jardin des plantes à Paris, distingue les Amateurs d'histoire naturelle des Botanistes. Pour lui, les premiers ne se font qu'un amusement de la botanique tandis que les seconds adoptent dans leur façon de collectionner des classements beaucoup plus méthodiques pour présenter les genres d'objets, leur nature⁹¹. Cependant, si on considère l'ensemble des sources, on constate que l'Amateur tend à se distinguer de la masse, du « public ⁹² ». Ces témoignages reconnaissent aussi l'apport des « Amateurs ». Bernardin de Saint-Pierre est nommé intendant du jardin des plantes et de son cabinet d'histoire naturelle en 1792, pourtant il n'est pas un naturaliste, il est plutôt désigné comme un « Amateur distingué⁹³ », illustrant encore une fois la tension bien présente au XVIII^e siècle entre la reconnaissance et le rejet de l'amateurisme. Bref, les Amateurs, s'ils sont souvent synonymes des Curieux, se distinguent d'eux dans les définitions en adoptant des goûts plus « spécialisés » et en incarnant la passion des collectionneurs.

On comprend que le Curieux et l'Amateur se confondent parfois de façon plus ou moins différenciée, ce n'est généralement pas le cas entre ces deux premiers types de collectionneurs et les Connaisseurs. L'introduction du catalogue de Gersaint nous informe que le défunt, Charles Godefroy, a acquis sa collection de tableaux avec l'aide

⁸⁹ Jean-Dominique Augarde, « The scientific cabinet of Conte d'Ons en Bray and a clock by Doenici Cucci », *Cleveland Studies in the history of Art*, n° 8 (2003), p. 80-85.

⁹⁰ Aubin-Louis Millin de Grandmaison, éd., *Magasin encyclopédique...*, n° 4 (1795), p. 6.

⁹¹ ANF, O1-1292-314, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, André Thouin, *Mémoire abrégé sur la manière de faire une collection végétale sèche*, s.d., fol. 9 recto.

⁹² « Le Sieur Gorin désirant s'en procurer la vente [on parle d'objets de mécanique mouvante], en la faisant voir au public et aux amateurs. » ANF, O1-1293-71, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettre de Gorin à d'Angivillier*, 18 mai 1778, fol. 1 recto.

⁹³ Aubin-Louis Millin de Grandmaison, éd., *Magasin encyclopédique...*, n° 15 (15 décembre 1792), p. 113.

d'un certain autre M. Godefroy. Le premier est banquier et entretient un amour pour la peinture et le commerce, l'autre est peintre et sa connaissance de l'art est étendue et réputée, ils sont tous deux des collectionneurs. Ils scellent une entente : « pour acheter en commun, les plus beaux Tableaux qu'il [Godefroy le peintre] pourrait trouver, sous la condition que l'un [Godefroy le Banquier] fourniroit les fonds, & l'autre sa connaissance & son intelligence⁹⁴. » M. Godefroy le banquier se présente donc comme un Amateur et M. Godefroy le Peintre, comme un Connaisseur. L'un fournit le capital et la passion, l'autre fournit la connaissance et l'intelligence. Les Connaisseurs sont de toute évidence les érudits parmi les collectionneurs, ceux qui connaissent en profondeur le ou les domaines reliés aux objets contenus dans leur cabinet. Diderot oppose même les Connaisseurs, considérés comme savants, à la fameuse « race maudite des Amateurs » caractérisée par l'unique envie de posséder des objets⁹⁵. Les dictionnaires de l'Académie, quant à eux, offrent une définition plutôt large du *Connoisseur*, « celui, celle qui se connoît à quelque chose⁹⁶. »

Pour l'*Encyclopédie*, le Connaisseur « n'est pas la même chose qu'*Amateur*⁹⁷ » puisqu'il renferme moins l'idée du « goût » pour le sujet de la collection que celle d'un discernement pour juger des bonnes ou des mauvaises pièces de collection⁹⁸. Que ce soit pour les collections d'art ou autres, comme le souligne Marjean Purinton dans son article, les connaisseurs sont reconnus pour leur pouvoir de départager le vrai du faux, pour dénicher et mettre au jour les impostures, que ce soit pour des objets ou dans le discours des autres Curieux et Amateurs⁹⁹. Le *Dictionnaire critique de la langue française* de Féraud ajoute que « Ceux qui n'osent s'appeler *Connoisseurs*, se disent *Amateurs*. » La distinction entre l'Amateur et le Connaisseur en tant que collectionneurs se fait donc au niveau de la réputation érudite et de la démonstration de sa connaissance. Les connaisseurs sont, parmi les collectionneurs et parmi ceux qui s'intéressent à la science et à l'art, ceux à qui les sources accordent le plus de crédibilité. Dans une lettre de 1770,

⁹⁴ Edme-François Gersaint, *Catalogue [...] Charles Godefroy...*, p. III et IV.

⁹⁵ Kryzysztow Pomian, *Collectionneurs, amateurs et curieux...*, p. 160.

⁹⁶ « Connoisseur », *Dictionnaire de l'Académie française*, Paris, 1^{ère} éd., 1694, p. 232; 4^e éd., 1762, p. 370; 5^e éd., 1798, p. 294.

⁹⁷ Paul Landois, « Connoisseur », *L'Encyclopédie...*, 1753, p. 898.

⁹⁸ Kryzysztow Pomian, *Collectionneurs, amateurs et curieux...*, p. 155-156.

⁹⁹ Marjean D. Purinton, « George Colman's "The Iron Chest" and "Blue-Beard" and the Pseudoscience of Curiosity Cabinets », *Victorian Studies*, vol. 49, n° 2 (winter 2007), p. 250-257.

Fay le Poitevin, cherchant à s'attirer la protection du Marquis de Marigny, lui vante que les machines qu'il a inventées ont récolté « l'admiration de tous les connoisseurs¹⁰⁰ ». Le connoisseur est en quelque sorte un Amateur accompli, reconnu et consulté par les autres collectionneurs.

Gersaint laisse entendre le même discours dans le catalogue Godefroy, mais sans la dimension moralisatrice que présente Diderot : juger négativement les collectionneurs aurait sans doute été assez mal avisé et aurait nui à son commerce. Gersaint préfère souligner les goûts différents des deux types de collectionneurs en matière de peinture. Le Connoisseur que Gersaint désigne comme le « vrai Amateur de peinture » recherche de la « grande manière », s'intéresse davantage à la technique de l'artiste et à la rareté de l'objet¹⁰¹. Le Curieux est davantage attiré par l'aspect ludique et esthétique de la toile et par la réputation du peintre¹⁰². Si les catalogues raisonnés tendent à reconnaître l'existence de « catégories » de collectionneurs, ils sont peu enclins, pour des raisons sociales et financières, à rejeter l'un ou l'autre ou à faire une distinction évidente entre Amateurs, Curieux et Connoisseurs. Les marchands qui rédigent les catalogues se présentent plutôt comme les promoteurs d'un mode de consommation appelé à satisfaire les goûts de tous les types de collectionneurs¹⁰³. Il semble toutefois que les connoisseurs, à l'instar des Curieux et des Amateurs, constituent eux aussi une sorte de communauté implicite qui se partage informations et références communes. Si on en croit par exemple le catalogue des curiosités de Quentin de Lorangère, « le cabinet de M. de Lorangère a toujours eu assez de réputation parmi les Connoisseurs, pour être dispensé d'en faire ici l'éloge¹⁰⁴. »

La frontière est aujourd'hui bien définie entre « scientificité » et « amateurisme », la première étant considérée plus légitime que l'autre. Cependant, au XVIII^e siècle, cette limite, cette distinction culturelle n'est pas encore faite, elle est en construction et la frontière entre les « savants » et les « Curieux » est difficile à tracer. On perçoit pourtant

¹⁰⁰ ANF, O1-1293-82, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettre de Jacques Fay le Poitevin au Marquis de Marigny*, 25 février 1778, fol. 1 recto.

¹⁰¹ Edme-François Gersaint, *Catalogue [...] Charles Godefroy...*, p. 19. Voir aussi p. XIII et p. 39.

¹⁰² Edme-François Gersaint, *Catalogue [...] Charles Godefroy...*, p. 13.

¹⁰³ Voir par exemple Pierre Remy, *Catalogue [...] Mme Dubois-Jourdain...*, p. XII.

¹⁰⁴ Edme-François Gersaint, *Catalogue [...] Quentin de Lorangère...*, p. IV.

la tentative chez les collectionneurs et ceux qui s'intéressent aux arts et aux sciences de se différencier les uns des autres en adoptant des appellations différentes selon leur rapport au savoir et à la consommation d'objets de collection. Bien que les sources ne s'entendent pas toutes sur ce qui différencie par exemple un Amateur d'un Curieux, les auteurs reconnaissent parfois qu'il s'agit là d'identités distinctes. Daubenton, dans sa définition du cabinet d'histoire naturelle, parle de la façon de placer un cabinet pour plaire aux différents types de visiteurs: « il faut préférer [un classement qui plait] aux gens de goût, qui intéresse les Curieux, qui instruit les Amateurs, & qui inspire des vues aux savans¹⁰⁵ ». Si on suit l'idée de Daubenton, les Curieux recherchent ce qui satisfait leur intérêt, les Amateurs cherchent l'instruction et les savants l'inspiration. Un individu peut bien sûr endosser plus d'une identité, ce qui rend les distinctions encore plus ardues à établir. C'est par exemple le cas du Comte de Buffon, imminent naturaliste, intendant des jardins et du cabinet du roi. En 1788, un certain De Thouville lui rend hommage dans une lettre au Comte d'Angivillier en ces termes: « le monde scavant fait une grande perte dans celle de cet académicien, qui reconnoissoit plus d'un genre de mérite, mais j'ai beaucoup regretté en mon particulier ce naturaliste infiniment connoisseur¹⁰⁶. » Buffon est présenté comme à la fois un savant, un Connaisseur, un naturaliste et un académicien. Ce dernier qualificatif mérite qu'on s'y attarde. Le groupe des académiciens (parmi lequel on trouve aussi des possesseurs de collections) est cependant plus facile à cerner parce qu'il implique l'appartenance à une institution. Les académies et les académiciens jouent un rôle important et majeur dans les réseaux de la curiosité au XVIII^e siècle.

B.2 Savants, Académiciens

La forme de sociabilité institutionnelle la plus fondamentale pour l'histoire intellectuelle de Paris aux XVII^e et XVIII^e siècles est probablement l'académie. Comme nous l'avons déjà mentionné, Paris concentre en ses murs une multitude d'académies savantes (Académie française, Académie royale des sciences, Académie des inscriptions, Académie de peinture et de sculpture, Académie d'architecture, Académie de musique), la

¹⁰⁵ Louis-Jean-Marie Daubenton et Denis Diderot, « Cabinet d'histoire naturelle », *L'Encyclopédie...*, 1751, p.489.

¹⁰⁶ ANF, O1-2113-A1, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettre de Thouville[?] à D'Angivillier*, 25 avril 1788, fol. 1 recto.

grande majorité d'entre elles héritées du siècle précédent et fondées par la volonté de Louis XIV¹⁰⁷. Concernant le rôle prépondérant des académies à Paris et en France, Daniel Roche rappelle que :

Les institutions qui s'étoffent entre absolutisme et Lumières interviennent dans l'entière sociabilité, intellectualité, voire la sensibilité. Elles drainent vers la capitale les forces vives des provinces et fondent une tradition de rayonnement et de présence sociale, où s'impose une vision hiérarchisée, élitiste du savoir et de sa reconnaissance, placés sous la protection de la monarchie¹⁰⁸.

L'idéologie entourant la fondation des académies vise à promouvoir la raison et une science efficace, l'académie assume une tâche de direction intellectuelle de la vie savante de la cité, elle est totalement intégrée à l'élite urbaine et constitue un cercle de sociabilité fermé auquel l'accès est réservé à quelques privilégiés¹⁰⁹. Le groupe définit ses critères d'admission : l'âge compte peu, c'est la fortune et la réputation (reconnaissance de l'honnêteté et des bonnes mœurs), ainsi que la notoriété intellectuelle (réputation par les productions artistiques, littéraires ou scientifiques) qui garantissent l'élection à l'académie. Paris se présente de plus en plus pendant le siècle comme un milieu où la mobilité sociale dépend en bonne partie du « talent » individuel¹¹⁰.

Dans ce lieu de sociabilité qui semble fermé sur lui-même, certaines pratiques comme les « concours académiques » permettent un dialogue entre les académiciens et les auteurs, savants et Amateurs, et permettent également d'augmenter la masse des idées et de créer des liens sociaux¹¹¹. Remporter un concours académique promet au vainqueur une bourse en argent, mais surtout le prestige lié à l'académie¹¹². Outre les concours, la sociabilité à l'intérieur de l'académie est une sociabilité de la parole, de la rhétorique, de l'art de discourir et de bien dire : séances, discussions, conférences et débats modulent son fonctionnement¹¹³. Par-dessus tout, l'Académie devient à Paris sinon un but à

¹⁰⁷ Daniel Roche, « Trois académies parisiennes et leur rôle dans les relations culturelles et sociales au XVIII^e siècle », *Mélanges de l'École française de Rome. Italie et Méditerranée*, tome 111, n° 1 (1999), p. 397-414.

¹⁰⁸ Daniel Roche, « Trois académies parisiennes... », p. 397.

¹⁰⁹ Daniel Roche, *La France des Lumières*, p. 460-463.

¹¹⁰ Daniel Roche, *Les républicains des lettres...*, p. 216.

¹¹¹ Jeremy L. Caradonna, « Prendre part au siècle des lumières... », p. 635

¹¹² Jeremy L. Caradonna, « Prendre part au siècle des lumières... », p. 635

¹¹³ Daniel Roche, *La France des Lumières*, p. 463.

atteindre, certainement un modèle qui se propage dans la vie mondaine¹¹⁴, un modèle social idéalisé, qui représente le triomphe du savoir. Dorénavant, l'homme honnête est un savant¹¹⁵. Plusieurs des pratiques qui font référence au plaisir, comme le collectionnisme, ne peuvent s'affranchir du modèle imposé par l'académie et sont influencées par elle.

Les catalogues raisonnés de Remy et plusieurs autres sources portent à croire qu'il existe un échange de savoirs fructueux entre académiciens et Amateurs/Curieux. Ainsi, un coquillage de la collection de Mme Dubois-Jourdain ayant fait l'objet d'une étude par M. Guettard de l'Académie des Sciences, en 1755, Pierre Remy soutient qu'« on doit [pour cette raison] le regarder comme très rare & comme très intéressant [...] On sent par conséquent combien cet objet de comparaison nouveau & unique doit être précieux pour les naturalistes¹¹⁶. »

Les membres d'une académie ou d'une société royale savante peuvent être eux-mêmes des collectionneurs, c'est le cas par exemple de Dezallier D'Argenville qui est membre des sociétés royales de Montpellier, de Londres et de Laroche¹¹⁷. Un Amateur comme Dezallier d'Argenville a pu bénéficier des conseils des savants « physiciens » pour écrire un ouvrage inspiré par ses collections, et ce, tout en ayant le sentiment de contribuer à ouvrir des horizons aux savants en leur donnant des pistes de réflexion. Argenville, à propos de l'un de ses essais sur les fossiles, juge

qu'il ne pouvoir servir que d'occasion aux savans pour étendre le cercle de nos connaissances et que d'indications aux Amateurs de l'histoire naturelle pour former des collections en ce genre. [...] ce traité des fossiles y reparu en françois, enrichi des recherches que plusieurs physiciens avoient communiquer à l'auteur [d'Argenville]¹¹⁸.

Les collectionneurs, Amateurs et autres Curieux constituent aussi le public des mémoires et découvertes des « physiciens », « botanistes », « naturalistes » et autres savants issus des institutions officielles. Le *Magasin encyclopédique* annonce en 1796 la parution d'un ouvrage intitulé *Collection choisie de plantes et d'arbustes avec un abrégé*

¹¹⁴ Daniel Roche, « Trois académies parisiennes... », p. 400.

¹¹⁵ Guy Chaussinand-Nogaret, « De l'aristocratie aux élites », dans Guy Chaussinand-Nogaret, dir. *Histoire des élites en France du XVI^e au XX^e siècle*, Paris, Tallandier, 1991, p. 217-308.

¹¹⁶ Pierre Remy, *Catalogue [...] Mme Dubois-Jourdain...*, p. 48, 123.

¹¹⁷ Pierre Remy, *Catalogue [...] Dezallier d'Argenville...*, p. 12.

¹¹⁸ Pierre Remy, *Catalogue [...] Dezallier d'Argenville...*, p. VIII.

de leur culture, ouvrage dédié aux Amateurs et propre à éclairer leur goût en ce genre¹¹⁹. Toujours dans le *Magasin encyclopédique*, dans un article intitulé « Lettre d'Aubin Louis Millin au professeur Herman, sur une tête pétrifiée, conservée au muséum d'histoire naturelle de la République », Millin annonce à Herman la parution d'une description d'un objet conservé au muséum d'histoire naturelle (ancien cabinet du roi) :

Je vous ai annoncé mon savant ami, que parmi les richesses scientifiques et littéraires arrivées de la Belgique, le muséum d'histoire naturelle possédait la fameuse tête trouvée à Maëstricht [...] depuis long-temps on nous promet une description de ce morceau précieux pour les Amateurs de la science et il va bientôt en paroître une¹²⁰.

Il existe donc une coopération, voire une symbiose entre le « monde savant » et celui des Amateurs. D'autant plus que la définition du « savant » n'est pas encore cristallisée au XVIII^e siècle.

La clé de la reconnaissance et de l'autorité intellectuelle est certainement la réputation. L'appartenance à une institution officielle comme une académie royale (avant la Révolution) contribue sans doute à fonder cette reconnaissance et cette réputation. Comme le souligne Daniel Roche, « L'élection académique confère à ceux qui en sont les bénéficiaires la capacité d'incarner publiquement les normes de la Littérature, de l'Histoire, de la Science et des Arts¹²¹. » Cependant, la définition du savant reste sommaire et imprécise durant tout le XVIII^e siècle, le savant étant celui « qui sait beaucoup en matière d'érudition ou de science. C'est un homme fort savant. Il est savant dans l'Antiquité. Il est savant en Mathématique, en Théologie, en Philosophie, dans l'Histoire¹²². » Sans doute pouvait-on être considéré comme savant sans être un académicien, la limite entre « l'Amateur distingué » et le « savant » semble souvent indéfinissable¹²³.

Les savants membres des institutions du savoir sont les références ultimes et des modèles à imiter, un idéal vers lequel tendent les Amateurs et Curieux. Tout ce qui est

¹¹⁹ Aubin-Louis Millin de Grandmaison, éd., *Le Magasin encyclopédique*..., n° 2 (1796), p. 279.

¹²⁰ Aubin-Louis Millin de Grandmaison, éd., *Le Magasin encyclopédique*..., n° 6 (1795), p. 34.

¹²¹ Daniel Roche, « Académies et académisme : le modèle français au XVIII^e siècle », *Mélanges de l'École française de Rome. Italie et Méditerranée*, tome 108, n° 2, 1996, p. 643.

¹²² « Connoisseur », *Dictionnaire de l'Académie française*, Paris, 5^e éd., 1798, p. 539.

¹²³ Voir par exemple, Marie-François Drouhin, éd., *Magasin encyclopédique* ..., n° 15 (15 décembre 1792), p. 113.

touché par le prestige de l'Académie des Sciences est marqué aux yeux des collectionneurs du sceau de l'irréfutabilité. Cette réalité est particulièrement observable dans les catalogues raisonnés de curiosité et les exemples sont multiples. Dans le catalogue de Bonnier de la Mosson, Gersaint décrit une boussole en ces termes : « ce n'est point ici le lieu pour entrer dans une plus grande description de cette Boussole; il suffira seulement de dire que la délicatesse de l'exécution en est admirable, & que le favorable accueil que Messieurs de l'Académie ont fait tant à l'instrument qu'à l'auteur, font beaucoup mieux leur éloge que les termes les plus énergiques dont je pourrais me servir¹²⁴. » Rappelons que le but des auteurs des catalogues est de vendre les objets, il faut donc que leurs auteurs se servent d'arguments propres à convaincre les Curieux de s'en porter acquéreurs. Ce qui est intéressant pour les naturalistes devient par le fait même tentant pour les collectionneurs. Au sujet d'un modèle de moulin, Gersaint se contente d'écrire que le modèle a été présenté à l'Académie des Sciences quelques années auparavant¹²⁵. Cette recherche d'objets ayant été marqués par le prestige académique témoigne des échanges entre Curieux et savants. C'est le cas de Bonnier de la Mosson qui possède dans son cabinet de mécanique deux machines inventées par des membres de l'Académie des Sciences : «Une très belle machine [de] l'invention du feu père Sébastien de l'Académie royale des sciences [...et un] morceau des plus ingénieux» par M. Perrault de l'Académie des sciences¹²⁶. Gersaint ne prend même pas la peine d'expliquer à quoi servent ou à quoi ressemblent les machines, la mention de l'Académie des sciences suffit à donner de la valeur à l'objet. Toujours dans le catalogue de Bonnier de la Mosson, on constate le pouvoir exercé par l'Académie des sciences sur l'acceptation ou le rejet d'un objet lorsque Gersaint mentionne à propos d'une pièce de mécanique que « ce moteur est l'invention du Sieur Parcieux, il a été approuvé par Messieurs de l'Académie des sciences¹²⁷. »

L'Académie présente d'une certaine façon un modèle de « rapports humains liés à l'usage collectif des savoirs », elle est le lieu d'une « reconnaissance, voire de sélection

¹²⁴ Edme-François Gersaint, *Catalogue [...]M. Bonnier de la Mosson...*, p. 93.

¹²⁵ Edme-François Gersaint, *Catalogue [...]M. Bonnier de la Mosson...*, p. 93.

¹²⁶ Edme-François Gersaint, *Catalogue [...]M. Bonnier de la Mosson ...*, p. 105.

¹²⁷ Gersaint, Edme-François, *Catalogue [...] Bonnier de la Mosson...*, p. 101.

d'une élite¹²⁸». Se basant sur le modèle de sociabilité intellectuelle et mondain que propose l'académisme¹²⁹, les Curieux tentent de s'imposer dans le domaine du partage des connaissances et de participer à leur manière au rayonnement de la culture française et parisienne. Car le contexte du XVIII^e siècle encourage à la fois le développement du modèle académique et la curiosité. Les contemporains de ce siècle ont le sentiment de baigner dans le contexte d'une véritable révolution scientifique européenne et qu'il y va de leur place dans la société de s'engager dans cette mouvance sociale. C'est bien ce qu'exprime le chimiste et académicien berlinois Samuel Formey lorsqu'il commente en ces mots la parution du recueil de la Société des Curieux de la Nature de Dantzig: « C'est une des grandes prérogatives de ce siècle, que l'ardeur d'étendre ses connaissances qui se manifeste de toute part [...] Tout le monde se mêle d'observer, de faire des découvertes, ou de perfectionner celles qui ont déjà été faites¹³⁰. »

B.3 Étrangers

Dans la pratique de la sociabilité savante parisienne se rencontrent aussi les « Étrangers¹³¹ » : des Français des provinces de passage dans la ville, mais aussi et surtout des Européens de divers horizons en voyage. Brièvement, on peut noter qu'au XVIII^e siècle, ces voyageurs sont de plus en plus nombreux, si on en croit le développement de la littérature d'accueil et la multiplication des guides du voyageur à Paris¹³². Daniel Roche, dans son ouvrage sur la mobilité et l'accueil à Paris, estime que 40 % des étrangers sont à Paris pour le plaisir. Dans ces motivations on trouve en premier lieu la triade femmes-jeux-spectacles¹³³, mais une part de ces voyageurs jouisseurs sont à Paris pour le plaisir lettré : « voir les bibliothèques, les cabinets Curieux, les monuments¹³⁴ ». Le cabinet du roi est l'un des plus fréquentés par les Étrangers qui, note Daubenton, sont si nombreux que l'espace suffit à peine à les contenir tous : « il en vient

¹²⁸ Daniel Roche, « Académies et académisme... », p. 645.

¹²⁹ Daniel Roche, « Académies et académisme... », p. 643-658.

¹³⁰ Samuel Formey, cité par Jens Häsel, « Entre république des lettres et République des sciences: les correspondances scientifiques de Formey », *Dix-huitième siècle*, n° 1 (2008), p. 96.

¹³¹ Ils sont toujours désignés de cette façon dans les sources, on ne nomme jamais leur lieu d'origine.

¹³² Laurent Turcot, *Le promeneur à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard, 2007, p. 289.

¹³³ Jean-François Dubost, « Les étrangers à Paris au siècle des lumières », dans Daniel Roche. dir., *La ville promise : Mobilité et accueil à Paris (fin XVII^e - début XIX^e siècle)*, p. 252.

¹³⁴ Jean-François Dubost, « Les étrangers à Paris au siècle des lumières », p. 252.

de tous États, de toutes nations, & en si grand nombre, que dans la belle saison, lorsque le mauvais tems n'empêche pas de rester dans les salles du *cabinet*, leur espace y suffit à peine¹³⁵. » Dans le catalogue de Mme Dubois-Jourdain, on apprend que « Les Étrangers qui l'avoient vu, lorsqu'ils étoient de retour chez eux, avoit grand soin de recommander à tous ceux de leur patrie qui voyageoit en France d'aller voir ce cabinet¹³⁶ » L'éloge des cabinets de curiosités souligne souvent comme un trait positif et gratifiant le fait qu'un cabinet attire les Étrangers et participe ainsi au prestige de la capitale et du royaume. Toujours pour le cabinet Dubois-Jourdain, Remy souligne que sa réputation « est répandue non seulement à Paris & dans toute la France, mais encore dans les pays étrangers¹³⁷. » Le discours est le même pour le cabinet de Dazilier d'Argenville : « Les Étrangers qui le connoissoient déjà de réputation, et par ses ouvrages, venoient chez lui avec confiance¹³⁸. » Dans son analyse du cabinet scientifique du Comte d'Ons en Bray, Jean-Dominique Augarde souligne que les « lords » anglais, les princes allemands, les Amateurs et les Curieux de tous horizons affluent dans son cabinet, attirés par la réputation de celui-ci¹³⁹. Pierre Remy souligne que la réputation du cabinet de Mme Dubois-Jourdain « est répandue non seulement à Paris & dans toute la France, mais encore dans les Pays Étrangers¹⁴⁰. » Ainsi, la réputation motive la venue de visiteurs étrangers qui, par leur fréquentation du lieu même, en alimentent à leur tour la réputation.

Les visites de cabinets permettent donc de tisser des liens dans le réseau parisien, mais aussi avec les collectionneurs des autres pays¹⁴¹. Mme Dubois-Jourdain se faisait un plaisir de faire visiter son cabinet aux étrangers, ce qui lui a permis d'entretenir une correspondance avec les « Curieux » du « Pays Étranger ». C'est par ces échanges qu'elle a pu acquérir certaines pièces pour augmenter sa collection¹⁴². Créer des liens sociaux est

¹³⁵ Louis-Jean-Marie Daubenton et Denis Diderot, « Cabinet d'histoire naturelle », *L'Encyclopédie...*, p.489.

¹³⁶ Pierre Remy, *Catalogue [...] Mme Dubois-Jourdain...*, p. VII.

¹³⁷ Pierre Remy, *Catalogue [...] Mme Dubois-Jourdain...*, p. VII.

¹³⁸ Pierre Remy, *Catalogue [...] Dezallier d'Argenville...*, p. 14.

¹³⁹ Jean-Dominique Augarde, « The scientific cabinet of Conte d'Ons en Bray... », p. 84.

¹⁴⁰ Pierre Remy, *Catalogue [...] Mme Dubois-Jourdain...*, p. VII.

¹⁴¹ Pierre Remy, *Catalogue [...] Mme Dubois-Jourdain...*, p. VII.

¹⁴² Pierre Remy, *Catalogue [...] Mme Dubois-Jourdain...*, p. VIII.

en effet un moyen d'approvisionnement privilégié pour les collectionneurs¹⁴³. La correspondance aussi, laquelle se présente ici comme une extension de la sociabilité urbaine et sert à rejoindre d'autres cercles intellectuels¹⁴⁴.

En effet, l'établissement de relations à l'extérieur de la France, pour l'extension des connaissances, fait partie de la posture savante et érudite. Les Curieux et Connaisseurs en calquent les comportements. Les relations épistolaires permettent de former des réseaux de collectionneurs et de partage des connaissances en général. Si les sociétés savantes forment « des correspondances étendues partout sur le globe pour l'avancement de la science¹⁴⁵ », il en va de même pour les collectionneurs, mais à la motivation de la recherche de connaissances s'ajoute celle de la recherche d'objets rares. Le cabinet du roi, via le Comte de Buffon, entretient aussi des relations à l'étranger. Dans *L'état de la dépense faite pour la culture du jardin du roi et pour l'entretien du cabinet d'histoire naturelle pendant l'année 1785*, on apprend que Buffon a envoyé à ses correspondants des planches de dessins en Pennsylvanie et au Cap de Bon-Espérance¹⁴⁶. Les « Étrangers » en visite à Paris, souvent des Amateurs et Curieux eux-mêmes, participent au prestige des cabinets de la capitale en les fréquentant. Et les Curieux parisiens recherchent cette compagnie qui leur assure une plus grande réputation à l'extérieur de la ville et du royaume, tout en leur garantissant un réseau d'approvisionnement pour des objets de collection. Pour ce qui est du plus important cabinet de la France, celui du Roi, la correspondance de la direction de la Maison du Roi brosse un tableau des réseaux et mécanismes de l'appropriation des objets de collection (principalement d'histoire naturelle – botanique, archéologique, minéralogique) à partir de leur lieu d'origine (les colonies) jusqu'à Paris et Versailles.

¹⁴³ Isabelle Tillerot, *Jean de Julienne et les collectionneurs de son temps : un regard singulier sur le tableau*, Paris, Maison des sciences de l'homme, 2011, p. 54.

¹⁴⁴ Antoine Lilti, *Le monde des salons : sociabilité et mondanité à Paris au XVIIIe siècle*, Paris, Fayard, 2007, p. 287-288.

¹⁴⁵ Marie-François Drouhin, éd., *Magasin encyclopédique...*, n° 11 (11 décembre 1792), p. 85.

¹⁴⁶ ANF, O1-2126-3, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, Georges-Louis Leclerc de Buffon, *État de la dépense faites pour la culture du jardin du roi et pour l'entretiens du cabinet d'histoire naturelle pendant l'année 1785*, 4 janvier 1786, fol. 1 verso.

CHAPITRE 2

LE RÉSEAU D'APPROVISIONNEMENT ET LA MISE EN VALEUR DE LA COLLECTION

La lecture des catalogues raisonnés de cabinets de curiosités dressant l'inventaire commenté de la collection d'un Curieux après sa mort nous renseigne sur la diversité des régions d'origine des objets de collection. Prenons à titre d'exemple le cabinet de feu Mme Dubois-Jourdain, dont le catalogue est paru en 1766. Il s'agit d'un cabinet axé sur l'histoire naturelle, comme c'est le cas du cabinet du Roi qui nous intéressera particulièrement dans ce chapitre.

FIG. 2 - PROVENANCE DES OBJETS DU CABINET DE MADAME DUBOIS-JOURDAIN¹



¹ Tableau fait à partir de Pierre Remy, *Catalogue raisonné des curiosités qui composaient le cabinet de feu Mme Dubois-Jourdain*, Paris, chez Didot l'aîné, 1766, 178 p. chaque point équivaut à une mention d'un lieu (dans les limites frontalières actuelles) d'où proviennent un objet ou un groupe d'objets répertoriés par Remy.

Cette carte donne une idée de l'étendue géographique des lieux d'origine des objets d'histoire naturelle. Ceux qui se trouvent dans le cabinet de la veuve Dubois-Jourdain proviennent de tous les continents, avec une prédilection pour l'Europe centrale, la Chine et la colonie française de Saint-Domingue. Les objets logés dans le cabinet du roi viennent aussi d'un peu partout dans le monde, mais à plus grande échelle². Selon l'*Encyclopédie*, le cabinet d'histoire naturelle du jardin du roi est l'un des plus riches d'Europe : « Les choses les plus belles & les plus rares y ont afflué de tous les coins du monde; & elles y ont heureusement rencontré des mains capables de les réunir avec tant de convenance³ ».

La circulation des objets de collection depuis les colonies jusqu'à Paris et Versailles était périlleuse et un sujet d'inquiétude constante pour les acteurs impliqués⁴. Les objets « exotiques » destinés à se retrouver dans les cabinets de curiosités, d'histoire naturelle et les jardins du roi à la fin du XVIII^e siècle, avaient peu de chance de s'y rendre en bon état, si toutefois ils se rendaient. Les botanistes mandatés par le pouvoir royal pour trouver les objets de collection et faire progresser la science avaient à composer avec un environnement plutôt hostile à leur mission. Songeons seulement aux conflits politiques comme la guerre d'indépendance américaine de 1778, qui a causé à la France la perte de cargaisons entières de curiosités aux mains des Anglais⁵. Il faut aussi compter les affres des conditions naturelles de transport, de l'humidité et des insectes qui menacent de détruire les objets d'histoire naturelle⁶. Finalement, la négligence humaine

² Georges-Louis Leclerc comte de Buffon, *L'Histoire Naturelle, générale et particulière, avec la description du Cabinet du Roi*, Paris, Imprimerie Royale, 1749-1789, 36 vol.

³ Louis-Jean-Marie Daubenton et Denis Diderot, « Cabinet d'histoire naturelle », *L'Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, Paris, 1751, p. 489.

⁴ Voir à titre d'exemple (parmi tant d'autres) : « Votre seconde lettre m'annonçant l'envoy de diverses curiosités, et autres objets interessans pour la chymie et l'histoire naturelle, je n'étoit pas dans une médiocre inquiétude sur leur sort. » ANF, O1-1292-76, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettre d'Angivillier à Dombey*, 26 novembre 1779, fol. 2 recto.

⁵ Par exemple la perte du navire le Bon Conseil en 1780. ANF, O1-1292-76, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettre d'Angivillier à Dombey*, 26 novembre 1779, fol. 2 recto.

⁶ « J'ai envoyé au moins trois individus de chaque espèce pour être à même d'en réserver à Messieurs les ministres, supposés qu'ils en demandent j'avois aussi apporté beaucoup de graines, mais les boîtes de fer blanc où elles étoient, ont été malheureusement mouillées de l'eau de mer et tout a été gâté. » ANF, O1-1292-356, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, Jean-Baptiste Leblond, *Memoire d'arbres envoyé[sic] au jardin du roi en 3 caisses numerotées 1,2,3 à l'adresse de Monseigneur le Ministre de la Marine*, 9 mai 1789, fol. 1 verso.

pendant le transport provoque souvent bris et/ou perte⁷. Cette réalité a donné lieu à une riche correspondance entre l'administration royale et les voyageurs, qui nous renseigne sur les réseaux et mécanismes de l'appropriation des objets de collection pour le cabinet du roi. Derrière la correspondance de la Maison du Roi concernant les voyages, on perçoit les liens, les tensions, les réseaux d'acteurs et les stratégies, de même que l'expertise mise en place pour acheminer les objets vers le cabinet du roi⁸.

A. EN AMONT DE LA COLLECTION D'HISTOIRE NATURELLE : LES MISSIONS ET VOYAGES

À la suite d'un long voyage périlleux, les voyageurs qui arrivent à destination ont l'impression de défricher et d'arpenter une terre vierge autant du point de vue littéral que scientifique⁹. Cette démarche n'est pas dénuée de plaisir, le médecin Dombey et ses correspondants l'expérimentent à l'idée de nouvelles découvertes et devant le potentiel d'acquisition d'objets rares. Le plaisir de l'explorateur, du botaniste de terrain ressemble en quelque sorte à celui de l'Amateur parce qu'il est tiré de la vue, de l'observation du « spectacle de la nature » et de sa diversité¹⁰ : in situ dans le cas du botaniste, dans le cabinet pour le Curieux.

A.1 Les voyageurs

⁷ Par exemple : « Et je n'en ai que trop la triste expérience que si elles sont confiés à des vaisseaux marchands on en a si peu de soins que tout ou presque est perdu. » ANF, O1-1292-436, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettre D'Angivillier à Laluzerne*, 26 novembre 1779, fol. 1 recto.

⁸ En termes d'expertise, on peut penser aux deux mémoires d'André Thouin : *Mémoire abrégé sur la manière de faire une collection végétale sèche*, dans lequel Thouin mentionne un autre de ses mémoires intitulé *Manière de faire des envoy de graines et de plante en nature pour les jardins d'Europe*.

⁹ ANF, O1-1292-76, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettre D'Angivillier à M. Dombey, botaniste de S.M. Catholique à Lima*, 26 novembre 1779, fol. 1 recto.

¹⁰ Neil Safier, « "Every day that I travel ... is a page that I turn" : Reading and Observing in Eighteenth-Century Amazonia », *Huntington Library Quarterly*, vol. 70, n° 1 (March 2007), p. 103-128. Voir aussi le témoignage de Berthout dans le récit d'une mission minéralogique qu'il a menée : « Cette cascade doit avoir au moins 150 pieds de haut (...) elle renvoie à l'oeil éblouit, présente un très bel aspect. Quel est le charme qui me retient auprès d'elle ? Quelle est la théorie de ce sentiment de plaisir que j'éprouve à voir cette eau se précipiter sans cesse avec un fracas épouvantable ? Recherchons-en la cause et voyons que d'abord, l'idée de l'infini qui s'attache à tous les ouvrages de la nature, à tous ses phénomènes et qui plait tant à l'homme, dont l'esprit se porte toujours au-delà de lui, dans le passé et dans l'avenir ; que cette idée, dis-je, est une des causes du plaisir que nous éprouvons. » Berthout, « Minéralogie: IIe lettre à M. Wittenbach », dans Aubin-Louis Millin de Grandmaison, éd., *Magasin encyclopédique ou journal des sciences, des lettres et des arts*, Paris, Imprimerie du Magasin encyclopédique, n° 4 (1795), p. 296-297.

La correspondance du roi implique l'administration royale et plusieurs savants. Elle permet de brosser un tableau du rôle qu'occupent les voyageurs, à la cour et à Paris, avant d'être envoyés en mission. Comment et sous quels motifs sont-ils commissionnés par le pouvoir royal pour aller chercher des objets? Les trois principaux botanistes dont les voyages sont le sujet des correspondances de ce fonds d'archives sont Joseph Dombey, Jean-Baptiste Leblond et Joseph-François Charpentier de Cossigny. Dombey, médecin et botaniste du roi, voyage au Pérou et au Chili entre 1778 et 1785. Leblond, lui aussi médecin et botaniste, parcourt la Guyane Française entre 1785 et 1789. Finalement, Cossigny est ingénieur et botaniste à l'Isle de France (aujourd'hui l'île Maurice), où il séjourne aux alentours de 1775-1795.

C'est le plus souvent sous le titre de « correspondants » que les voyageurs aux services de la Maison du Roi vont accomplir leur mission dans les colonies. Pierre Sonnerat, à l'origine commissaire des colonies, qui à la suite de ses voyages¹¹ en Inde, aux Philippines, aux Moluques et en Nouvelle-Guinée a déposé une importante collection au cabinet du roi, s'est vu offrir par le roi, en reconnaissance de ses services, le brevet de *Correspondant du Cabinet du roi* et une pension de 300 livres¹². Et c'est sous ce titre qu'il repart continuer ses recherches d'objets pour le cabinet du roi en 1774¹³. Georges André Wantzloëben, qui par le passé a lui aussi fourni des objets au cabinet royal, cherche à acquérir le même privilège alléguant que ce titre lui garantit la permission des différents gouvernements de faire ses recherches sur le terrain¹⁴. Jean-Baptiste Leblond, quant à lui, s'est également assuré une pension royale et il voyage avec le brevet de « médecin naturaliste du roi ¹⁵ ». Cossigny a passé par l'Académie des sciences (qui relève aussi de la Maison du Roi) pour se munir d'un brevet apte à faciliter son voyage et c'est en tant que « correspondant de l'Académie des sciences » qu'il voyage aux îles de

¹¹ Il est parti de la France en 1768, il revient en 1774.

¹² ANF, O1-1292-23, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettre de Sonnerat au Baron de Bréteuil*, 1 novembre 1788, fol.1 recto.

¹³ ANF, O1-1292-23, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettre de Sonnerat au Baron de Bréteuil*, 1 novembre 1788, fol.1 recto.

¹⁴ ANF, O1-1292-9, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettre de Georges-André Wantzloëben au Marquis de la Billarderie*, 30 avril 1789, fol. 1 recto.

¹⁵ ANF, O1-1292-373, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Mémoire à propos de la mission de Leblond*, s.d., fol. 1 recto.

France et de Bourbon¹⁶. Les voyageurs sont parfois aussi attachés à un secteur particulier de l'administration de la Maison du Roi. Le Sieur André Michaux, par exemple, est dans les colonies anglaises d'Amérique en 1785 sous le titre de « botaniste, attaché aux pépinières cultivées sous les ordres du Directeur et ordonnateur général des bâtiments du roi », qui lui vaut de recevoir du roi un traitement annuel de 2000 livres¹⁷.

Outre le service du roi, des motivations personnelles d'ordre émotif peuvent expliquer le désir de médecins, botanistes et autres hommes de lettres de partir vers un inconnu souvent hostile et dangereux afin d'en rapporter des objets pour la curiosité et la science¹⁸. Dans *La curiosité fructueuse*, l'auteur anonyme décrit avec emphase tous les périls et tourments auxquels s'exposent les voyageurs pour satisfaire leur curiosité: maladies, chaleur, neige, sable, vent, attaques, esclavage, naufrages, « sauvages cannibales », mais, ajoute-t-il, « tous ceux qui y vont sont instruit des risques et décident quand même de s'y engager¹⁹. » C'est la curiosité intéressée (mêlée d'intérêt), explique-t-il, qui a poussé les voyageurs à faire des observations et à rapporter des objets utiles pour les sciences, mais aussi pour le luxe et « l'augmentation des plaisirs de l'humain²⁰. » En effet, le plaisir, sinon la passion ou le « goût » peuvent expliquer le geste de ces érudits. Dans son éloge de Tournefort à l'Académie des sciences, Fontenelle décrit sa vision du botaniste voyageur:

La Botanique n'est pas une science sédentaire et paresseuse, qui se puisse acquérir dans le repos et dans l'ombre d'un cabinet; elle veut qu'on coure les montagnes et les forts, que l'on gravisse contre des rochers escarpés, que l'on s'expose au bord des précipices. Le degré de passion qui suffit pour faire un savant d'une autre espèce, ne suffit pas pour faire un grand botaniste, et avec cette passion même il faut encore une santé qui puisse la suivre, une force de corps qui y répond²¹.

¹⁶ ANF, O1-1292-198, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Joseph-François Charpentier Cossigny à D'Angivilliers*, 8 octobre 1784, fol. 1 recto.

¹⁷ ANF, O1-2113-A5, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Mémoire rédigé par Bréteuil et d'Angivilliers*, impr., 18 juillet 1785, fol. 1 recto.

¹⁸ On peut par exemple penser à Dombey dont la santé et les finances ont été ruinées par son voyage. Catherine Lang, « Joseph Dombey (1742-1794), un botaniste au Pérou et au Chili. Présentation des sources », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, tome 35, n° 2 (Avril-Juin, 1988), p. 262-274.

¹⁹ Anonyme, *La curiosité fructueuse: ouvrage dédié aux curieux intéressés*, Paris, Chez Bauché Père et chez Christophe David, 1739, p. 14-16.

²⁰ Anonyme, *La curiosité fructueuse...*, p. 18.

²¹ Bernard le Bouyer de Fontenelle, *Éloge de Tournefort*, dans Catherine Lang, « Joseph Dombey (1742-1794), un botaniste... », p. 262.

Pour Fontenelle, la passion du voyageur botaniste doit être d'autant plus forte qu'il lui faut surmonter les nombreux obstacles du voyage. Le rédacteur principal du *Magasin encyclopédique* va dans le même sens. Pour lui, « la passion des voyages est ordinairement la suite d'un goût extrême pour l'histoire naturelle²² ». Dans une lettre de 1785 à propos du botaniste Michaux, le Baron de Bréteuil²³ écrit que Michaux est « entraîné par son amour des sciences²⁴ ». Wantzloëben explique quant à lui ses motivations en se présentant comme « un Amateur guidé par son goût et le plaisir de contribuer à étendre la collection du cabinet du roi²⁵ ».

Bien que guidés avant tout par une passion personnelle, les voyageurs reçoivent des missions et des ordres spécifiques de l'administration royale qui orientent leur quête. Les buts peuvent être extrêmement précis (rapporter une plante ou un minéral en particulier²⁶) ou très vagues (explorer, rapporter des curiosités). Dans une lettre au contrôleur général des bâtiments du roi, Bréteuil résume la mission de Michaux en Amérique :

Après avoir été engagé plusieurs années dans la recherche des curiosités naturelles tant en Perse que dans d'autres parties de l'Asie, il a reçu une commission qui l'établit botaniste pour voyager dans toute l'Étendue des États-Unis de l'Amérique et pour former une correspondance botanique entre la France et ces États. [Il doit] faire passer en France toutes les curiosités du pays qui peuvent contribuer à étendre les connaissances de la Botanique et augmenter les jouissances des productions de la nature²⁷.

La mission Michaux répond également à l'impératif diplomatique de créer des liens et des réseaux de sociabilité et de correspondance pour l'échange d'informations à caractère

²² Remi-Pierre Willemet, « Botanique- Herbar de l'Isle Saint-Maurice (Isle de France) », dans Aubin-Louis Millin de Grandmaison, éd., *Magasin encyclopédique*..., n° 6, 1795, p. 444.

²³ Secrétaire d'État de la Maison du roi (1783-1787).

²⁴ ANF, O1-2113-A5, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Mémoire rédigé par Bréteuil et d'Angivilliers*, impr., 18 juillet 1785, fol. 1 recto.

²⁵ ANF, O1-1292-9, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettre de Georges-André Wantzloëben au Marquis de la Billarderie*, 30 avril 1789, fol. 1 recto.

²⁶ C'est le cas de la mission de Leblond dont le but principal est la recherche du Quinquina, une plante qui est réputée traiter les fièvres tropicales. ANF, O1-1292-20, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Laluzerne à d'Angivillier, Colonies : Recherche du Guinguina à Cayenne. Jardin du roi à l'Isle de France*, 18 juin 1788, fol. 1 recto.

²⁷ ANF, O1-2113-A6, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Traduction d'un acte de l'état de New Jersey qui permet au Sr Michaux d'acheter des terres dans ledit État sous certaines conditions en date du 2 mars 1786*, 2 mars 1786, fol. 1 recto.

scientifiques, et fournir des spécimens au jardin du roi pour une éventuelle utilisation agraire et commerciale. Les quatre impératifs de sa mission sont de « voyager en quelque pays que ce soit », d' « étudier les productions et rassembler pour Sa Majesté [plants, graines, fruits, arbres, arbustes, plantes herbacées, fourrages] », d'« établir de la correspondance », et d'exister vis-à-vis tous les « Ambassadeurs, ministres, résident, consuls, Vice-Consul, Chancelier de Consulat, & autre agent public ou privé²⁸. » Quant à Pierre Sonnerat, sa mission se concentre surtout sur la recherche de « curiosités ». Il envoie pendant dix ans au cabinet du roi une somme impressionnante d'objets, incluant environ 300 espèces d'oiseaux, 54 espèces de quadrupèdes, 3000 papillons et insectes, un herbier, des poissons, des reptiles et des échantillons de différentes essences de bois²⁹. Par contre, certaines expéditions s'éloignent de la « curiosité » à proprement parler même si la mission implique l'envoi d'échantillons et de spécimens vers la France. C'est le cas de la mission du médecin Leblond qui consiste à « trouver des objets utiles au commerce et à la médecine » et « faire des recherches utiles au commerce et à l'histoire naturelle³⁰ ».

L'Académie royale des sciences, qui relève de la Direction des bâtiments du roi (Maison du Roi), joue aussi un rôle important auprès des voyageurs. C'est souvent l'Académie qui doit intercéder auprès du contrôleur des bâtiments en faveur des voyageurs, pour leur assurer le versement d'une pension par exemple³¹. En 1776, les membres de l'Académie royale des sciences écrivent à l'administration royale pour demander au roi l'augmentation du traitement de Dombey qui ne peut continuer son voyage, faute d'argent, et est bloqué à Madrid en attendant que le roi veuille bien décider de son sort³². Dans une autre lettre, l'Académie écrit au secrétaire d'État, le baron de Bréteuil, pour intercéder en faveur du Sieur Pauly, seul survivant d'une expédition

²⁸ ANF, O1-2113-A5, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Mémoire rédigé par Bréteuil et d'Angivilliers*, impr. 18 juillet 1785, fol. 1 recto.

²⁹ ANF, O1-1292-23, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettre de Sonnerat au Baron de Bréteuil*, 1^{er} novembre 1788, fol. 1 verso.

³⁰ ANF, O1-1292-373, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Mémoire à propos de la mission de Leblond*, s.d., fol. 1 recto.

³¹ Voir par exemple : ANF, O1-1292-2, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettre de l'Académie des sciences à Bréteuil*, s.d., fol. 1 recto.

³² ANF, O1-1292-2, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettre de l'Académie des sciences au Roi*, juillet 1776, fol. 1 verso.

scientifique en Californie, une épidémie ayant tué tous les autres membres de l'expédition; « il a eu seul, le bonheur de revenir en France et de remettre à l'Académie ces précieuses observations auxquels il avoit lui-même coopéré. L'Académie, pénétrée de son zèle le présenta au Roi en corps et sollicita la récompense de ses services³³. » Les membres de l'Académie jugent cependant cette pension trop maigre et en demandent l'augmentation.

En plus de protéger les voyageurs, l'Académie des sciences joue aussi le rôle de validation et de diffusion des connaissances qu'ils ont acquises. M. Berthollet et M. Foucroy font un rapport à l'Académie des sciences en décembre 1788 à propos des échantillons d'indigo envoyés par Cossigny³⁴, et, en 1787, Leblond demande au chimiste d'Arcet de lire à l'académie un mémoire sur les différents objets qu'il a envoyés à Versailles³⁵. Les objets rapportés des voyages sont aussi utilisés pour la performance d'expériences dans les académies; un membre de l'Académie de Rouen un dénommé De Beauvois fait ainsi une expérience avec une plante rapportée de ses voyages à Saint-Domingue. Il affirme qu'en conséquence, les Amateurs de sciences peuvent être contents de son voyage et de son travail³⁶. Les récits des voyageurs et bien sûr les objets qu'ils ramènent trouvent en effet un public favorable et avide de ce type de divertissement chez les Amateurs et les Curieux³⁷.

A.2 Les acteurs périphériques

Bien qu'à l'arrière scène, certains acteurs jouent un rôle vital dans l'acquisition des objets destinés au cabinet du roi et font partie des expéditions scientifiques. C'est le cas des dessinateurs qui tiennent un rôle important dans les missions, car ils doivent mettre

³³ ANF, O1-1292-2, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettre de l'Académie des sciences à Bréteuil*, s.d., fol. 1 recto

³⁴ ANF, O1-1292-230, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettre de Cossigny à d'Angivillier*, 30 octobre 1786, fol. 1 recto.

³⁵ ANF, O1-1292-360, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettre de Leblond à d'Angivillier*, 10 juillet 1787, fol. 1 verso.

³⁶ ANF, O1-1292-431, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettre d'Angivillier au Baron de Beauvois*, 21 février 1788, fol. 1 verso.

³⁷ « Le roi voulu aussitôt qu'il rédigeât bientôt la relation de son voyage afin qu'elle pût être publiée pour l'instruction des curieux et des gens de lettres. » Aubin-Louis Millin de Grandmaison, compte rendu de l'ouvrage de Frederick-Louis Norden, *Voyage d'Égypte et de Nubie, Magasin encyclopédique...* n° 2 (1795), p. 493.

sur papier les preuves et les observations qui ne peuvent être récoltées. Ces planches de dessins et ces gravures deviennent elles-mêmes des objets de collection dans le cabinet du roi³⁸. Avec les objets, elles sont les témoins des découvertes. Ce qui n'empêche que Joseph Dombey, malgré plusieurs demandes pressantes³⁹, n'aura jamais le dessinateur qu'il demande pour l'accompagner et il devra faire ses dessins lui-même. Ruiz et Pavon, les Espagnols qui sont dans la même mission que lui, ont des dessinateurs, mais ne voudront pas partager les dessins avec Dombey⁴⁰. Dans son mémoire sur les collections végétales sèches, André Thouin (Jardinier en chef du jardin royal des plantes) souligne la difficulté pour les voyageurs de se faire accompagner d'un bon dessinateur, et au final, les dessins et gravures sont faits à partir des spécimens récoltés et séchés et non à partir de l'observation directe des spécimens sur le terrain⁴¹. Le cabinet du roi fait lui aussi appel à des dessinateurs et graveurs, du moins si on en croit l'état des dépenses du cabinet et des jardins royaux pour l'année 1785, qui mentionne le salaire de M. de Sève, dessinateur, et des sieurs Baron, Hussard et Tardieu, graveurs, payés pour « 17 planches d'animaux⁴² ».

Les expéditions qui fournissent le cabinet du roi impliquent également des esclaves lorsque les voyageurs ont les moyens de payer le coût de quelques-uns. Dans une lettre à D'Angivillier, Leblond écrit qu'il est parti en mission le 11 juillet 1788 avec

³⁸ ANF, O1-1292-314, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, André Thouin, *Mémoire abrégé sur la manière de faire une collection végétale sèche*, s.d., fol. 7 recto., Thouin ajoute que les dessins sont un complément essentiel à l'herbier du botaniste: « Tout botaniste-voyageur qui se trouve comme M. Dombey dans un pays éloigné peu accessible aux étrangers et inconnu aux naturalistes doit suivre son exemple. Cette marche lui fournira les moyens, à l'aide des descriptions qu'il aura faites sur place avec exactitude des parties de la fructification des plantes qu'il récoltera, de l'habitat de chacune d'elles de l'historique et de leur usage[...] Cela lui fournira dis-je les moyens de faire l'histoire des plantes qu'il aura découvertes dans ses voyages, leur synonymie si elles en ont et de les accompagner de bonnes figures gravées d'après l'herbier. »

³⁹ ANF, O1-1292-73, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettres de Dombey à Necker*, s.d.: entre 1778 et 1780, fol. 1 recto; O1-1292-95, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettres de Dombey à D'Angivillier*, 20 décembre 1778, fol. 1 recto; O1-1292-77, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettres de Dombey à M. Dufresne*, 20 avril 1778, fol. 2 recto et verso.

⁴⁰ Catherine Lang, « Joseph Dombey (1742-1794), un botaniste... », p. 262.

⁴¹ ANF, O1-1292-314, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, André Thouin, *Mémoire abrégé sur la manière de faire une collection végétale sèche*, s.d., fol. 7 recto.

⁴² ANF, O1-2126-3, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, Georges-Louis Leclerc de Buffon, *État de la dépense...*, fol. 2 recto.

« dix Indiens, cinq nègres, un blanc et trois canots⁴³ ». Ici il est difficile de déterminer si les Indiens⁴⁴ sont des esclaves, mais on peut se douter que les « cinq nègres » le sont effectivement. Dombey écrit aussi à Necker (directeur général des finances à Paris) pour se plaindre du fait que le manque d'argent l'a empêché de se procurer un esclave, dont il aurait bien besoin durant ses explorations du territoire⁴⁵. Parfois les esclaves peuvent intervenir directement dans la préparation des objets envoyés au cabinet du roi. En 1781, Dombey parle d'un « Indien fidèle » qu'il s'est attaché et qui « dessèche fort bien ses plantes⁴⁶ ». On ne sait pas si cet Indien est un esclave ou davantage un serviteur, mais quoi qu'il en soit, Dombey raconte qu'il a dû le laisser seul dans la forêt amazonienne pour garder ses effets, pendant « que son maître [Dombey] fuyait » des indigènes hostiles qui avaient pris Dombey et ses compagnons européens en chasse⁴⁷.

La relation entre les naturalistes et les populations locales est, on s'en doute, déterminante dans la recherche des curiosités. Dans une lettre à d'Angivillier, Leblond demande qu'on lui envoie des objets peu coûteux afin qu'il puisse faire des échanges avec les « Indiens⁴⁸ ». Les populations locales, et particulièrement les esclaves marrons⁴⁹, peuvent au contraire faire obstacle à la recherche des objets. Ainsi, Wantzloëben demande de l'argent pour payer des soldats qui le protégeront des « insultes des noirs marrons⁵⁰ ». Dans une lettre de 1787, Leblond exprime sa peur des « nègres marrons hollandais » qui se cachent dans les montagnes et menacent les voyageurs⁵¹.

A.3 La collection et les missions scientifiques

⁴³ ANF, O1-1292-355, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettre de Leblond à d'Angivillier*, s.d., fol. 1 recto.

⁴⁴ Le terme « Indien » est ici utilisé dans le texte uniquement parce que c'est le terme utilisé dans les sources.

⁴⁵ ANF, O1-1292-73, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettres de Dombey à Necker*, s.d., entre 1778 et 1780, fol. 2 recto.

⁴⁶ ANF, O1-1292-114, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettre de Dombey à d'Angivillier*, 2 novembre 1781, fol. 1 verso.

⁴⁷ ANF, O1-1292-114, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettre de Dombey à d'Angivillier*, 2 novembre 1781, fol. 1 verso.

⁴⁸ ANF, O1-1292-335, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettre de Leblond à d'Angivillier*, s.d.

⁴⁹ On nomme « marrons » les esclaves en fuite.

⁵⁰ ANF, O1-1292-9, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettre de Georges-André Wantzloëben au Marquis de la Billarderie*, 30 avril 1789, fol. 1 recto.

⁵¹ ANF, O1-1292-360, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettre de Leblond à d'Angivillier*, 10 juillet 1787, fol. 1 verso.

La collection est un outil et un moteur des explorations et des découvertes scientifiques. L'historien François Regourd, qui s'intéresse à la question des savoirs coloniaux, a souligné le rôle des collections et des collectionneurs dans l'enrichissement des savoirs naturalistes, zoologiques et topographiques. Les collectionneurs contribuent à concentrer à Paris un nombre important de spécimens animaux et végétaux et des cartes géographiques provenant des colonies⁵². Regourd souligne l'importance de Paris comme canalisatrice des objets et des savoirs :

Paris fait déjà figure, à cette époque, de capitale d'Empire, de «ville-monde» au sein de laquelle s'accumulent, circulent et se croisent les objets, les plantes, les spécimens, les dessins et les cartes, les écrits et les acteurs autour desquels se construisent et se développent les savoirs coloniaux de la France d'Ancien Régime⁵³.

Une attention sera portée ici aux types d'articles acheminés en France, relevés dans la correspondance de la Maison du roi, afin de tenter de faire la part entre la motivation de «l'agrément», ou de la curiosité, et celle de l'«utilité» au commerce et à l'industrie française.

Les voyageurs, lorsqu'ils acheminent leurs spécimens en France, détaillent le contenu de la cargaison dans leur lettre, ce qui nous renseigne sur le type et la quantité d'objets envoyés, de même que sur leurs destinataires⁵⁴. Le plus souvent, les caisses arrivent directement dans les bureaux du comte d'Angivilliers pour être ensuite redistribuées vers les autres destinataires⁵⁵. Elles sont réparties entre quatre principales destinations : le cabinet du roi, les jardins ou domaines royaux, l'Académie royale des sciences et, finalement, un ministère ou un ministre précis⁵⁶. Par exemple, dans un envoi de 1779⁵⁷, Dombey destine une «Boîte de fer blanc contenant des fruits et des graines au

⁵² François Regourd, «Capitale savante, capitale coloniale : sciences et savoirs coloniaux à Paris aux XVIII^e et XVIII^e siècles», *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol. 2, n° 55 (2008), p. 121-151.

⁵³ François Regourd, «Capitale savante, capitale coloniale...», p.122.

⁵⁴ Les tableaux 1 à 5 recensent le contenu de quelques envois faits par les voyageurs.

⁵⁵ ANF, O1-1292-24, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettre de d'Angivillier à Sonnerat*, 29 avril 1789, fol. 1 recto.

⁵⁶ Voir les tableaux des expéditions en annexe 1.

⁵⁷ Envois malheureusement perdus aux mains des Anglais, voir ANF, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, les dossiers suivants : O1-1292-77, 1292-101, 1292-90, 1292-98.

Jardin du roi », une « Mine d'argent très riche de Guarochiry » au « cabinet de Sa Majesté très catholique » et 34 livres de platine « à partager entre le cabinet du roi, l'Académie des sciences et M. Turgot⁵⁸ ».

Les objets remplissent différentes fonctions, notamment selon leur destination finale. Ceux qui sont envoyés à l'Académie des sciences⁵⁹ sont souvent utilisés pour l'expérimentation, c'est le cas par exemple de la platine. Dans une lettre de 1779, Dombey espère « qu'avec cette quantité assés considérable de ce métal, on pourra faire des expériences en grand qui tendront à assigner une place à cette substance encore peu connue⁶⁰. » Mais outre l'ambition de rendre utile ce métal pour graver « les faits mémorables » de façon plus durable, la platine reste aussi une curiosité, une substance méconnue envoyée également au cabinet du roi pour y être conservée et exhibée⁶¹.

L'Académie des sciences reçoit aussi des grains et des plantes⁶², mais la plupart des objets d'origine végétale sont destinés aux jardins royaux. De nombreux paquets et boîtes de grains, bulbes, fruits séchés, écorces, plantes vivantes, sucs, gommes, résines, herbiers et plantes séchées sont adressés au « Jardin du Roy », principalement via M. de Buffon (il devient intendant du Jardin du roi en 1739) et le jardinier en chef Thouin⁶³. Des plantes et des grains ainsi que des métaux envoyés par les voyageurs servent le désir d'une finalité commerciale ou du moins « utile » au royaume⁶⁴. Les acteurs de l'administration royale souhaitent acclimater les plantes pour les exploiter en agriculture

⁵⁸ Anne Robert Jacques Turgot, Ministre (contrôleur général) des finances de 1774 à 1776.

⁵⁹ Aussi une mention d'un envoi à l'Académie de médecine : ANF, O1-1292-441, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettre de Beauvois à L'Académie des sciences*, 10 juin 1789, fol. 1 recto.

⁶⁰ ANF, O1-1292-101, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettre de Dombey à d'Angivillier*, 17 avril 1779, fol. 2 verso.

⁶¹ ANF, O1-1292-101, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettre de Dombey à d'Angivillier*, 17 avril 1779, fol. 2 verso.

⁶² Un paquet de graines pour M. Delalande de l'Académie des sciences. ANF, O1-1292-90, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Contenu des 5 caisses et 2 caissons envoyés du Pérou par M.Dombey*, s.d., fol. 2 verso.

⁶³ Voir les tableaux des expéditions en annexe 1.

⁶⁴ Exemples des buts de la mission Leblond, d'abord commerciale et médicale : trouver des objets utiles au commerce et à la médecine, y faire des recherches utiles au commerce et à l'histoire naturelle. ANF, O1-1292-373, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Mémoire à propos de la mission de Leblond*, s.d., fol. 1 recto.

ou en médecine⁶⁵, et faire des expériences sur les métaux ou les substances organiques afin de leur trouver une utilité dans l'industrie française⁶⁶.

Cependant, c'est la simple « curiosité » qui justifie l'envoi de certains objets. Ainsi, l'envoi de Dombey de 1785 contient « quelques curiosités d'Othairie⁶⁷ »; en 1788, Cossigny expédie quelques « sachets de nombre de graines curieuses⁶⁸ »; et en 1789, De Beauvois fait parvenir à l'Académie des sciences et à l'Académie de médecine « 94 paquets de graines plus curieuses et plus intéressantes les unes que les autres⁶⁹ » ainsi qu'un « pot plein de sable et couvrant une griffe d'orchidée très curieuse⁷⁰ ». Certains objets se destinent à la collection et au « divertissement » sans avoir vraiment d'utilité commerciale. C'est le cas des curiosités adressées au roi. En 1779, Dombey souhaite que d'Angivillier présente au roi des artefacts archéologiques péruviens (des vases, un habit princier, des ustensiles, des étoffes et des toiles peintes) si toutefois le contrôleur général juge « que ces objets valent la peine d'être présentés à notre jeune monarque⁷¹. » D'autres objets qui ne peuvent servir qu'à être admirés ou collectionnés, des coquillages et des morceaux de poteries par exemple, sont aussi envoyés par Dombey à Bertin le contrôleur général des finances⁷². En 1788, André Michaux, alors en Caroline (du Sud), achemine au roi un couple de canards d'été pour mettre dans les pièces d'eau du parc de Rambouillet. D'Angivillier demande à Cossigny des échantillons de « graines curieuses »

⁶⁵ Exemple du désir de développer les colonies sucrières : ANF, O1-1292-246, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettre de Cossigny à D'Angivillier*, s.d., fol. 2 recto.

⁶⁶ Exemples de la platine et de la gomme élastique : ANF, O1-1292-95, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettres de Dombey à D'Angivillier*, 20 décembre 1778, fol. 1 recto.; O1-1292-18, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettre D'Angivillier à M. de Guignes*, 1785, fol. 1 verso.

⁶⁷ Pas de spécification sur la nature des objets. Voir ANF, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, dossiers 1292-120 et 1292-35.

⁶⁸ ANF, O1-1292-350, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettre D'Angivillier à Thouin*, 1^{er} novembre 1788, fol. 1 recto.

⁶⁹ ANF, O1-1292-441, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettre de Beauvois à L'Académie des sciences*, 10 juin 1789, fol. 1 recto.

⁷⁰ ANF, O1-1292-441, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettre de Beauvois à L'Académie des sciences*, 10 juin 1789, fol. 1 recto.

⁷¹ ANF, O1-1292-101, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettre de Dombey à d'Angivillier*, 17 avril 1779, fol. 1 recto.

⁷² ANF, O1-1292-101, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettre de Dombey à d'Angivillier*, 17 avril 1779, fol. 1 recto; ANF, O1-1292-90, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Contenu des 5 caisses et 2 caissons envoyés du Perou par M.Dombey*, s.d., fol. 2 verso.

pour les cultiver au domaine de Rambouillet⁷³, lieu de plaisance, mais également ferme expérimentale sous le règne de Louis XVI⁷⁴. L'acquisition d'objets ou d'animaux pour la collection ou le divertissement ne prend pas fin avec la Révolution. Le fonds d'archives de la Maison du Roi contient l'inventaire d'un envoi datant de 1804, expédié par le voyageur Janssens à partir de l'Afrique, qui fournit plusieurs animaux vivants pour la ménagerie de madame de *Buonaparte* et plusieurs raretés d'histoire naturelle (des peaux d'animaux rares, des cornes, des têtes d'animaux naturalisés, des objets en ivoire) destinées à l'Institut national de Paris⁷⁵.

Les voyageurs, à la fin du XVIII^e siècle, sont si occupés à envoyer à Paris et à Versailles des « curiosités » et des objets fascinants, destinés à la collection, au divertissement ou à l'ornement, que certains des acteurs impliqués dans la correspondance se plaignent du peu d'attention accordée à l'utilité économique et commerciale des voyages. Dans une lettre de 1789, d'Angivillier remercie M. de Guignes pour une cargaison de graines qu'il lui a adressée et pour ainsi contribuer à la botanique française, mais il déplore que la plupart des plantes obtenues soient fragiles : « plusieurs graines de votre premier envoi ont réussi, mais ce seront pour la plupart des curiosités de serre⁷⁶ ». Le voyageur Michaux, en 1785, abonde dans le même sens :

j'avois toujours regretté que l'on ne soit point assés occupé en Europe de faire les sciences et particulièrement l'histoire naturelle à l'utilité en cultivant et naturalisant toutes les productions utiles (plantes et animaux) des contrées étrangères dont le climat est analogue au nôtre⁷⁷.

⁷³ ANF, O1-1292-350, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettre D'Angivillier à Thouin*, 1^{er} novembre 1788, fol. 1 recto.

⁷⁴ Michel Figeac, *L'ancienne France au quotidien : Vie et choses de la vie sous l'ancien régime*, Paris, Armand Colin, 2007, p. 250.

⁷⁵ L'institut national est en quelque sorte le légataire postrévolutionnaire des académies royales. ANF, O1-1292-33, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, Janssens, *Liste de quelques animaux et autres effets d'histoire naturelle offerts au commandant de la corvette française le géographe Milius, tant pour la ménagerie de Mme Buonaparte que pour l'Institut national à Paris*, 1804, fol. 1 et 2.

⁷⁶ ANF, O1-1292-27, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettre D'Angivillier à M. de Guignes*, 16 juillet 1789, fol. 1 verso.

⁷⁷ ANF, O1-2113-A5, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettre de Michaux à d'Angivillier*, 14 septembre 1785, fol. 1 recto.

Quoiqu'il en soit, que les articles alimentent l'industrie française ou simplement la curiosité, leur transport vers la France implique un réseau étendu d'acteurs, directement dans les colonies et dans l'administration royale responsable des colonies.

B. LE PERSONNEL ADMINISTRATIF ET LA CIRCULATION DES OBJETS DE COLLECTION

La circulation des précieux objets destinés aux collections, jardins et académies royales représentent un véritable défi pour les administrateurs. Cette situation oblige les fonctionnaires royaux de la capitale à entretenir des contacts réguliers avec les instances présentes dans les colonies et à développer des stratégies et expertises pour pallier à la négligence des intermédiaires qui cause souvent le bris ou la destruction des curiosités.

B.1 L'administration royale

L'administration royale à Paris et à Versailles, en lien constant avec les voyageurs, joue un rôle de gestion crucial pour la circulation des curiosités. Le cabinet royal et certaines des missions scientifiques relèvent de la Direction des bâtiments du roi qui est elle-même sous l'autorité du ministre ou secrétaire général de la Maison du Roi, responsable également des affaires du clergé et de la ville de Paris⁷⁸. Les ministres en poste durant la période couverte par la correspondance analysée ici sont Amelot (1776-1783), Bréteuil (1783-1787) et Villedeuil (1787-1789). Le Baron de Bréteuil est mis au courant des missions des voyageurs, mais il prend peu part à la gestion de celles-ci⁷⁹. Le rôle du ministre de la Maison du Roi par rapport aux voyageurs semble se limiter souvent à l'octroi de titres et récompenses. En 1789 par exemple, Sonnerat, commissaire des colonies à Pondichéry, écrit à Bréteuil pour lui demande de lui donner le Cordon de Saint-Michel, en considération des services qu'il a rendus en approvisionnant le cabinet du roi⁸⁰.

⁷⁸ Marcel Marion, *Dictionnaire des institutions de la France – XVII-XVIII^e siècle*, Paris, A. et J. Picard, 1984, p. 504.

⁷⁹ ANF, O1-2113-A5, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettre de Bréteuil et d'Angivillier*, 18 juillet 1785, fol. 1 recto.

⁸⁰ ANF, O1-1292-23, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettre de Sonnerat au Baron de Bréteuil*, 1^{er} novembre 1788, fol. 1 verso.

L'administrateur royal qui joue le rôle probablement le plus central est le directeur ou ordonnateur général des bâtiments du roi. La direction générale des bâtiments couvre, en plus du cabinet du roi, les jardins, arts et manufactures, bibliothèques et académies royales⁸¹. Charles-Claude de Flahaut, Comte d'Angivillier, est ordonnateur et contrôleur général durant la période couverte ici. Directeur des bâtiments du roi depuis 1774, il succède au marquis de Marigny et sa charge se termine en 1789 avec la Révolution. En plus de devoir constamment composer avec les contraintes budgétaires des finances royales alors en crise⁸², le directeur des bâtiments fait office de protecteur⁸³ des voyageurs et d'intermédiaire entre ces derniers et les autres ministres concernés (finances, marine) de même qu'avec les académies et sociétés royales. Le directeur établit aussi des liens entre les voyageurs pour faciliter l'échange d'informations⁸⁴. Il facilite également la liaison entre les voyageurs et les autorités coloniales⁸⁵. Le contrôleur général prend connaissance de tout ce qui entre dans le cabinet du roi, c'est souvent le rôle du bureau du contrôleur de recevoir et de conserver les objets en attendant de les redistribuer entre les différents destinataires (cabinet, jardins, académies, autres ministères) avec qui il doit prendre contact pour effectuer ce partage⁸⁶.

Le secrétaire d'État (ou contrôleur général des finances), quant à lui, se trouve à la tête non seulement de l'administration financière, mais aussi de l'économie du pays.

⁸¹ Marcel Marion, *Dictionnaire des institutions de la France...*, p. 41.

⁸² En Juin 1787, d'Angivillier écrit au voyageur Sonnerat : « Je sens parfaitement que la modestie du traitement dont vous jouissez ne vous permet ni de faire de longues courses, ni des acquisitions de quelque importance. C'est un grand obstacle à votre amour pour l'histoire naturelle et les recherches qui en dépendent. » D'Angivillier ajoute vouloir écrire au marquis de Castrie pour que celui-ci lui donne davantage d'argent mais d'Angivillier est peu optimiste : « vous ne pouvez ignorer tous ce qui s'est passé ici depuis le mois de janvier et les retranchemens auxquels les circonstances nécessitent tous les départements. » ANF, O1-1292-19, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettre de d'Angivillier à Sonnerat*, 30 juin 1787, fol. 1 verso; O1-1292-27, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettre D'Angivillier à M. de Guignes*, 16 juillet 1789, fol. 1 recto.

⁸³ Lettre de Dombey qui demande la protection d'Angivillier en proposant de lui envoyer des objets; il requiert aussi l'octroi de titres et de lettres patentes. ANF, O1-1293-70, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettre de Dombey à d'Angivillier*, 2 janvier 1777, fol. 1 recto.

⁸⁴ D'Angivillier a appris le passage de Sonnerat à l'Isle de France par sa correspondance avec Cossigny. ANF, O1-1292-19, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettre de d'Angivillier à Sonnerat*, 30 juin 1787, fol. 1 recto.

⁸⁵ ANF, O1-1292-75, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettre d'Angivillier à Vergennes*, s.d., fol. 1 recto.

⁸⁶ ANF, O1-1292-24, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettre de d'Angivillier à Sonnerat*, 29 avril 1789, fol. 1 recto.

Comme il s'occupe de tout ce qui a un lien avec l'argent du royaume⁸⁷, ce qui concerne les objets de curiosité ne lui échappe pas. Responsable des finances des missions, il octroie les fonds aux voyageurs pour l'achat d'objets et il s'occupe de la prise en charge financière des voyageurs⁸⁸. C'est parfois lui, comme Turgot l'avait fait avec Dombey, qui commissionne et envoie les voyageurs en mission⁸⁹. En l'occurrence, il donne aussi sa «protection» aux voyageurs qui lui rendent compte des découvertes et des spécimens acheminés en France. Il reçoit personnellement des objets via la Direction des bâtiments.

Étant donné que le transport des objets se fait surtout par la mer, le secrétariat d'État à la marine est également impliqué puisque son pouvoir couvre aussi les colonies et le commerce des consulats⁹⁰. Il sert surtout d'intermédiaire entre le directeur des bâtiments et les acteurs administratifs des colonies. Il communique également avec le directeur des bâtiments et le contrôleur des finances pour les informer des envois, dont il contrôle et vérifie la sécurité lorsque les objets transitent sur les vaisseaux royaux⁹¹. Il transmet parfois les informations, cartes, mémoires ou artefacts aux académies, mais avec l'approbation du contrôle des bâtiments⁹².

B.2 L'administration coloniale

Les voyageurs et l'administration royale doivent d'abord se mettre en lien avec des ambassadeurs, surtout dans un cas comme Dombey qui effectue la recherche dans une colonie n'appartenant pas à la France. Le marquis d'Ossun, ambassadeur de la France en Espagne, a comme rôle de faire parvenir à Dombey sa pension [6000 livres] et

⁸⁷ Guy Cabourdin et Georges Viard, *Lexique de la France d'Ancien Régime*, Paris, Armand Colin, 1990, p. 84.

⁸⁸ Le surintendant des bâtiments intervient auprès du ministre des finances pour qu'il écrive aux ambassadeurs d'Espagne et afin que Dombey soit pris en charge à son arrivée avec la cargaison destinée au cabinet du roi. ANF, O1-1292-140, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettre de d'Angivillier à Calonne*, 26 novembre 1784, fol. 1 verso.

⁸⁹ ANF, O1-1292-2, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettre de l'Académie des sciences au Roi*, juillet 1776, fol. 1 recto.

⁹⁰ Marcel Marion, *Dictionnaire des institutions de la France...*, p. 504.

⁹¹ ANF, O1-1292-378, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettre d'Angivillier à Leblond*, 17 novembre 1788, fol. 1 verso.

⁹² ANF, O1-1292-23, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettre de Sonnerat au Baron de Bréteuil*, 1 novembre 1788, fol. 1 verso.

de lui délivrer des secours financiers supplémentaires en cas de besoin⁹³. Plus important encore, la tâche de l'ambassadeur est de lui délivrer des certificats lui permettant de passer des frontières et d'accéder à des territoires étrangers durant son voyage⁹⁴. La correspondance nous apprend aussi que le « ministère des Indes », en lien avec le ministère de la Marine, joue un rôle dans la circulation des curiosités. Certains objets sont adressés directement à ce département, mais l'utilisation qui en est faite n'est pas explicitée⁹⁵.

Les intendants et gouverneurs, bref les administrateurs coloniaux, jouent un rôle primordial dans la circulation des curiosités. À ce titre, le cas de Laluzerne, gouverneur à Saint-Domingue (puis secrétaire d'État à la marine de 1787-1790), est intéressant parce qu'il utilise son office pour encourager la curiosité et la circulation des objets de collection. En 1788, d'Angivillier écrit à Leblond, alors en mission à Cayenne, pour lui suggérer d'établir des liens avec Laluzerne: « Il est bon que vous sachiez que M. de la Luzerne est très Amateur de la botanique et que pendant son séjour à St-Domingue, il y a donné beaucoup de faveur à tout ce qui avoit trait à cette science. Ainsi il y a tout lieu de croire qu'il portera de votre entreprise et vos travaux un jugement dont vous n'aurez pas à vous plaindre⁹⁶. » Les gouverneurs ont en outre la charge de superviser l'embarquement des caisses d'objets sur les vaisseaux⁹⁷. La correspondance entre Cossigny et d'Angivillier nous informe de la présence d'un autre membre du personnel administratif des colonies, un greffier en chef du conseil supérieur de l'Isle de France. M. Loustau, pour sa part, est utilisé par Cossigny comme homme de confiance pour accompagner une cargaison d'objets vers la France, pour témoigner des découvertes de Cossigny et pour donner des explications et précisions sur les objets au destinataire : « M.

⁹³ ANF, O1-1292-2, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettre de l'Académie des sciences au Roi*, juillet 1776, fol. 1 verso.

⁹⁴ Le certificat délivré par d'Ossun pour Dombey lui permet de « passer au Pérou ». ANF, O1-1292-52, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Copie du certificat de M. le Marquis D'Ossun Ambassadeur, accordé au Sr Dombey*, 16 décembre 1777, fol. 1 verso.

⁹⁵ En 1779, Dombey adresse plusieurs caisses de « différents objets d'histoire naturelle » au ministre des Indes. ANF, O1-1292-88, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettre de Montmorin à d'Angivillier*, 2 octobre 1780, fol. 1 recto.

⁹⁶ ANF, O1-1292-364, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettre d'Angivillier à Leblond*, 10 janvier 1788, fol. 1 recto.

⁹⁷ ANF, O1-1292-436, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettre de d'Angivillier à Laluzerne*, 8 mars 1789, fol. 1 recto.

Loustau a passé 20 ans à l'Île de France, il pourra satisfaire votre curiosité; vous pouvez être assuré qu'il ne vous dira que la vérité, sur tous les points, si vous jugez à propos de lui faire des questions⁹⁸. » Dombey, enfin, utilise les services des officiers du trésor royal de Lima pour conserver les objets qu'il a déjà amassés et pour organiser leur envoi au cas où il mourrait durant son périple à l'intérieur des terres⁹⁹.

Plusieurs autres acteurs coloniaux jouent un rôle important dans la circulation des curiosités. En 1785, d'Angivillier profite des déplacements du subrécargue¹⁰⁰ de la Compagnie des Indes, M. de Guignes, pour lui demander d'organiser le transport de pièces d'« histoire naturelle ou de botanique [...] qui serait utile et agréable d'avoir de la Chine », notamment des nouveaux spécimens d'arbres (qui intéressent vivement le roi) et des échantillons d'une résine élastique « qu'il seroit à la fois curieux, et peut être utile à l'Europe de connaître¹⁰¹ ». C'est en quelque sorte une commande que d'Angivillier passe à de Guignes puisqu'il lui demande de lui envoyer la note des frais lorsque les objets seront rendus au jardin royal¹⁰². De Guignes n'est pas pensionné comme le sont les voyageurs au service du roi, il se contente de remplir une commande et d'expédier les objets.

B.3 Les capitaines marchands

En général, lorsqu'il est question des intermédiaires sur les vaisseaux et dans les ports, la correspondance souligne surtout la négligence et la maladresse des intermédiaires qui ruinent les objets. Selon ce que rapporte la correspondance de Dombey, Cossigny et Leblond, les caisses d'objets sont souvent confiées à des capitaines de navires marchands qui portent peu d'intérêt aux objets de curiosité et qui ont tendance

⁹⁸ ANF, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, O1-1292-230, *Lettre de Cossigny à d'Angivillier*, 30 octobre 1786, fol. 1 verso.

⁹⁹ ANF, O1-1292-35, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, M. Dombey, *Médecin du roi, envoyé au Pérou pour l'examen des plantes, minéraux etc. Exposé*, probablement autour de novembre 1781, fol. 1 recto.

¹⁰⁰ Subrécargue : celui qui vend dans les comptoirs de la Compagnie des Indes les marchandises qu'elle y fait porter, et qui en achète d'autres pour le retour des vaisseaux. Reess-Lestienne et Tremery, *Nouveau manuel complet pour la correspondance commerciale*, Paris, Librairie encyclopédique de Roret, 1850, p. 27.

¹⁰¹ ANF, O1-1292-18, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettre de D'Angivillier à M. de Guignes*, 1785, fol. 1.

¹⁰² ANF, O1-1292-18, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettre de D'Angivillier à M. de Guignes*, 1785, fol. 2 verso.

à ne pas trop se soucier de la façon dont ils les entreposent dans le bâtiment, les exposant ainsi aux intempéries: « on en a si peu de soins que tout ou presque est perdu¹⁰³. »

D'Angivillier écrit :

J'ai reçu indirectement des nouvelles de la caisse de plante de Quinquina¹⁰⁴[...]. Il [un intermédiaire] a marqué l'avoir remise à un capitaine marchand; mais qu'il soupçonne que ce capitaine à l'instar de ses semblables, ne tenant compte que de ce qui peut produire du profit, l'a jetée à la mer, d'autant que cette caisse étoit assez embarrassante. C'est sans doute pour la même raison que celles que vous m'avez adressée [sic] de Cayenne ne sont point parvenues à leur destination. [...] Il faudroit dorénavant, adresser ces caisses au ministre de la marine ce qui les rendra plus respectables et m'envoyer en même temps le nom du bâtiment, du capitaine et du port pour lequel il a chargé. Je pourrais par ce moyen et par l'entremise du ministre de la Marine scavoir ce que les choses sont devenues¹⁰⁵.

En conclusion de sa lettre, d'Angivillier ajoute qu'il se réjouit du fait que Leblond revienne en France sur le prochain navire et que, par le fait même, il pourra garder un œil sur la marchandise. Outre le fait de maintenir une surveillance sur les capitaines marchands par l'entremise du ministère de la Marine, le directeur des bâtiments propose dans une seconde lettre une autre solution, il recommande au gouverneur de Saint-Domingue de placer les objets sur des vaisseaux royaux et de leur octroyer le titre « d'objets intéressants Sa Majesté » ou d' « objets au service du roi ». D'Angivillier se sert donc du prestige du roi pour faire pression sur les intermédiaires et s'assurer d'un bon service.

Le transit des cargaisons de curiosités dans les ports est également une étape délicate qui fait l'objet de toutes les attentions. Pour pallier « la maladresse hâtive des commis de frontières » et éviter le « cassage dans les caisses », d'Angivillier doit communiquer avec les administrateurs portuaires, tels que les échevins et députés du commerce à Marseille, pour s'assurer que les caisses ne seront pas ouvertes par des gens qui ne sont pas aptes à le faire¹⁰⁶. La simple ouverture des caisses de curiosités appelle

¹⁰³ ANF, O1-1292-436, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettre de D'Angivillier à Laluzerne*, 8 mars 1789, fol. 1 recto.

¹⁰⁴ Utilisé en médecine à l'époque dans le traitement des « fièvres tropicales ».

¹⁰⁵ ANF, O1-1292-378, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *D'Angivillier à M. Leblond*, 17 novembre 1788, fol. 1 verso.

¹⁰⁶ ANF, O1-1292-16, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettre pour M. D'Angivillier de la part des échevins et députés du commerce*, 18 juin 1783, fol. 1 recto.

une compétence spécifique. En 1783 par exemple, à la suite de l'arrivée d'une cargaison expédiée de l'Isle de France, d'Angivillier fait venir à Versailles deux chimistes, d'Arcet et Maquet, pour procéder à l'ouverture des caisses et des fioles de suc de plantes reçues de Cossigny. Les responsables des objets de collection se méfient d'une curiosité malavisée, et ils doivent prendre des précautions pour assurer leur conservation, ce qui implique de créer un réseau de contacts fiables. À cet effet, Pequet écrit en 1766 : «je vous ferai quelque envoi [de] l'Orient par le Sieur de Monissevolles inspecteur général des ventes que j'ay établi mon correspondans et vous en serez avertis aussitôt afin que vos caisses ne soit pas exposés à la curiosité et à la maladresse des visiteurs¹⁰⁷. C'est une précaution que M. de Buffon a jugé nécessaire pour les caisses [envoyées] pour le Roy¹⁰⁸.»

B.4 La direction des Jardins

Le jardin jouit d'un statut particulier dans le monde de la collection. Les jardins sont en soi des collections, le pendant vivant de l'herbier avec leurs raretés et leurs curiosités. Le jardin botanique est souvent même l'extension extra-muros du cabinet de curiosités¹⁰⁹. Il accompagne ou complète une collection¹¹⁰. Le jardin du roi ressemble dans son fonctionnement à celui des académies. Le jardin des plantes réunit quantité de plantes rares, on y donne aussi des leçons publiques de botanique et même de chirurgie¹¹¹. Dispensant des cours pour les Amateurs et les Curieux, les responsables des jardins se retrouvent en contact direct avec eux. Dombey a d'ailleurs été l'élève de Jussieu qui enseigne la botanique au jardin du roi¹¹². Les responsables des jardins gagnent aussi à établir des contacts bénéfiques avec les voyageurs. En plus de recevoir les objets

¹⁰⁷ Pequet parle des visiteurs du cabinet du roi.

¹⁰⁸ ANF, O1-1292-1, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettre de Pecquet à M. le Marquis de Marigny*, 14-16 mai 1766, fol. 1 verso.

¹⁰⁹ Michel Figeac, *L'ancienne France au quotidien...*, p.87.

¹¹⁰ Voir ANF, O1-1293-27bis, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Nôte des travaux, inventions et découvertes, faites par le Sieur Jean-Baptiste Challier, Périgordin, ancien machiniste du Roi et maître arquebusier de Paris*, s.d., fol. 1 recto.

¹¹¹ Voir image en annexe 2: Cours de chimie au Jardin des plantes, Paris, 1790, dessin (lavis d'encre de Chine) anonyme, Bibliothèque nationale de France, département Estampes et photographie, BOÎTEFOL-VE-2160(4). En 1789, sont professeurs au Jardin des plantes : Jussieu, Foucroy, Thouin, Daubenton, Lacépède. Marcel Marion, *L'ancienne France au quotidien...*, p. 304.

¹¹² ANF, O1-1292-71, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettre d'Angivillier à Dombey*, 23 janvier 1777, fol. 1 recto.

des missions et d'assurer leur conservation et leur dépôt au cabinet du roi, l'intendant des jardins fournit les missions scientifiques en livres de référence. Si on en croit l'état des dépenses du cabinet en 1786, Buffon aurait fourni des planches sur les oiseaux pour l'expédition de La Peyrouse¹¹³.

Les administrateurs des jardins nouent aussi des relations avec les autres Curieux et Amateurs. Le Sr Bernard, jardinier botaniste, souhaite que d'Angivillier laisse un de ses collègues, le Sr Giraud, visiter les jardins du roi et parler avec les gens pour nouer des liens. C'est la culture des plantes exotiques qui les intéresse. Il dit qu'il :

se propose d'augmenter [ses] richesses et d'établir avec les connaisseurs et les Curieux des relations pour des échanges de plantes et de graines. Il se forme icy [à Marseille] beaucoup de cultivateurs et le nombre des Curieux et Amateurs de plantes augmente tous les jours¹¹⁴.

Les jardins royaux sont sous l'administration directe du secrétaire de la Maison du Roi, mais les administrateurs des jardins font affaire avec d'Angivillier qui est parfois nommé le « directeur des bâtiments et des jardins du roi »¹¹⁵. Les plus actifs dans la correspondance sont l'intendant du jardin royal des plantes et du cabinet du roi (Buffon de 1739 à 1788, le marquis de la Billarderie, 1789-1790), le directeur des pépinières du roi (Nolin), les professeurs de botanique du jardin du roi et le jardinier en chef (André Thouin). En plus de dialoguer avec les membres des académies pour partager les connaissances acquises par les voyageurs dans leurs expéditions, les responsables des jardins se chargent de fournir des ressources humaines pour les expéditions. En 1785, André Thouin, à la demande de Michaux, choisit et lui envoie un « garçon jardinier » pour l'aider dans ses recherches¹¹⁶. Thouin souligne qu'il a eu plusieurs demandes à l'effet d'envoyer des garçons dans les colonies (Cayenne et Saint-Domingue) et pour

¹¹³ ANF, O1-2126-3, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, Georges-Louis Leclerc de Buffon, *État de la dépense faites pour la culture du jardin du roi et pour l'entretiens du cabinet d'histoire naturelle pendant l'année 1785*, 4 janvier 1786, fol. 1 verso.

¹¹⁴ ANF, O1-2113-A3, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettre de Bertrand à d'Angivilliers*, 15 juin 1790, fol. 1 recto.

¹¹⁵ Marcel Marion, *L'ancienne France au quotidien...*, p.304; ANF, O1-1292-321, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettre de Cossigny à d'Angivilliers*, 14 décembre 1788, fol. 1 recto.

¹¹⁶ ANF, O1-2113-A5, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettre de Thouin à d'Angivillier*, 5 août 1785, fol. 1 recto.

l'expédition autour du monde de La Peyrouse¹¹⁷. Les responsables des jardins commandent aussi des objets et des spécimens via la Direction des bâtiments; Nolin envoie ainsi à d'Angivillier en 1785 une liste de semences et d'arbres à faire venir de la Chine pour la collection de la pépinière du roi¹¹⁸.

Étant au service du roi et de la famille royale, les fonctionnaires des jardins royaux doivent bien sûr répondre à leurs demandes. Dans une lettre de 1788, Nolin se plaint des « fantaisies » des princesses Louise et Victoire¹¹⁹ qui lui font « perdre un temps considérable ¹²⁰ ». La première demande la création d'une école d'arbres et de botanique, une « maladie à la mode » déclare Nolin, méprisant. La seconde lui envoie son jardinier particulier, forçant ainsi Nolin à lui remettre les plantes manquant à sa collection¹²¹. Cela irrite d'ailleurs Nolin parce qu'il considère qu'« il seroit plus convenable de multiplier ces espèces nouvelles pour les placer à Rambouillet plutôt que de les éparpiller dans les jardins des Amateurs actuels qui bientôt n'en feront plus de cas¹²² ». Il n'a cependant guère le choix de céder aux caprices de la famille royale qu'on peut compter au nombre des plus importants et influents Curieux de l'époque. Aussi, Nolin ajoute dans une autre lettre : « si l'on avoit la fantaisie de former un cabinet d'histoire naturelle pour l'instruction et l'amusement des enfants de Sa Majesté, je ferois le sacrifice du mien quoique j'y sois fort attaché¹²³. »

L'importation en France d'objets « exotiques » de contrées lointaines nécessite l'intervention d'un réseau d'acteurs complexe et étendu, tant en nombre d'intervenants que sur le plan géographique. Elle profite également aux marchands merciers qui vendent les objets de luxe à l'élite parisienne. Pour attirer les Amateurs et leur vendre les

¹¹⁷ ANF, O1-2113-A5, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettre de Thouin à d'Angivillier*, 5 août 1785, fol. 1 recto.

¹¹⁸ ANF, O1-1292-18, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettre D'Angivillier à M. de Guignes*, 1785, fol. 1 recto.

¹¹⁹ Filles de Louis XV.

¹²⁰ ANF, O1-2113-A1, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettre de Nolin à d'Angivillier*, 12 novembre 1788, fol. 1 recto.

¹²¹ ANF, O1-2113-A1, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettre de Nolin à d'Angivillier*, 12 novembre 1788, fol. 1 recto.

¹²² ANF, O1-2113-A1, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettre de Nolin à d'Angivillier*, 12 novembre 1788, fol. 1 verso.

¹²³ ANF, O1-2113-A, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettre de Nolin à d'Angivillier*, 1^{er} mars 1788, fol. 1 recto.

curiosités, les marchands doivent les mettre en valeur tant par leur discours dans les catalogues de vente que par leur attitude et le rôle qu'ils adoptent dans la « république des Curieux¹²⁴ ». Ce qui nous amène à parler du réseau d'acteurs qui assure la mise en valeur des objets de collection, d'abord en lien avec le commerce de la curiosité, puis dans l'espace physique du cabinet.

C. LA MISE EN VALEUR DE L'OBJET

Au XVIII^e siècle, plaisir et savoir se rejoignent dans la sociabilité des élites; la circulation des idées à Paris est concomitante avec le développement de la consommation des objets de luxe par les élites parisiennes¹²⁵. Les marchands ont un rôle important dans cette sociabilité intellectuelle. Les marchands merciers¹²⁶ (les revendeurs) les plus riches et les plus influents sont ceux qui vendent les produits de luxe et les biens intellectuels (livres, instruments de laboratoire, antiquités, pièces géologiques, objets de science naturelle)¹²⁷. Ils répandent et alimentent le goût grandissant des élites pour ce type de marchandise, mais aussi pour les divertissements de la collection¹²⁸.

C.1 Le commerce de la curiosité

Le XVIII^e siècle est l'âge d'or des marchands merciers à Paris. La grande majorité des articles de la collection royale de Marie-Antoinette proviennent d'ailleurs des

¹²⁴ Jens Häsel, « Entre république des lettres et République des sciences: les correspondances scientifiques de Formey », *Dix-huitième siècle*, n° 1 (2008), p.93-103.

¹²⁵ Daniel Roche, *La France des Lumières*, Paris, Fayard, 1993, p. 606.

¹²⁶ Voici une définition du marchand mercier tirée de Mimi Hellman, « Sociability, and the Work of Leisure in Eighteenth-Century France », *Eighteenth-Century Studies*, vol. 32, n° 4 (summer 1999), p. 415-445 : « The guild regulations of the marchands-merciers forbade them to make objects themselves, but permitted them to buy and sell items in any medium, and also to facilitate the production of complex objects whose elements crossed artisanal categories [...] The marchand-mercier practiced a mode of making that was conceptual and creative, rather than manual and material, and thus was perceived as more noble than the artisan. His project was fundamentally aesthetic, emphasizing practices of artful choice, arrangement, and embellishment. »

¹²⁷ Pierre Verlet, « Le commerce des objets d'art et les marchands merciers à Paris au XVIII^e siècle », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, n° 1, 1958, p. 10-29.

¹²⁸ Andrew McClellan, « Watteau's Dealer: Gersaint and the Marketing of Art in Eighteenth-Century Paris », *The Art Bulletin*, vol. 78, n° 3 (Sept. 1996), p. 439-453.

marchands de la capitale¹²⁹. Comme le note Natacha Coquery dans son article sur le luxe et la société de cour, « au XVIII^e siècle, l'accélération des échanges et l'essor boutiquier attestent de l'effet d'entraînement du marché aristocratique, l'un des moteurs des plus puissants de l'économie¹³⁰ ».

Pour se procurer des objets et décorer leurs hôtels, c'est une pratique courante chez les Curieux bien nantis de pensionner et protéger leur marchand favori¹³¹. Les marchands aident ainsi les collectionneurs à organiser leurs objets, en débutant par exemple des séries de coquillages qu'ils revendent par la suite¹³². Une relation privilégiée, d'amitié même, peut se développer entre marchands et Amateurs consommateurs. Si on en croit le catalogue écrit par Grivaud de Vincelle en 1819, le propriétaire du cabinet, l'Abbé de Tersan, « a éprouvé un dernier sentiment de consolation par la certitude qu'il a eue qu'une main amie soignerait jusque dans leur dispersion les objets qu'il avoit recueillis et qui lui était si chers¹³³. » Comme le note Verlet, la fortune des marchands merciers « peut leur valoir une renommée qui dépasse le cercle d'Amateurs qu'ils ont pour clients¹³⁴ ».

Les catalogues semblent s'entendre sur un point : les Curieux sont totalement dépendants de l'honnêteté des vendeurs. Effectivement, Gersaint et Remy sont eux-mêmes des marchands d'objets de collection. Du fait que ce sont eux qui écrivent les catalogues raisonnés et organisent les ventes publiques, on peut déduire qu'ils ont une totale emprise sur la promotion de la marchandise. Gersaint et Remy s'insurgent contre certaines pratiques des marchands minent la confiance nécessaire à l'essor du commerce de l'art et des objets de collection. Si Remy proteste contre l'utilisation par des marchands peu scrupuleux de fausses étiquettes pour marquer la provenance des produits¹³⁵, Gersaint s'insurge plutôt contre une compétition déloyale entre les marchands

¹²⁹ Marguerite Jallut, « Les collections de Marie-Antoinette », *Arts asiatiques*, tome 20, 1969, p. 209-220.

¹³⁰ Natacha Coquery, « Hôtel, luxe et société de cour : le marché aristocratique parisien au XVIII^e siècle », *Histoire & Mesure*, vol. 10, n° 3-4, 1995, p. 339-369.

¹³¹ Colin B. Bailey, « Conventions of the Eighteenth-Century Cabinet de tableaux: Blondel d'Azincourt's La première idée de la curiosité », *The Art Bulletin*, vol. 63, n° 3 (septembre 1987), p. 431-437.

¹³² Edme-François Gersaint, *Catalogue [...] Quentin de Lorangère...*, p. IX.

¹³³ Grivaud de Vincelle, *Catalogue d'objets d'antiquité et de curiosité qui composait le cabinet de feu M. l'abbé Campion de Tersan, ancien archidiacre de Leitoure*, Paris, imprimerie de Nouzon, 1819, p. 6.

¹³⁴ Pierre Verlet, « Le commerce des objets d'art... », p. 13.

¹³⁵ Pierre Remy, *Catalogue [...] Mme Dubois-Jourdain...*, p. VIII.

qui les pousse à donner de mauvais conseils aux clients, à faire des éloges non justifiés d'un article ou, au contraire, à le dénigrer pour détourner le client d'un concurrent. Selon Gersaint, une relation d'autorité s'établit entre le marchand et le Curieux en faveur du premier auquel le second prête le pouvoir de « lui insinuer, par des éloges capiteux & mal placés, des désirs et de l'amour pour des choses qui n'exigeroit aucune attention¹³⁶ ». Il s'élève également contre la « basse jalousie de Métier », qui pousse à donner des « impressions désavantageuses sur certains Morceaux, dont le mérite réel perce tôt ou tard¹³⁷ ». Pour Gersaint, cette pratique tend à enlever au commerce de curiosités son aspect ludique et concoure à dégoûter du collectionnisme et à rendre les Curieux méfiants¹³⁸. En somme, le négociant est en quelque sorte un personnage à la fois périphérique et central dans le réseau des collectionneurs : son pouvoir de rhétorique marchande et de persuasion est grand, l'existence et la diffusion du catalogue raisonné nous en convainquent. En outre, on peut sans doute lui attribuer une grande part d'influence dans le processus de détermination de ce qui est « curieux » et de ce qui ne l'est pas ou de ce qui ne l'est plus.

Les marchands de luxe, par leurs contacts avec l'élite urbaine, créent l'engouement pour certaines branches de la science, certaines écoles de peinture ou certains types d'antiquités¹³⁹. On doit par exemple au marchand Gersaint l'intérêt des Parisiens pour l'histoire naturelle, Remy nous informe :

En 1736 le goût de l'Histoire naturelle commença à se répandre dans Paris. Avant cette époque, personne ne s'étoit livré à l'étude de cette branche de la Physique, non moins utile qu'amusante. M. Gersaint, si connu par ses Catalogues, fut celui qui y contribua le plus. Il avoit rapporté de Hollandes des Coquilles, de Médrapores, des Papillons & autres Curiosités¹⁴⁰.

¹³⁶ Edme-François Gersaint, *Catalogue[...]* Charles Godefroy..., p. 16.

¹³⁷ Edme-François Gersaint, *Catalogue[...]* Charles Godefroy..., p. 29.

¹³⁸ Edme-François Gersaint, *Catalogue[...]* Charles Godefroy..., p. 32, 34.

¹³⁹ Natacha Coquery, « Hôtel, luxe et société de cour... », p. 339-369.

¹⁴⁰ Pierre Remy, *Catalogue [...]* Dézallier d'Argenville..., p. VI.

La sociabilité des Curieux avec les marchands contribue donc à alimenter les cercles savants puisqu'à partir de cette époque, l'Académie commence à produire des mémoires sur les coquillages par exemple¹⁴¹.

Cette sociabilité mêlant consommation luxueuse, plaisir et curiosité intellectuelle met aussi son empreinte sur la ville. Au milieu du XVIII^e siècle, le quartier Saint-Honoré s'affirme comme le quartier de la curiosité, l'endroit où se concentrent les marchands merciers qui fournissent articles ostentatoires et biens intellectuels¹⁴². La foire Saint-Laurent, près de l'église Saint-Sulpice, est un endroit « où il est de bon ton de se promener¹⁴³ », on y présente des animaux exotiques au public dans le but d'attiser leur curiosité. Il ne faut pas oublier que cette consommation somptuaire est partie prenante d'une culture des apparences, d'un désir des élites d'afficher leur rang dans l'espace public par les objets dont ils s'entourent¹⁴⁴. La sociabilité urbaine des élites tend vers l'idéal de la société de cour, et les modes de consommation n'y font pas exception, la reine Marie-Antoinette a l'habitude de fréquenter les boutiques des merciers de Paris pour alimenter sa collection d'objets d'art et d'antiquités chinoises¹⁴⁵, ce qui a sans doute une influence sur les comportements des consommateurs opulents de la cité.

C.2 Les salles de vente

Il est question ici du climat social et des discours autour de l'objet de collection qui trouvent écho dans les boutiques et salles de vente réputées pour être des lieux à la fois de plaisir et d'acquisition de connaissances. Les espaces marchands, notamment ceux où on vend aux enchères des pièces de collection, sont présentés comme d'« excellentes écoles » où on jouit et on s'instruit, où on discute, compare et apprécie, où se développe un langage du goût¹⁴⁶. Pour Gersaint, la sociabilité qui se crée dans les espaces de vente de curiosités, et surtout au moment des enchères, constitue en soi un divertissement. À

¹⁴¹ Pierre Remy, *Catalogue [...] Mme Dubois-Jourdain...*, p. X.

¹⁴² Pierre Verlet, « Le commerce des objets d'art... », p. 13.

¹⁴³ Anna Francesca Cradock, *Journal*, dans Arnaud de Maurepas et Florent Bayard, *Les Français vus par eux-mêmes...*, p. 114-115.

¹⁴⁴ Véronique Nahoum-Grappe, « Briller à Paris au XVIII^e siècle », *Communications*, n° 46 (1987), p. 135-156.

¹⁴⁵ Marguerite Jallut, « Les collections de Marie-Antoinette ... », p. 209-220.

¹⁴⁶ Krzysztof Pomian, *Collectionneurs, amateurs et curieux...*, p. 186.

propos de Gersaint, McClellan rappelle : « he was the first, in France at least, to realize the potential of auctions, which he organized as a kind of public spectacle and which he promoted as events both instructive and amusing¹⁴⁷. » Lors d'un de ses voyages en Hollande, Gersaint observe les ventes aux enchères d'objets de collections et d'œuvres d'art. Il en perçoit tout le potentiel de divertissement pour le public, de même que le potentiel financier : il devient le plus grand promoteur de ce type de vente en France¹⁴⁸. Pierre Remy, à la fois peintre de l'Académie de Saint-Luc et marchand, profite du champ libre laissé par Gersaint à sa mort pour monopoliser le domaine des catalogues raisonnés et des ventes publiques pendant près de vingt ans¹⁴⁹.

Dès le XVII^e siècle, certains cercles d'Amateurs et d'artistes se réunissent et font leurs réunions dans les boutiques des marchands¹⁵⁰. Les boutiques de la rue Saint-Honoré, reconnues dans toute l'Europe, sont disposées et décorées pour être l'emblème du luxe, du confort, de la sophistication¹⁵¹. Comme le souligne Mimi Helmann, « The boutiques where decorative objects were sold were important arenas for the shaping of taste and the exercise of sociability, attracting both French and foreign elites¹⁵². » Les ventes publiques organisées par Gersaint dans sa boutique « attiroient beaucoup de monde : les Curieux en différens genres étoient flatté d'y trouver réuni tout ce qui pouvoit satisfaire ou exciter leur goût¹⁵³. »

Les rencontres entre Curieux et Amateurs lors de la vente aux enchères des objets d'un cabinet privé à la suite de la mort de son propriétaire semblent obéir à certaines règles, ou du moins, à un rituel qui se répète d'une vente à l'autre. En témoignent les catalogues des ventes des collections de Mme Dubois-Jourdain, Dezallier d'Argenville et Quentin de Lorangère qui révèlent les modalités des ventes. Celles-ci durent environ trois

¹⁴⁷ Andrew McClellan, « Watteau's Dealer: Gersaint and the Marketing of Art... », p. 445.

¹⁴⁸ Andrew McClellan, « Watteau's Dealer: Gersaint and the Marketing of Art... », p. 347-349.

¹⁴⁹ Patrick Michel, *Le commerce du tableau à Paris dans la seconde moitié du XVIII^e siècle*, Lille, Presses universitaires du Septentrion, 2007, p. 76-77.

¹⁵⁰ Jacques Wilhelm, *La vie quotidienne des parisiens au temps du Roi-Soleil : 1660-1715*, Paris, Hachette, 1977, p. 213.

¹⁵¹ Carolyn Sargerson, « Manufactures and Marketing of Luxury », dans Robert Fox et Anthony Turner, dir., *Luxury trade and consumerism...*, p. 104.

¹⁵² Mimi Hellman, « Sociability, and the Work of Leisure... », p. 417.

¹⁵³ Pierre Remy, *Catalogue [...] Dezallier d'Argenville...*, p. 8.

heures chaque jour et s'étalent sur plusieurs jours en commençant le lundi¹⁵⁴. Les objets sont souvent vendus par catégories, plusieurs catégories par jour afin de soutenir l'attention des Curieux. Par exemple, pour d'Argenville, « on vendra [...] sans discontinuation les Tableaux et on finira par les estampes, qui sont aussi entremêlées, pour rendre tous les jours de vente extrêmement intéressants¹⁵⁵ ». Dans le cas de Mme Dubois-Jourdain, « Pour varier et satisfaire les différens goûts des Curieux nous aurons soin d'exposer chaque jour en vente, des Numéros tirés de chaque classe, à l'exception des ouvrages d'art [...] que l'on vendra après tous les objets d'histoire naturelle¹⁵⁶. » Les Curieux peuvent se présenter quelques jours avant la vente (généralement trois), pour regarder les articles et repérer ceux qu'ils souhaitent acheter¹⁵⁷. Ces événements peuvent se dérouler dans la boutique du marchand¹⁵⁸, directement dans la maison du collectionneur¹⁵⁹ ou dans un autre endroit désigné dans le catalogue. Gersaint avait l'habitude d'organiser les enchères dans une des salles du couvent des Grands-Augustins¹⁶⁰.

Le fonctionnement des enchères est évidemment fait pour exciter la compétition entre les Curieux. L'émulation est un mode de sociabilité qui réunit les personnes fréquentant les espaces marchands. Pour Gersaint particulièrement, l'émulation entre les Curieux est le fruit d'une saine compétition, nécessaire pour encourager le collectionneur à augmenter et à entretenir sa collection¹⁶¹.

C.3 Aspect pratique et esthétique

¹⁵⁴ Les enchères se déroulent pendant « trois heures précises de relevées » dans les catalogues Dubois-Jourdain (1766) et d'Argenville (1766) et « depuis 9h00 du matin jusqu'à midi » pour Quentin de Lorangère (1744). Dans le catalogue d'Argenville, la vente « se fera le lundi 3 mars 1766, & jours suivants »; pour Quentin de Lorangère, les objets sont vendus : « le lundi deuxième mars 1744 & jours suivants »; pour Mme Dubois-Jourdain, la vente se déroule : « le lundi 12 mai 1766 [...] & jours suivants »; dans le catalogue Godefroy, la vente se fait le « Lundi de la Quasimodo, 22 avril 1748 & continuera les jours suivant sans interruption ».

¹⁵⁵ Pierre Remy, *Catalogue [...] Dezallier d'Argenville...*, 2^e de couverture.

¹⁵⁶ Pierre Remy, *Catalogue [...] Mme Dubois-Jourdain...*, p. xii.

¹⁵⁷ Pierre Remy, *Catalogue [...] Mme Dubois-Jourdain...*, p. xii.

¹⁵⁸ Dans la boutique de Remy, rue Poupée pour la vente de Dubois-Jourdain; et chez le collectionneur, rue du Temple, pour D'Argenville.

¹⁵⁹ Edme-François Gersaint, *Catalogue [...] Godefroy; Catalogue [...] Quentin de Lorangère*.

¹⁶⁰ Edme-François Gersaint, *Catalogue [...] Godefroy; Catalogue [...] Quentin de Lorangère*.

¹⁶¹ Edme-François Gersaint, *Catalogue [...] Charles Godefroy...*, p. IX.

L'entretien des lieux, la décoration, l'agrandissement et la construction du cabinet du roi impliquent plusieurs corps de métiers et acteurs sociaux qui jouent un rôle dans la mise en valeur esthétique et matériel du cabinet. Bien qu'il transmette une information fragmentée, l'*État de la dépense faite pour la culture du jardin du roi et pour l'entretien du cabinet d'histoire naturelle pendant l'année 1785* dresse un portrait des différents besoins du cabinet et des personnes ressources pour les satisfaire¹⁶². Celles-ci sont aussi mises à contribution dans la recherche, la production ou la conservation des objets. Ainsi, le Sr Delahais est défrayé pour l'acquisition d'objets qu'il a faite pour le cabinet du roi au moment de la vente de la collection d'un particulier, feu M. l'abbé Aubry. Il est intéressant de noter que le cabinet du roi s'approvisionne à même les collections « privées ». Le cabinet paye aussi l'imprimeur Panckoucke pour l'achat de livres d'histoire naturelle ainsi que des dessinateurs et graveurs pour la production de planches sur les animaux. Il paye également le Sieur Dumoustier pour la « préparation des animaux quadrupèdes et des oiseaux », on parle sans doute ici de taxidermie¹⁶³.

L'*État de la dépense* dresse aussi le portrait d'un personnel dédié à l'entretien du cabinet. C'est le cas de M. Fayot, pour la production des étiquettes nécessaire afin d'identifier les objets du cabinet; de Mme la veuve Guyon, vitrière, seule femme mentionnée dans le document, pour des « fournitures de verre », sans doute les vitrines qui servent à exposer les objets. M. Villeduc, « second frotteur du cabinet », est quant à lui rétribué pour son année de frottage ainsi que pour des fournitures de cire¹⁶⁴. Les administrateurs ont encore recours à un marchand papetier fournissant le papier, l'encre, les plumes pour « les écritures d'histoire naturelle ». Concernant l'aspect plus « décoratif » du cabinet, le document nous apprend que Buffon a engagé en 1785 des ouvriers pour poser du papier peint dans les magasins du cabinet.

Celui qui remplit la tâche de mise en valeur la plus importante est sans doute le garde ou démonstrateur du cabinet. M. Daubenton, mentionné dans l'*État des*

¹⁶² ANF, O1-2126-3, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, Georges-Louis Leclerc de Buffon, *État de la dépense faites pour la culture du jardin du roi et pour l'entretiens du cabinet d'histoire naturelle pendant l'année 1785*, 4 janvier 1786, 3 fol. non-foliotés.

¹⁶³ ANF, O1-2126-3, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, Georges-Louis Leclerc de Buffon, *État de la dépense....*, 4 janvier 1786, fol. 2 recto.

¹⁶⁴ ANF, O1-2126-3, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, Georges-Louis Leclerc de Buffon, *État de la dépense....*, 4 janvier 1786, fol. 2 verso.

dépenses..., assure cette tâche¹⁶⁵. Dans l'article sur le cabinet du roi de l'*Encyclopédie*, Diderot présente la garde comme étant celui qui place les objets, complète les séries, donne un ordre à la collection :

Toutes ces collections sont rangées par ordre méthodique, & distribuées de la façon la plus favorable à l'étude de l'Histoire naturelle. Chaque individu porte sa dénomination, & le tout est placé sous des glaces avec des étiquettes, ou disposé de la manière la plus convenable. [...] C'est le but que M. Daubenton, garde & démonstrateur du *cabinet du Roi*, s'est proposé, & dans son travail au *cabinet* même qu'il a mis en un si bel ordre¹⁶⁶.

Le démonstrateur est en quelque sorte l'agent principal de la sociabilité savante du cabinet. Dans un article du *Magasin encyclopédique des arts et des sciences* en 1795, la société d'Histoire naturelle d'Utrecht souhaite intéresser le public à l'histoire naturelle. En conséquence, elle souhaite engager un démonstrateur qui aura pour tâche d'informer le public et de faire visiter le cabinet et la bibliothèque. Il est l'acteur spécialement désigné pour créer les liens avec les bénéficiaires de la société savante et les introduire dans le cabinet. Selon Patrick Mauriès, l'idée de guide-démonstrateur du cabinet existe dès le XVI^e siècle. En témoigne la première représentation d'un cabinet de curiosités, celui de Ferrante Impeto, apothicaire de Naples, mettant en scène un personnage désignant les objets à l'aide d'un bâton¹⁶⁷. Dans les collections plus restreintes que celle du roi au XVIII^e siècle, le rôle de faire visiter et de commenter le cabinet revient souvent au propriétaire du cabinet. Dans une gravure incluse dans le catalogue d'Argenville, on voit un personnage, probablement Pierre Remy, revêtu d'un de ses « costumes de sauvages » alors qu'il fait visiter son cabinet et qu'il montre ses objets à ses amis et ses clients¹⁶⁸.

En conclusion, le savoir s'institutionnalise, s'implante dans la société française et s'infiltré dans les modes de consommation des élites parisiennes. Celles-ci profitent des nouvelles possibilités que leur offrent certains changements dans la société (hausse de la

¹⁶⁵ ANF, O1-2126-3, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, Georges-Louis Leclerc de Buffon, *État de la dépense...*, 4 janvier 1786, fol. 2 verso.

¹⁶⁶ Louis-Jean-Marie Daubenton et Denis Diderot, « Cabinet d'histoire naturelle », *L'Encyclopédie...*, p.489.

¹⁶⁷ Patrick Mauriès, *Cabinets de curiosités*, Paris, Gallimard, 2002, p. 10.

¹⁶⁸ Voir l'image en annexe 3. Pierre Remy, *Catalogue [...] Dezallier d'Argenville...*, frontispice; Patrick Mauriès, *Cabinets de curiosités*, p. 10.

richesse globale, hausse de l'alphabétisation) pour alimenter les réseaux de la curiosité qui lui permettent à la fois de démontrer un faste matériel et d'être la vitrine d'une culture savante. Les collectionneurs, Curieux, Amateurs ou Connaisseurs développent des liens à la fois avec le monde économique à travers les marchands et le monde intellectuel par les artistes et les académiciens. Ce réseau actif leur permet d'enrichir une passion parfois fiévreuse pour les objets que leur suggèrent des modes toujours changeantes, souvent tributaires des explorations dans les pays éloignés ou des découvertes scientifiques. La « curiosité » encourage le luxe matériel et admet la mixité ainsi que la mobilité sociale puisque les nobles et les bourgeois sont acceptés, de façon indifférenciée, dans une communauté de la curiosité où seules la fortune et l'éducation comptent. La rhétorique des catalogues raisonnés de curiosités se place aussi dans une position qui pourrait être moralement dangereuse : d'abord pour une classe nobiliaire qui regarde d'un œil suspect toute tentative de mobilité sociale, ensuite pour une morale religieuse et philosophique qui a tendance à condamner le luxe¹⁶⁹. Pourtant, le cabinet de curiosités semble se prémunir des condamnations formelles par son caractère savant, malgré le fait qu'il soit parfois ridiculisé par les intellectuels qui y voient souvent un divertissement de pacotille¹⁷⁰.

¹⁶⁹ Daniel Roche, *La France des Lumières*, p.509-510.

CHAPITRE 3

LES CRITÈRES DE SÉLECTION DE L'OBJET CURIEUX

La rhétorique de vente qui prévaut dans les catalogues raisonnés et certaines autres sources renseigne sur les qualités intrinsèques ou extrinsèques de l'objet qui en font un article convoité par les acheteurs-collectionneurs : en somme, ce qui en fait le « mérite¹ ». On peut dégager deux types de caractéristiques rendant les objets « curieux », donc aptes à retenir l'attention du Curieux lui-même. En premier lieu, il s'agit des facteurs immatériels : on parle ici de facteurs ne faisant pas référence à une caractéristique physique objective et observable : la rareté, la beauté, la mode, la monstruosité, l'exotisme. En second lieu, la composition, le volume et le niveau de conservation de l'objet, facteurs matériels d'attrait, seront aussi abordés. Au préalable, il importe de définir ce qu'est la curiosité pour comprendre comment un objet peut en venir à être désigné sous le nom de « curiosité ».

A. LA CURIOSITÉ

« Passion, désir, empressement, de voir, d'apprendre, de posséder des choses rares, singulières, nouvelles &c. » C'est ainsi qu'est définie la curiosité dans l'édition de 1694 du dictionnaire de l'Académie française². La curiosité, selon les dictionnaires de l'époque et l'*Encyclopédie*³, est donc d'abord un sentiment puissant, lié à la sensibilité humaine et à ses pulsions : pulsion de posséder, de consommer mais également de découvrir, d'apprendre, d'élargir ses connaissances. La curiosité demande satisfaction et

¹ Terme omniprésent dans les deux catalogues.

² « Curiosité », *Dictionnaire de l'Académie française*, Paris, 1^{re} éd., 1694, p. 229.

³ « Curiosité », *Dictionnaire de l'Académie française*, Paris, 1^{re} éd., 1694, p. 229; Jean-François Féraud, « Curiosité », *Dictionnaire critique de la langue française*, Paris, 1787-1788, p. A651a; Paul Landois, « Curieux », *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, Paris, 1754, p. 577.

cette dernière engendre le plaisir⁴. La curiosité est aussi associée aux voyages qui sont un moyen pour l'homme d'assouvir sa soif de connaître le monde qui l'entoure⁵. La curiosité intéressée a poussé les voyageurs à faire des observations et à rapporter des objets utiles pour les sciences mais aussi pour le luxe, souligne l'auteur de *La curiosité fructueuse*.

La définition du XVIII^e siècle est l'héritière de celle des XVI^e et XVII^e siècles qui marquent l'époque des grandes découvertes géographiques. La curiosité était alors associée à l'inouï, à l'inconnu, au rêve de défier les limites du monde connu, au « savoir des choses limitrophes⁶ ». Au XVIII^e siècle pourtant, la curiosité est encore grandement liée au mystérieux. Ce qui provoque la curiosité, c'est ce qui est inhabituel, anormal, différent⁷. Selon le *Magasin encyclopédique*, la curiosité réside dans les « diverses choses rares et merveilleuses que la nature principalement a produit » et tout ce qui est « estrange⁸ ».

Paradoxalement, si certains historiens soulignent que la « curiosité » est utilisée au XVIII^e siècle comme antithèse à l'« utilité⁹ », les sources qualifient souvent de « curieux » ce qui semble nouveau, intéressant, pertinent. Dans un numéro de 1792, le *Magasin encyclopédique* annonce le « mémoire curieux » d'un savant sur un nouvel insecte découvert, ainsi qu'une autre dissertation qualifiée de « curieuse et intéressante¹⁰ ». La motivation de la curiosité pour la collecte d'objets scientifiques passe même quelques fois avant les considérations utilitaristes. Dans une lettre de 1785, d'Angivillier écrit à M. de Guignes de la Compagnie des Indes à propos d'une résine élastique produite

⁴ Lorraine Daston et Katharine Park, *Wonders and the order of nature (1150-1750)*, New York, Zone Books, 2001, p. 328.

⁵ « Il eut la curiosité de voyager, la curiosité de voir, d'entendre &c », « Curiosité », *Dictionnaire de l'Académie française*, Paris, 1^{re} éd., 1694, p. 299.

⁶ Patrick Mauriès, *Cabinets de curiosités*, Paris, Gallimard, 2002, p. 12.

⁷ Marie-François Drouhin, éd., *Magasin encyclopédique ou journal des sciences, des lettres et des arts*, Paris, Imprimerie du Magasin encyclopédique, n° 3 (3 décembre 1792), p.19.

⁸ Antoine Schnapper, *Le géant, la licorne et la tulipe: les cabinets de curiosités en France au XVII^e siècle*, Paris, Flammarion, 2^e éd., 2012, p. 487.

⁹ Lorraine Daston et Katharine Park, *Wonders and the order of nature...*, p. 275.

¹⁰ Marie-François Drouhin, éd., *Magasin encyclopédique...*, n°11 (11 décembre 1792); n° 31 (31 décembre 1792), p. 245.

par un arbre qu'« il seroit à la fois curieux et peut-être utile à l'Europe de connaître¹¹. » La curiosité (qui semble certaine) passe avant l'utilité (qui est incertaine).

On trouve plusieurs exemples de la curiosité comme manifestation d'un intérêt pertinent, comme un incitatif à la quête de savoir. D'Angivillier traitant encore d'une gomme issue d'une plante ayant attiré l'attention des savants de l'Académie des sciences, il indique que « la matière leur a paru propre à exciter leur curiosité et ils se proposent d'en faire des études chymiques¹². » En 1786, d'Angivillier parle cette fois d'une « découverte curieuse » de Céré, le responsable du jardin botanique de l'Isle de France. Il en attend le mémoire pour en faire part à l'Académie des sciences. Selon le *Magasin encyclopédique*, « beaucoup d'hommes célèbres [...] s'étoit illustrés par leurs écrits ou leurs savoirs et avoient enrichi la médecine d'observations utiles et curieuses¹³. » L'utilité et la Curiosité ne s'excluent donc pas automatiquement, elles se complètent et s'imbriquent. La Curiosité est présentée comme le catalyseur des découvertes scientifiques, l'étincelle qui allume la mèche. L'auteur anonyme de l'ouvrage *La curiosité fructueuse* témoigne du sentiment alors répandu à ce sujet :

Nous sommes redevable à son Art (la chimie) de tant de belles découvertes et qui nous sont actuellement si utiles, qu'on ne seroit disconvenir que la curiosité qui y porte, mérite la plus grand louange. Celle du Botaniste, ainsi que de l'anatomiste procure encore chaque jour de nouvelles connoissances si nécessaires à la conservation de la vie, qu'il y auroit de l'ingratitude à n'en pas marquer sa reconnoissance. En un mot la curiosité du physicien, du mécanicien, de l'architecte, et jusqu'à celle du moindre artisan n'a d'ordinaire pour but que la perfection de leurs arts, en cherchant à se perfectionner eux-mêmes, d'où il résulte un avantage universel, et d'autant plus perpétuel, que loin de diminuer, il ne pourra jamais aller qu'en augmentant au profit de la postérité¹⁴.

Dans son article « Devenir un savant par correspondance à la fin du XVIII^e siècle », Christine Blondel confirme que selon ce qu'elle a découvert en étudiant la

¹¹ ANF, O1-1292-18, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettre D'Angivillier à M. de Guignes*, 1785, fol. 1 verso.

¹² ANF, O1-1292-8, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettre D'Angivillier à Cossigny*, 15 avril 1783, fol. 1 recto.

¹³ Aubin-Louis Millin de Grandmaison, éd., *Magasin encyclopédique...*, n° 6 (1795), p. 201.

¹⁴ Anonyme, *La curiosité fructueuse: ouvrage dédié aux curieux intéressés*, Paris, Chez Bauché Père et chez Christophe David, 1739, p. 19-20.

correspondance savante, l'utilité constitue alors, au moins autant que la curiosité, un moteur pour les activités scientifiques des Amateurs et des savants¹⁵.

Pour l'ensemble du XVIII^e siècle, on constate que la définition de la curiosité évolue peu si on compare les différentes éditions du *Dictionnaire de l'Académie française*. La curiosité est perçue comme étant blâmable ou louable selon les circonstances. La curiosité blâmable est celle qui pousse l'humain à l'indiscrétion¹⁶. Dans son article sur la culture de la curiosité dans la société royale de Londres, Da Costa souligne que chez les auteurs anglais, la curiosité été associée de façon négative à l'enfance et à l'aspect féminin¹⁷. Dans son ouvrage *Enquiry*, le philosophe Edmund Burke décrit la curiosité comme « the first and the simplest emotion », associée principalement à la superficialité de l'enfance et au désir irraisonné pour les nouveautés¹⁸.

Étrangement, les dictionnaires n'explicitent pas en quoi constitue exactement la curiosité louable. Da Costa souligne que malgré les critiques condamnant la curiosité, une vision répandue la défend plutôt en la présentant comme une passion, un désir d'apprendre sur les choses rares et remarquables¹⁹. Ainsi, dans les dictionnaires on parle de « donner dans la curiosité », c'est-à-dire rechercher les choses rares et curieuses, avoir « un cabinet plein de curiositez²⁰. » Pour toute la durée du siècle, la dimension de la collection et du cabinet de curiosités reste prégnante dans la définition de l'essence même de la curiosité. Dans l'édition de 1835 cependant, il est écrit que l'expression « donner dans la curiosité » est devenue désuète. On mentionne encore le cabinet de curiosités, mais s'ajoutent à cela les « magasins de curiosités » et les foires comme lieu de

¹⁵ Christine Blondel, « Devenir savant par correspondance à la fin du 18^e siècle: échanges scientifiques et techniques entre deux jeunes amateurs, Ampère et Crouppier », *Dix-huitième siècle*, vol. 1, n° 40 (2008), p.79-82.

¹⁶ « Il se prend encore plus particulièrement pour une trop grande envie, un trop grand empressement de sçavoir les secrets, les affaires d'autrui. » « Curiosité », *Dictionnaire de l'Académie française*, Paris, 1^{re} éd., 1694, p. 299.

¹⁷ Fontes P. Costa, « The Culture of Curiosity at The Royal Society in the First Half of the Eighteenth Century », *Notes and Records of the Royal Society of London*, vol. 56, n° 2 (mai 2002), p. 146-167.

¹⁸ Fontes P. Costa, « The Culture of Curiosity at The Royal Society... », p.147.

¹⁹ Fontes P. Costa, « The Culture of Curiosity at The Royal Society... », p. 146-167.

²⁰ « Curiosité », *Dictionnaire de l'Académie française*, Paris, 1^{re} éd., 1694, p. 299. Voir aussi les définitions dans les éditions de 1762, 1798 et 1835.

l'expression de cette pulsion²¹. En 1932, le cabinet a disparu de la définition, il ne reste que les marchands, les magasins de curiosités et les foires²².

B. LES CARACTÉRISTIQUES IMMATÉRIELLES

Le Curieux qui souhaite acquérir un objet recherche des caractéristiques physiques spécifiques mais également des aspects qui ne sont pas directement observables matériellement mais qui le rendent désirable en appelant l'imaginaire ou l'émotion du collectionneur.

B.1 La rareté

L'article unique en son genre, impossible à trouver ailleurs, est le plus recherché. Posséder un objet rare permet de se distinguer. La rareté est une « qualité d'exception qui justifie l'admission de l'objet dans la collection²³. » Curiosité et rareté sont intrinsèquement liées, souvent même utilisées comme synonymes, les curiosités (objets curieux) étant aussi désignés comme des raretés²⁴. Dans les catalogues raisonnés anglais du XVII^e siècle, les objets de collection sont appelés « rareties »²⁵. Le XVIII^e siècle démontre aussi un goût marqué des élites pour l'unique, le spectaculaire²⁶.

L'origine de cet attrait pour la rareté remonte au XVII^e siècle avec les cabinets des médecins et apothicaires, leur métier les oblige à connaître et à collectionner les nombreux ingrédients qui entrent dans la composition des médicaments. Avec la découverte des Amériques et l'augmentation de la pharmacopée exotique, augmente la confiance dans tout ce qui est rare et coûteux²⁷. Les Curieux et collectionneurs

²¹ « Curiosité », *Dictionnaire de l'Académie française*, Paris, 6^e éd., 1835, tome 1, p.466.

²² « Curiosité », *Dictionnaire de l'Académie française*, Paris, 8^e éd., 1932, tome 1, p.338.

²³ Patrick Mauriès, *Cabinets de curiosités*, p. 73.

²⁴ ANF, O1-1292-350, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettre D'Angivillier à Thouin*, 1^{er} novembre 1788, fol. 1 recto.

²⁵ John Tradescant, *Musaeum Tradescantium, or a collection of rarities preserved at South-Lambers near London*, London, John Grismond, 1656, 179 p.

²⁶ Anthony Alan Shelton, « Collections and the incorporation of the new world », dans John Elsner, Roger Cardinal, dir., *The culture of collecting*, Londres, Reaktions books, 1994, p. 177-203.

²⁷ Antoine Schnapper, *Le géant, la licorne et la tulipe...*, p. 474.

recherchent les raretés et sont prêts à payer un fort prix pour se les procurer. Cette ambition n'épargne pas les responsables du cabinet du roi. D'Angivillier écrit à Dombey en 1780 pour lui octroyer des fonds supplémentaires afin de faire l'acquisition de « morceaux rares de mine d'or, d'argents et d'autres métaux ou d'histoire naturelle²⁸. »

Certaines missions scientifiques se justifient par la rareté des objets qu'il est possible d'en tirer. Dombey annonce donc que son voyage au-delà de la Cordillère des Andes lui a valu « une collection bien rare de très belles plantes avec trois cent différents dessins enluminés²⁹. » La difficulté de les faire parvenir à bon port et en bon état est une des principales raisons qui rend les objets provenant de l'Amérique rares et prisés. La correspondance du cabinet du roi regorge d'exemples d'items cassés, mouillés, dévorés par les insectes, déchirés et éparpillés pendant le transport, perdus ou carrément jetés par-dessus bord³⁰. Le catalogue du cabinet Dubois-Jourdain annonce un coquillage médrapore en bon état et souligne que cela « est fort rare à cause du transport³¹. »

Outre le transport, les conjonctures politiques et économiques peuvent créer la rareté d'un objet et le rendre ainsi d'autant plus attrayant pour les collectionneurs et savants. Dombey demande au ministre des finances de lui négocier une exemption pour pouvoir importer de la platine en France, métal frappé d'un interdit par l'Espagne. Il souligne que la platine est devenue l'objet de la curiosité des physiciens, les interdictions d'exploiter ou d'exporter ce métal l'ayant rendu très rare³².

La rareté est bien sûr aussi utilisée comme incitatif pour éveiller la convoitise des administrateurs royaux de la part des amateurs inventeurs qui écrivent à la Direction des bâtiments du roi en quête d'un financement. Ainsi, lorsqu'un certain Vasse cherche à vendre son moteur hydraulique et à se mettre dans les bonnes grâces du nouveau roi

²⁸ ANF, O1-1292-72, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Necker, Copie de la lettre de M. le directeur général à M. Dombey*, 28 août 1780, fol. 1 recto.

²⁹ ANF, O1-1292-77, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Dombey à Dufresne*, 20 avril 1780, fol. 1 verso.

³⁰ ANF, O1-1292-95, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettre de Dombey à D'Angivillier*, 20 décembre 1778, fol. 1 recto.

³¹ Pierre Remy, *Catalogue raisonné des curiosités qui composoient le cabinet de feu Mme Dubois-Jourdain*, Paris, chez Didot l'aîné, 1766, p. 54.

³² ANF, O1-1292-73, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettre de Dombey à Necker*, 1778 et 1780, fol. 1 verso.

(nous sommes au début du règne de Louis XVI), il ne manque pas de souligner que cet objet « aussi utile qu'agréable » est « inconnu jusqu'à maintenant en Europe ³³ ». La rareté génère du plaisir : « Combien leur [les fleurs] rareté donne-t-elle de connoissance aux Esprits curieux? Combien d'agréables visites ? Combien de douces conversations: & combien de solides entretiens ? ³⁴ » C'est encore ce plaisir associé à la rareté d'un objet qui est évoqué par Cossigny à propos d'un envoi qu'il fait à d'Angivillier : « je suis ravi que le vin du Japon vous ai fait plaisir par sa rareté ³⁵ », écrit-t-il.

La rareté et la nouveauté comme motivations d'acquisition d'un objet n'en ont pas moins une justification scientifique. Dans son *Mémoire abrégé sur la manière de faire une collection sèche*, Thouin conseille de ramasser un grand nombre d'échantillons végétaux en proportion de leur rareté « afin de faire des échanges avec les botanistes », « c'est la seule manière de s'enrichir ³⁶ » conclut-il. Le botaniste collectionneur doit donc cueillir un grand nombre d'échantillons parmi les plantes qu'il sait rares ou inconnues en Europe car elles sont les plus susceptibles de susciter l'engouement.

Les catalogues de curiosités insistent sur la rareté de l'objet comme principal argument de vente. On utilise des termes comme « peu commune », « rare », « fort rare », « rare à trouver », « difficile à trouver » ou « fort singulier » ³⁷. Ce qu'on recherche par-dessus tout, c'est un article unique en son genre, qu'il est impossible de se procurer ailleurs ³⁸. Dans le catalogue de Bonnier de la Mosson, Gersaint associe le fait de s'identifier comme un Curieux à la recherche des raretés : « la variété des objets qui en forment le fond [de la collection], la quantité des morceaux de choix, la difficulté de pouvoir rassembler tant de rareté, demandoit un Amateur aussi ardent, & aussi riche que

³³ ANF, O1-1293-79, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettre de Vasse à d'Angivillier*, 4 avril 1775, fol. 1 recto.

³⁴ Antoine Schnapper, *Le géant, la licorne et la tulipe...*, p. 473.

³⁵ ANF, O1-1292-246, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettre de Cossigny à D'Angivillier*, s.d., fol. 2 recto.

³⁶ ANF, O1-1292-314, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, André Thouin, *Mémoire abrégé sur la manière de faire une collection végétale sèche*, s.d., fol. 6 recto.

³⁷ Voir dans l'ensemble des parties descriptives des deux catalogues.

³⁸ Voir par exemple Edme-François Gersaint, *Catalogue raisonné des tableaux, diamans, Bagues de toutes espèces, Bijoux & autres Effets provenant de la succession de feu Monsieur Charles Godefroy, Banquier et Jouaillier*, Paris, chez Pierre Prault, 1748, p.19.

feu M. Bonnier de la Mosson³⁹.» L'objet rare participe d'une consommation du prestige liée au « paraître social » qui guide les attitudes de consommation de la société aristocratique du XVIII^e siècle⁴⁰. Jean Baudrillard parlait de « prestation sociale⁴¹ ». Le Curieux cherche donc ainsi à se démarquer des autres Curieux mais également dans la société en général. La rareté, il faut le mentionner, est aussi souvent liée aux autres facteurs d'attractivité de l'objet : par exemple, on vantera les mérites d'un coquillage en particulier parce que son aspect esthétique le rend peu commun.

B.2 La beauté et la monstruosité

La beauté est un argument majeur, quoique subjectif, justifiant le choix des objets. C'est l'un des principaux qui est mis de l'avant pour en vanter le mérite, comme en témoignent les catalogues. Au XVIII^e siècle, la collection sert de plus en plus le plaisir de l'œil, qu'il s'agisse d'un coquillage de la méditerranée ou d'un tableau de Rubens. Les Curieux sont attirés par les couleurs vives et éclatantes : Gersaint, autant que Remy, tente de mettre en valeur le coloris des objets en les décrivant avec force détails et superlatifs⁴². Tout le champ lexical de la beauté (« jolis », « beaux », « parfaites⁴³ ») se déploie dans le catalogue de Remy. Gersaint fait davantage appel à un sentiment esthétique abstrait, par exemple lorsqu'il parle d'un tableau italien en ces termes : « Ce morceaux est clair dans toutes ses parties, frais, brillant, & doit plaire à ceux qui cherchent des Tableaux agréables⁴⁴ ». Gersaint reconnaît lui-même la difficulté de rendre en mots la beauté⁴⁵, mais c'est tout de même à cet exercice que doivent se prêter les auteurs de catalogues de curiosités qui entendent bien profiter de cet amour des classes nanties pour les belles choses. Il s'agit de cette même élite qui tend à faire de sa présence sociale un « spectacle esthétique⁴⁶ ». Encore une fois, cette quête de la beauté est attisée par ceux qui

³⁹ Edme-François Gersaint, *Catalogue raisonné d'une collection considérable de diverses curiosités en tous genres contenues dans le cabinet de feu M. Bonnier de la Mosson, Bailly et capitaine des chasses de la Varenne et des Tuileries & ancien colonel au régiment Dauphin*, Paris, Chez Jacques Barois, 1744, p. I.

⁴⁰ Véronique Nahoum-Grappe, « Briller à Paris au XVIII^e siècle », *Communications*, n° 46 (1987), p. 135-156.

⁴¹ Jean Baudrillard, « La morale des objets », *Communications*, n° 13 (1969), p. 23-50.

⁴² Voir par exemple pour Edme-François Gersaint, *Catalogue [...] Charles Godefroy...*, p. 11, 17, 18, 20, 23, 24, 42; Pierre Remy, *Catalogue [...] Mme Dubois-Jourdain...*, p. 5, 6, 7, 12, 14, 15.

⁴³ Pierre Remy, *Catalogue [...] Mme Dubois-Jourdain...*, p. 7-9.

⁴⁴ Edme-François Gersaint, *Catalogue [...] Charles Godefroy...*, p. 10.

⁴⁵ Edme-François Gersaint, *Catalogue [...] Charles Godefroy...*, p. 11.

⁴⁶ Véronique Nahoum-Grappe, « Briller à Paris au XVIII^e siècle... », p. 135-156.

soumettent leurs inventions à la Direction des bâtiments du roi. Pour qu'elle soit « curieuse », il ne suffit pas qu'une machine soit étrange, nouvelle, rare, grande ou utile, il faut qu'elle soit belle ou qu'elle crée la beauté⁴⁷. À propos de sa machine à broyer, Maray écrit que « l'ornement de cette machine curieuse et utile est de la plus Grande beauté⁴⁸ ».

À l'inverse, certains objets sont curieux en raison de leur monstruosité : ils créent la fascination par leur laideur ou par leur aspect inhabituel. L'intérêt des Curieux pour la monstruosité se rattache ici à la recherche de la rareté. Comme le souligne K. Pomian, la monstruosité c'est la rareté produite par la nature, rareté de l'homme ou de l'animal principalement⁴⁹. Au XVIII^e siècle, les savants considèrent d'ailleurs que la monstruosité anatomique a un intérêt scientifique pour la médecine ou la zoologie⁵⁰, les médecins et anatomistes étant appelés à étudier et à commenter le bizarre⁵¹. Au siècle précédent, l'intérêt pour le monstrueux est directement lié à la démarche scientifique. Existe alors une véritable volonté de comprendre les lois de la nature, et comme les monstres représentent des exceptions qui indiquent l'imperfection de ces lois, ils sont autant d'occasions de tenter de les déchiffrer⁵². Au cours du XVII^e siècle, les monstres deviennent d'authentiques distractions et cessent d'être perçus comme des avertissements divins⁵³. L'*Histoire naturelle* de Buffon, écrite dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, se trouve dans le prolongement de cette mouvance et contient plusieurs illustrations d'« aberrations » de la nature comme un enfant avec un seul œil ou des sœurs siamoises⁵⁴.

⁴⁷ ANF, O1-1293-236, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Projet pour faire monter l'eau de la Seine au châteaux des Thuilleries et de la muette*, s.d., fol. 1 recto.

⁴⁸ ANF, O1-1293-62, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Maray à D'Angivillier*, 28 mai 1776, fol. 1 recto.

⁴⁹ Krysztof Pomian, *Collectionneurs, amateurs et curieux : Paris, Venise XVI^e – XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1987, p. 62.

⁵⁰ Krysztof Pomian, *Collectionneurs, amateurs et curieux...*, p. 62.

⁵¹ Krysztof Pomian, *Collectionneurs, amateurs et curieux...*, p. 62.

⁵² Lorraine Daston et Katharine Park, *Wonders and the order of nature...*, p. 205.

⁵³ Antoine, Schnapper, *Le géant, la licorne et la tulipe...*, p. 204.

⁵⁴ Dessin de Jacques De Sève, tirés de Georges-Louis Leclerc de Buffon, *Histoire naturelle générale et particulière, servant de suite à l'histoire naturelle de l'homme*, Paris, imprimerie royale, tome quatrième, 1777, p. 582.

C'est peut-être ce qui pousse Mme Dubois-Jourdain à garder dans son cabinet plusieurs têtes ou squelettes « d'enfants monstrueux », d'un enfant à deux bouches et trois yeux et un squelette de jumeaux siamois. Des animaux sont aussi comptés au nombre des monstres avec par exemple, un chat à huit pattes et deux queues et plusieurs autres animaux : oiseaux, lapin, et faon difformes. On les retrouve aux côtés de parties humaines ou de fœtus normaux qui auraient peut-être en soi un intérêt scientifique, mais ce ne sont pas ceux-là qui retiennent l'attention de Remy qui préfère mousser la monstruosité⁵⁵.

Doit-on considérer l'intérêt pour la monstruosité, représentée dans les cabinets de curiosité, comme le précurseur de l'engouement pour les « spectacles de monstres⁵⁶ » qui connaîtront une grande popularité au siècle suivant ? La question mérite sans doute réflexion. Cette fascination pour le bizarre et l'inhabituel peut se transposer dans l'intérêt que portent les Curieux aux objets insolites parce qu'ils viennent d'une contrée lointaine et mystérieuse. L'attrait à la fois pour le « monstrueux » et l'« exotique » s'est accentué à partir du XVI^e siècle, le nouveau monde offrant une mine semble-t-il inépuisable de « bizarre »⁵⁷.

B.3 L'origine

Ce qui est « exotique » est curieux. Le terme est anachronique pour le XVIII^e siècle puisqu'il n'a officiellement été théorisé qu'au XIX^e en tant que caractéristique des objets d'arts⁵⁸. Cependant, les catalogues raisonnés nous démontrent un véritable goût des Curieux pour toutes les choses en provenance « du Pays étranger⁵⁹ ». C'est sans doute cet intérêt qui pousse Mme Dubois-Jourdain à ajouter à sa collection des « insectes étrangers peu communs⁶⁰ ». Le soin qu'elle met à étiqueter toutes ses acquisitions en mentionnant le pays d'origine illustre bien l'importance que les Curieux accordent à la

⁵⁵ Pierre Remy, *Catalogue [...] Mme Dubois-Jourdain...*, p. XI.

⁵⁶ Robert Bodgan, « Le commerce des monstres », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 104 (septembre 1994) p. 34-46.

⁵⁷ Patrick Mauriès, *Cabinets de curiosités*, p. 94.

⁵⁸ Anaïs Fléchet, « L'exotisme comme objet d'histoire », *Hypothèses*, n° 1, 2007, p. 15-26.

⁵⁹ Edme-François Gersaint, *Catalogue [...] Charles Godefroy...*, p. IV.

⁶⁰ Pierre Remy, *Catalogue [...] Mme Dubois-Jourdain...*, p. XI.

provenance géographique comme facteur de « curiosité »⁶¹. Les auteurs des catalogues semblent avoir une conception plus ou moins précise d'un « ailleurs » conférant du mérite à l'objet qui en vient. De toute évidence, l'objet dont l'origine est éloignée, que ce soit dans l'espace, le temps ou les deux à la fois, a bien plus de chance de recevoir l'appellation de « curieux ». La classification effectuée dans le catalogue de Remy dans une section intitulée « curiosités Indiennes, Chinoises & Gauloises »⁶² est assez parlante. Des objets probablement contemporains, issus de la colonisation (curiosités indiennes et chinoises) côtoient des antiquités de civilisations disparues. Les objets d'art chinois (le cabinet Dubois-Jourdain en contient plusieurs et le cabinet Godefroy probablement quelques-uns parmi ses porcelaines) sont particulièrement intéressants puisqu'ils alimentent une mode importante pendant le siècle qui nous intéresse, représentatifs de ce goût « d'exotisme » des curieux. La collection de la reine Marie-Antoinette contient une grande variété de porcelaines et de bibelots de la Chine et du Japon⁶³. Cet engouement pousse tous les marchands parisiens à se procurer et à vendre des objets asiatiques⁶⁴, au point où la Chine devra adapter ses produits pour répondre aux exigences des collectionneurs français⁶⁵. Le cabinet satisfait ainsi la curiosité des visiteurs ou de leur propriétaire à propos de contrées qu'ils ne peuvent aller explorer eux-mêmes. C'est ce qu'explique Gersaint dans le catalogue de Bonnier de la Mosson :

J'aurois souhaiter pourvoir instruire les Curieux, de la nature, de l'espèce et du nombre de chacun de ces animaux; mais comme cette partie de l'histoire naturelle fait une etude particulière à la-quelle peu de personnes s'appliquent, par la difficulté de trouver fréquemment l'occasion de posséder ou d'examiner la nature de ces animaux, qui la plupart viennent des pays les plus éloignez, & que les recherches que j'aurois été obligés de faire, auroient exiger surmens un temps trop considérable, je n'ai pu satisfaire la curiosité des Amateurs, que sur ceux avec lesquels j'ai pu faire ci-devant quelque connaissance, & qui m'ont passé entre les mains⁶⁶.

L'attrait qu'exerce l'exotisme sur les collectionneurs se reflète sur la façon dont sont organisées les collections d'histoire naturelle. En effet, les spécimens d'histoire

⁶¹ Pierre Remy, *Catalogue [...] Mme Dubois-Jourdain...*, p. VIII.

⁶² Pierre Remy, *Catalogue [...] Mme Dubois-Jourdain...*, p.135.

⁶³ Marguerite Jallut, « Les collections de Marie-Antoinette », *Arts asiatiques*, tome 20 (1969), p. 209-220.

⁶⁴ Marguerite Jallut, « Les collections de Marie-Antoinette... », p. 209-220.

⁶⁵ Pierre Verlet, « Le commerce des objets d'art et les marchands merciers à Paris au XVIII^e siècle », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, n° 1, 1958, p. 10-29.

⁶⁶ Edme-Francois Gersaint, *Catalogue [...] Bonnier de la Mosson...*, p. VII, p.33.

naturelle (plantes, écorces, grains, oiseaux, poissons, coquillages etc.) sont souvent accompagnés par des objets de nature ethnologique, des objets fabriqués par les « sauvages » qui témoignent d'un monde lointain et étrange⁶⁷. Thouin conseille de compléter une collection végétale avec ce type d'items qui constituent, selon lui, la partie la plus intéressante et utile d'une collection puisqu'elle peut dès lors servir à des fins scientifiques :

Elle réunit le double avantage de faire connaître des parties les plus intéressantes des végétaux et des usages auxquels on les emploie dans les différentes parties du monde. Sous un autre rapport, cette collection est très propre à nous donner une idée des progrès de l'intelligence des différents peuples de la terre et cette étude est aussi satisfaisante qu'utile⁶⁸.

Le cabinet du roi suit certainement la même logique puisque, on l'a vu, Dombey fait parvenir à Versailles avec ses herbiers et dessins botanique, des « curiosités des anciens péruviens » (habits et vases) pour qu'elles soient présentées au roi⁶⁹. Cette particularité du collectionnisme se perpétue au XIX^e siècle. Dans les années 1840, les musées des provinces continuent à recevoir des objets exotiques envoyés par le muséum de Paris et qu'on expose sous le nom de « curiosités », faute d'une meilleure dénomination⁷⁰.

B.4 La mode et la nouveauté

On le sait, les marchands sont les principaux déclencheurs des nouvelles tendances à Paris, et les aléas de la mode affectent le choix d'un objet de collection plutôt qu'un autre. Gersaint, ayant voyagé en Hollande, a sans doute contribué à faire de ce pays un attrait pour les Curieux. Les œuvres hollandaises et flamandes occupent une bonne place dans le catalogue de Gersaint, conformément à la mode de la même époque qui s'intéresse de plus en plus aux productions de cette région⁷¹. Gersaint présente les cabinets hollandais comme une référence incontournable. Une œuvre, malgré le fait qu'elle ne soit « ni si bien colorié[e], ni si exactement dessiné[e] », si elle est « très-

⁶⁷ Antoine Schnapper, *Le géant, la licorne et la tulipe...*, p.11.

⁶⁸ ANF, O1-1292-314, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, André Thouin, *Mémoire abrégé sur la manière de faire une collection végétale sèche*, s.d., fol. 9 verso.

⁶⁹ ANF, O1-1292-77, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Dombey à Dufresne*, 20 avril 1780, fol. 1 recto.

⁷⁰ Solange Pinton, « Des mots pour inventorier, ordonner, montrer », *L'homme*, n° 153, 2000, p.75-92.

⁷¹ Krysztof Pomian, *Collectionneurs, amateurs et curieux...*, p.188.

estimé[e] en Hollande », est nécessairement intéressante pour les Curieux⁷². La Hollande et ses cabinets sont un argument censé inciter les Curieux à choisir un objet. Dans le catalogue de Bonnier de la Mosson, Gersaint vante des coraux en disant qu'« ils sont parfaitement bien conservez & [que] ce sont les plus beaux morceaux en ce genre qui soient connus ici & dans la Hollande, d'où je les ai apportés il y a quelques années⁷³. »

Si la mode cible un lieu de provenance plutôt qu'un autre, elle détermine aussi les types de collections à privilégier par les Curieux. Le catalogue de la collection de Charles Godefroy témoigne à lui seul du déclin des portraits au profit des grandes scènes religieuses⁷⁴; celui de Mme Dubois-Jourdain, du déclin des collections de médailles au profit d'une montée fulgurante des collections de coquillages durant la période 1720-1750. Remy accorde 59 des 162 pages de son catalogue aux coquillages et autres productions de la mer pour une seule mention de médailles⁷⁵ tenant en une ligne. Si le XVII^e siècle est celui de la numismatique⁷⁶, celle-ci subit une sorte de suicide collectif en raison des polémiques violentes survenues entre les Connaisseurs de médailles. L'intérêt pour ce type de collection s'éclipsera entre 1720 et 1760 pour connaître un léger regain de popularité par la suite⁷⁷. Quant aux coquillages et aux collections d'histoire naturelle, on se rappellera que cette mode est déclenchée par Gersaint lui-même⁷⁸.

Le roi, étant en quelque sorte le collectionneur suprême, participe évidemment lui aussi à lancer des modes dans presque tous les domaines, également dans celui des curiosités. Au XVII^e siècle, l'engouement pour les petites antiquités calque celui de Louis

⁷² Voir Edme-François Gersaint, *Catalogue [...] Charles Godefroy...*, p. 9 et Pierre Remy, *Catalogue [...] Mme Dubois-Jourdain...*, p. 48; Edme-François Gersaint, *Catalogue [...] Charles Godefroy...*, p. IV sur la question de l'influence de la Hollande.

⁷³ Edme-François Gersaint, *Catalogue [...] Bonnier de la Mosson...*, p. 76.

⁷⁴ Le catalogue de la collection de Charles Godefroy se trouve au cœur de l'évolution de la mode des collections au milieu du XVIII^e siècle, notée par Olivier Bonfait, « Les Collections des parlementaires parisiens du XVIII^e siècle », *Revue de l'Art*, n° 73, 1986, p. 28-42; Edme-François Gersaint, *Catalogue [...] Charles Godefroy...*, p. 25-26.

⁷⁵ Pierre Remy, *Catalogue [...] Mme Dubois-Jourdain...*, p. 160.

⁷⁶ Les plus grandes collections de cette époque sont consacrées aux médailles et monnaies. Antoine Schnapper, *Le géant, la licorne et la tulipe...*, p. 549.

⁷⁷ Antoine Schnapper, *Le géant, la licorne et la tulipe...*, p. 534.

⁷⁸ Pierre Remy, *Catalogue raisonné des Tableaux, estampes, coquilles, & autre curiosités après le décès de Feu Monsieur Dezallier d'Argenville, Maître des comptes, & membre des sociétés royales des sciences de Londres et de Montpellier*, Paris, chez Didot, 1766, p. VI.

XIV, le roi étant d'ailleurs tellement attaché à sa collection qu'il vient inspecter ses pièces presque tous les jours après la messe⁷⁹.

Les progrès scientifiques n'échappent pas à cette réalité, et la science elle-même est donnée comme une mode au XVIII^e siècle. Les « nouveautés » scientifiques sont une motivation pour les Curieux. Si un objet est relié à la découverte d'un savant connu ou d'un académicien, s'il a été le sujet d'un mémoire savant, il est automatiquement plus intéressant⁸⁰. En 1792 par exemple, un lycée de Paris se dote d'un cabinet de physique contenant des machines « intéressantes pour leur objet et leur nouveauté⁸¹. » Le terme même de « nouveautés⁸² » est synonyme de « curiosités ». Le goût des Curieux les pousse à rechercher les « objets nouveaux⁸³ », les plantes nouvelles. Gersaint écrit au sujet de Bonnier de la Mosson qu'il « n'a connu d'autres plaisirs que les moments qu'il passait à chercher les occasions de se procurer quelques nouveautés⁸⁴. » Comme dans le cas de la rareté, le collectionneur cherche, par la possession d'un objet nouveau, l'exclusivité, l'unicité, la distinction. Cet attrait pour la nouveauté est directement lié au développement d'une culture de la consommation et est parfois associé dans le discours au désir irraisonné de posséder, de dépenser. Dans le contexte anglais, une distinction est même faite entre l'amour des nouveautés (*love of novelties*), perçue comme néfaste, et la curiosité qui est plutôt vue avec indulgence lorsqu'elle mène à une quête de savoir⁸⁵.

C. LES CARACTÉRISTIQUES MATÉRIELLES

Les objets de collection attisent encore le désir du Curieux par des aspects davantage pragmatiques tels que la grosseur, le matériau ou l'état de conservation qui participent de leur rareté.

⁷⁹ Antoine Schnapper, *Le géant, la licorne et la tulipe...*, p. 575.

⁸⁰ Voir les références et exemples dans la section sur les savants et académiciens du chapitre 1, aux p. 45-50.

⁸¹ Marie-François Drouhin, éd., *Magasin encyclopédique...*, n° 31 (31 décembre 1792), p. 248.

⁸² ANF, O1-1292-18, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettre D'Angivillier à M. de Guignes*, 1785, fol. 1 verso.

⁸³ ANF, O1-1292-23, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettre de Sonnerat au Baron de Bréteuil*, 1^{er} novembre 1788, fol. 1 verso.

⁸⁴ Edme-François Gersaint, *Catalogue [...] Quentin de Lorangère...*, p. III-IV.

⁸⁵ Nicolas Thomas, « Licensed curiosity: Cook's Pacific Voyages », dans Roger Cardinal et John Elsner, dir., *The culture of collecting...*, p. 116-136.

C.1 Le volume

Le chapitre concernant les coquillages du catalogue de cabinet Dubois-Jourdain démontre que le volume est évoqué pour justifier l'intérêt d'un objet : « Le cabinet renfermoit une belle collection de Coquilles et de Medrapore [...] il y en a de très rares, la plupart sont d'un volume peu ordinaire & riches en couleur: les Medrapores sont aussi d'un grand volume, de forme très agréable, & en grand nombre⁸⁶ ».

Si au XVII^e siècle les objets miniatures fascinaient⁸⁷, les collectionneurs du XVIII^e siècle recherchent plutôt les gros objets encombrants. Cependant, d'un siècle à l'autre, les Curieux recherchent des objets de « grosseur ou couleur extraordinairement curieuses⁸⁸ ». En 1785, Dombey expédie des articles qu'il annonce comme « huit morceaux de platine d'une taille surnaturelle⁸⁹ ». Dans le catalogue Dubois-Jourdain, les coquillages les plus intéressants semblent être ceux « d'un très gros volume » ou « d'un volume prodigieux » : environ 15 % des descriptions de coquillages du catalogue évoquent le grand volume comme caractéristique. Cette réalité se retrouve dans le catalogue du cabinet Godefroy alors que Gersaint tente de compenser la petitesse d'un tableau par d'autres arguments favorables : « Ce Tableau, quoique petit, n'en est pas moins précieux que par la rareté des ouvrages de celui qui l'a peint⁹⁰ ». Pour un autre tableau, il ajoute que « Les Morceaux de ce Maître, qui sont très-très recherchés, ne se trouvent pas ordinairement d'un si grand volume⁹¹ ». Le goût pour les gros objets est difficile à analyser, mais rend compte à tout le moins de préférences communes au groupe des curieux. Sans trop de risques, on peut avancer que ces idées de grandeur se

⁸⁶ Pierre Remy, *Catalogue [...] Mme Dubois-Jourdain...*, p. X.

⁸⁷ L'exemple d'un jeu de quilles « plus petit qu'un grain de froment » dans le cabinet de Leonard Bernon (1690). Antoine Schnapper, *Le géant, la licorne et la tulipe...*, p.492.

⁸⁸ Antoine Schnapper, *Le géant, la licorne et la tulipe...*, p. 595.

⁸⁹ ANF, O1-1292-120, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Raisons des effets contenus dans les 20 caissons remis à MM les officiers du trésor royal de Lima pour être répétées par le gouvernement de Lima dans le cas que M. Dombey vint à mourir dans son voyage de Chili*, circa 1781, 1 fol. non-folioté.

⁹⁰ Edme-François Gersaint, *Catalogue [...] Charles Godefroy...*, p.7.

⁹¹ Edme-François Gersaint, *Catalogue [...] Charles Godefroy...*, p.35.

marient bien à la culture du prestige et des apparences qui incite l'aristocratie française à consommer et à le faire de manière de plus en plus ostentatoire et distinctive⁹².

C.2 Le luxe

La matière ou les matériaux de l'objet le rendent attractif s'il est luxueux. Les nombreuses pierres composant le cabinet de Mme Dubois-Jourdain n'ont de toute évidence pas toutes été acquises pour l'étude de la géologie, c'est le cas par exemple de la « très belle Agate arborisée orientale, montée dans un cadre d'or moulu⁹³ », sans compter les nombreuses pierres gravées d'images montées en or ou garnies d'émeraudes et de diamants⁹⁴. En plus des corallines, agates, jaspes et autres pierres semi-précieuses, Mme Dubois-Jourdain possède une collection de tasses, soucoupes et vases dont certains sont montés en or et en argent et doivent être regardés « comme bijoux ou meubles précieux⁹⁵ ».

Dans le catalogue de Gersaint, la riche présentation de l'objet semble aussi importante que l'objet lui-même et il prend la peine de souligner que tous les tableaux sont richement encadrés « proportionnellement à leur mérite et à leur grandeur⁹⁶ ». Ces cas ne sont pas marginaux. Dans la collection de Marie-Antoinette, presque chaque item possède sa boîte gravée d'or avec un revêtement en velours⁹⁷. Œuf d'autruche sur pied ouvragé, pierres fines garnies de perles et de diamants, bas-reliefs en marbre sont des objets rencontrés dans les cabinets⁹⁸. Les coquillages, spécimens d'histoire naturelle, sont souvent mis en valeur sur des présentoirs ornements de matière précieuse comme l'or ou l'ivoire⁹⁹. La collection au XVIII^e siècle se trouve dans une double finalité scientifique et esthétique dans laquelle foisonnent les hybrides entre *naturalia* et *artificialia* : élément de la nature et œuvre d'art humaine fusionnés dans un même objet¹⁰⁰. La culture des

⁹² Natacha Coquery, « Hôtel, luxe et société de cour... », p. 339-369.

⁹³ Pierre Remy, *Catalogue [...] Mme Dubois-Jourdain...*, p.96.

⁹⁴ Pierre Remy, *Catalogue [...] Mme Dubois-Jourdain...*, p.98-109.

⁹⁵ Pierre Remy, *Catalogue [...] Mme Dubois-Jourdain...*, p. IX.

⁹⁶ Edme-François Gersaint, *Catalogue [...] Charles Godefroy...*, p.1.

⁹⁷ Marguerite Jallut, « Les collections de Marie-Antoinette », *Arts asiatiques*, tome 20, 1969, p. 209-220.

⁹⁸ Le catalogue de madame Dubois-Jourdain parle d'un œuf d'autruche sur pied ouvragé, de pierres fines garnies de perles de diamants et de bas-reliefs de marbre. Pierre Remy, *Catalogue [...] Mme Dubois-Jourdain...*, p.60, 118.

⁹⁹ Pierre Remy, *Catalogue [...] Mme Dubois-Jourdain...*, p.3

¹⁰⁰ Patrick Mauriès, *Cabinets de curiosités...*, p. 91.

apparences dans tout ce qu'elle a de plus ostentatoire se dévoile ici : on a en effet du mal à cerner l'intérêt scientifique de deux vases en corne de Rhinocéros en forme de tasse¹⁰¹.

Le cabinet de curiosités sert à contenter la vue, celui de Bonnier de la Mosson, bien qu'il contienne une part d'intérêt scientifique, ne fait pas exception. Constitué d'un cabinet de physique et de mécanique ainsi que d'un laboratoire de chimie, il est, comme le souligne Gersaint, « orn[é] de tous ce que l'art peut imaginer » et il « satisfait immensément les yeux¹⁰² ». C'est l'idée même de « préciosité » qui attire le regard et la convoitise du Curieux. C'est en exploitant cet intérêt que Dombey cherche du financement pour son voyage et espère pouvoir « faire des envois d'histoire naturelle, d'un pays où l'or et l'argent ne sont pas les productions les plus précieuses¹⁰³. »

C.3 La conservation

La conservation des objets est un argument de vente important pour les marchands de curiosités, et les stratégies pour l'assurer sont multiples. Elle vient garantir l'intérêt qu'on leur porte, et les deux catalogues ne manquent pas de le mentionner. Comme ce fut le cas avec le volume, pour environ 15 % des coquillages annoncés, Pierre Remy évoque la bonne conservation de l'article afin d'en vanter les mérites. Décrivant un coquillage, il dit d'« un Marteau, dont les bras sont six pouces de long, sa queue a une forme particulière, par sa courbure; [qu']il est bien conservé¹⁰⁴. » Mme Dubois-Jourdain possède même un système de cloches de verre pour épargner ses curiosités des avaries du temps¹⁰⁵. Gersaint quant à lui insiste sur la conservation parfaite de certains des tableaux de la collection Godefroy¹⁰⁶.

Pour attirer l'attention d'un acheteur potentiel, les catalogues explicitent les moyens qu'ont utilisés les collectionneurs afin d'assurer la conservation des objets dans le cabinet. Rémy assure ses clients que les animaux naturalisés de Madame Dubois-Jourdain sont enfermés dans des cases de verre pour les soustraire au plus important fléau qui

¹⁰¹ Pierre Remy, *Catalogue [...] Mme Dubois-Jourdain...*, p.117.

¹⁰² Edme-François Gersaint, *Catalogue [...] Bonnier de la Mosson...*, p. VII.

¹⁰³ ANF, O1-1292-70, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettre Dombey à d'Angivillier*, 2 janvier 1777, fol. 1 recto.

¹⁰⁴ Pierre Remy, *Catalogue [...] Mme Dubois-Jourdain...*, p. 39.

¹⁰⁵ Voir par exemple Pierre Remy, *Catalogue [...] Mme Dubois-Jourdain...*, p. 153.

¹⁰⁶ Edme-François Gersaint, *Catalogue [...] Charles Godefroy...*, p. 2.

menace les spécimens animaux : les scarabées¹⁰⁷. D'autres objets de la collection sont conservés dans l'esprit de vin. En l'absence des méthodes sophistiquées de conservation muséale qu'on retrouve aujourd'hui, les propriétaires de cabinets devaient composer avec les nombreux défis que leur posait la conservation des objets. Pour cette raison, certains partagent leur expertise. C'est le cas d'André Thouin qui, dans son *Mémoire abrégé sur la manière de faire une collection végétale sèche*, compare les avantages et les désavantages des différentes méthodes de conservation. Il privilégie le séchage des plantes entre les feuilles de papier parce que l'esprit de vin a tendance à altérer la couleur et que le séchage au soleil ou au feu rend la plante trop fragile¹⁰⁸. Le principal problème reste les insectes qui s'attaquent aux spécimens, malgré l'ingéniosité des collectionneurs qui mélangent sans résultat des substances amères ou du poison à la colle des herbiers¹⁰⁹. Daubenton consacre une section entière de son article sur les cabinets du roi dans l'*Encyclopédie* aux précautions à prendre contre les insectes, il prévient les collectionneurs : « l'on ne peut être trop attentif à tout ce qui peut contribuer à leur conservation, parce que la moindre négligence peut être préjudiciable¹¹⁰. » « Heureusement toutes les pièces d'un cabinet ne demandent pas autant de soins les unes que les autres, & toutes les saisons de l'année ne sont pas également critiques », ajoute Daubenton, sentencieux.

Les impératifs de la conservation sont tels qu'il peut s'avérer nécessaire ou utile d'engager un garde de cabinet. Daubenton en fait office pour le cabinet du Roi et Godefroy le peintre agit à titre de « conservateur » pour le cabinet de Godefroy le banquier. Après sa mort, sa veuve continue d'ailleurs son œuvre auprès des collectionneurs en réparant les toiles endommagées¹¹¹. Ainsi, la « curiosité » d'un objet incite le Curieux à le désirer et à l'acheter pour l'exposer dans son cabinet. Cependant, elle ne s'attache pas seulement à l'attrait qu'exerce l'objet sur le collectionneur, elle a des

¹⁰⁷ Les animaux naturalisés sont conservés dans des cases de verre pour les protéger des scarabées. Pierre Remy, *Catalogue [...] Mme Dubois-Jourdain...*, p. 49, p. 60.

¹⁰⁸ ANF, O1-1292-314, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, André Thouin, *Mémoire abrégé sur la manière de faire une collection végétale sèche*, s.d., fol. 2 recto.

¹⁰⁹ ANF, O1-1292-314, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, André Thouin, *Mémoire abrégé...*, s.d., fol. 7 recto.

¹¹⁰ Louis-Jean-Marie Daubenton et Denis Diderot, « Cabinet d'histoire naturelle », *L'Encyclopédie...*, 1751, p. 489.

¹¹¹ Edme-François Gersaint, *Catalogue [...] Charles Godefroy...*, p. VII.

implications plus larges. Les motivations qui poussent un individu à devenir un Curieux peuvent être autant d'ordre social qu'intellectuel ou émotif.

CHAPITRE 4

LES FONCTIONS DU CABINET DE COLLECTION

A. SOCIALISER

L'acquisition et la mise en valeur des objets servent à assouvir le désir de promotion sociale du collectionneur. Le plaisir décontracté vécu et promu à l'intérieur des cercles fréquentant les cabinets de curiosité est un facteur d'ascension sociale et « témoigne des standards et des règles du système culturel dominant dont la collection fait partie¹. »

A.1 Le cabinet particulier comme plate-forme sociale

Au début du siècle, on apprend à être un Curieux (à collectionner) en fréquentant les cabinets des connaisseurs². Ces Curieux avides d'apprendre peuvent tout aussi bien être des étrangers ou des Parisiens. Les sources ne nous renseignent pas sur leur origine, mais plutôt sur le plaisir et le prestige du propriétaire à recevoir tous les visiteurs (cependant munis de lettres de recommandation³) dans son cabinet. C'est à travers les liens d'amitié ou par le réseautage qu'on est admis à fréquenter le cabinet d'un Amateur ou d'un Curieux⁴. Une fois introduit, les visites de cabinets permettent aux collectionneurs de tisser des liens entre eux et de se recommander des cabinets à visiter⁵, selon que l'on soit curieux de tels ou tels objets.

Par exemple, l'entourage de la comtesse de Verue, qui entretient autour d'elle une sorte de petite cour de savants et d'Amateurs, aime les peintres flamands; l'entourage de

¹ John Elsner, Roger Cardinal, dir., *The culture of collecting*, Londres, Reaktions books, 1994, p. 4.

² Krysztof Pomian, *Collectionneurs, amateurs et curieux : Paris, Venise XVI^e -XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1987, p. 185.

³ Jacques Wilhelm, *La vie quotidienne des parisiens au temps du Roi-Soleil : 1660-1715*, Paris, Hachette, 1977, p. 205.

⁴ Antoine Schnapper, *Le géant, la licorne et la tulipe: les cabinets de curiosités en France au XVI^e siècle*, Paris, Flammarion, 2^e éd., 2012, p. 516.

⁵ Pierre Remy, *Catalogue raisonné des curiosités qui composoient le cabinet de feu Mme Dubois-Jourdain*, Paris, chez Didot l'aîné, 1766, p. VII.

Pierre Crozat préfère les peintres italiens⁶. Les cabinets de curiosité semblent un lieu privilégié de rencontre entre l'élite urbaine et les artistes. On peut à titre d'exemple citer le lien d'amitié entre le collectionneur d'Argenville et Sébastien Leclerc, un artiste qui lui fournit directement ses estampes⁷. Citons encore le cas de Godefroy le peintre, qui, en plus d'aider Godefroy le banquier à se constituer une collection, voyage et achète pour lui les plus belles toiles qu'il peut trouver et travaille aussi comme conservateur chez plusieurs grands collectionneurs⁸. Dans l'entente qui les lie, l'un fournit le capital et la passion, l'autre fournit la connaissance de l'art et l'intelligence. Les collectionneurs alimentent ainsi leur passion commune en prenant contact les uns avec les autres dans le cadre urbain du cabinet.

À propos des collections de peintures au XVIII^e siècle, « The pleasures derived from forming a picture collection are of a dual nature: the pleasure of visiting the picture cabinets of other art lovers » et « the pleasure of owning one's own⁹. » L'auteur de ces lignes oublie cependant de parler d'un aspect très important : le plaisir de faire visiter sa propre collection. Les éloges des collectionneurs dans les catalogues raisonnés soulignent tous, sans exception, la volonté des collectionneurs de faire visiter leur cabinet et d'y admettre d'autres Curieux. Les éloges soulignent le plaisir qu'en retire le collectionneur. Un éloge étant ce qu'il est, on ne peut pas prétendre qu'il est l'exact reflet d'une pratique effective, mais on peut voir ici un comportement promu, considéré comme positif, ce qui est suffisant pour tirer des conclusions sur les ambitions présentes derrière le fait de collectionner. À propos de M. D'Argenville, Remy souligne dans son éloge qu'il

étoit de ces bons citoyens qui ne se contentent pas de jouir, de s'amuser, de s'instruire, mais qui communiquent volontiers les connaissances qu'ils ont acquises. Il cherchoit plus la satisfaction d'être utile que la vaine gloire de la science [...] Tous les Amateurs étoient reçus chez lui avec l'accueil le plus honnête, s'étoit l'obliger que de venir s'amuser & s'instruire avec lui.¹⁰

⁶ Kryzysztow Pomian, *Collectionneurs, amateurs et curieux...*, p.193.

⁷ Pierre Remy, *Catalogue raisonné des Tableaux, estampes, coquilles, & autre curiosités après le décès de Feu Monsieur Dezallier d'Argenville, Maître des comptes, & membre des sociétés royales des sciences de Londres et de Montpellier*, Paris, chez Didot, 1766, p. 107.

⁸ Edme-François Gersaint, *Catalogue raisonné des tableaux, diamans, Bagues de toutes espèces, Bijoux & autres Effets provenant de la succession de feu Monsieur Charles Godefroy, Banquier et Joüaillier*, Paris, chez Pierre Prault, 1748, p. V.

⁹ Colin B. Bailey, « Conventions of the Eighteenth-Century Cabinet de tableaux: Blondel d'Azincourt's La première idée de la curiosité », *The Art Bulletin*, n° 63 (septembre 1987), p. 436.

¹⁰ Pierre Remy, *Catalogue [...]Dezallier d'Argenville...*, p. V.

Remy souligne par là l'impératif pour le collectionneur d'adhérer à un certain idéal de mondanité, de politesse et de divertissement. Le motif se répète dans le catalogue de Bonnier de la Mosson presque mot pour mot, « M. de la Mosson a toujours procuré avec plaisir la vue et l'examen de ce qu'il possédait, tant à nos Curieux qu'aux étrangers; & s'étoit même l'obliger de venir s'amuser avec lui dans ses cabinets¹¹. » Le *Magasin encyclopédique* note que c'est une façon pour le chirurgien Sue de jouir de sa collection de son vivant que de faire visiter son cabinet aux Amateurs¹². Le discours semble toujours le même en 1819, l'auteur du catalogue de Campion de Tersan soulignant que sa bibliothèque et son cabinet sont toujours à la disposition des savants et des artistes « qui se trouvaient toujours dans sa complaisance sans bornes, tous les renseignements dont ils avaient besoin¹³. » Selon Blondel D'Azincourt (1719-1789), dans son ouvrage *La première idée de la curiosité*, c'est en quelque sorte une obligation, une règle pour le bon collectionneur de montrer son cabinet au plus grand nombre, « on appelle cela l'intérêt de son argent », ajoute-t-il¹⁴. En effet, le collectionneur a beaucoup à gagner de cette sociabilité, celle-ci nourrissant des échanges d'objets et d'informations notamment à travers la correspondance dont le collectionneur peut tirer parti¹⁵. Sans compter que les liens d'amitié et les réseaux de sociabilité créés au sein des cabinets de curiosités engendrent parfois la création de cercles et de sociétés savantes qui déburent ou prolongent leurs activités dans le cabinet d'un particulier¹⁶.

¹¹ Edme-François Gersaint, *Catalogue raisonné d'une collection considérable de diverses curiosités en tous genres contenues dans le cabinet de feu M. Bonnier de la Mosson, Bailly et capitaine des chasses de la Varenne et des Tuileries & ancien colonel au régiment Dauphin*, Paris, Chez Jacques Barois, 1744, p. II.

¹² Aubin-Louis Millin de Grandmaison, éd., *Magasin encyclopédique ou journal des sciences, des lettres et des arts*, Paris, Imprimerie du Magasin encyclopédique, n° 4 (1795), p.185.

¹³ Grivaud de Vincelle, *Catalogue d'objets d'antiquité et de curiosité qui composait le cabinet de feu M. l'abbé Campion de Tersan, ancien archidiacre de Leitoure*, Paris, imprimerie de Nouzon, 1819, p. 5.

¹⁴ Colin B. Bailey, « Conventions of the Eighteenth-Century Cabinet de tableaux... », p.431-437.

¹⁵ Pierre Remy, *Catalogue [...] Mme Dubois-Jourdain...*, p. vii-viii. « Pour marquer plus particulièrement leur reconnaissance à Madame Dubois-Jourdain, ils entretenoit avec elle un commerce de lettres relatives à l'histoire naturelle, & lui envoioient avec empressement les productions de leur pays, & les choses rares qu'ils pouvoient rencontrer. Madame Dubois-Jourdain a toujours répondu à leur générosité par des envois réciproques. C'est par ces échanges multipliés qu'elle avoit acquis les plus beaux morceaux de sa riche collection de mines. »

¹⁶ Aubin-Louis Millin de Grandmaison, éd., *Magasin encyclopédique...*, n° 7 (1796), p. 400. Pour exemple de cours donnés chez des particuliers, dans leur cabinet: « Le citoyen Suée a ouvert, dans la première décade de Prairial un deuxième cours de botanique en son local, rue neuve du Luxembourg, n° 160, où il

A.2 La collection : facteur de distinction et d'émulation sociale

Le cabinet est une vitrine, une mise en scène quelque peu narcissique de la fortune, mais également de l'érudition de son propriétaire. Au XVIII^e siècle, la collection devient un moyen pour les classes aisées d'affirmer leur statut¹⁷. Comme le souligne Mimi Hellman, « decorative objects were social actors [...] and, in a sense, monitored the leisure acts of privileged society¹⁸. » L'objet de collection se définit ici, que ce soit de façon effective ou symbolique, comme un outil de promotion personnelle. L'anthropologue Jean Baudrillard explique qu'« à travers les objets, chaque individu, chaque groupe cherche sa place dans un ordre, tout en cherchant à bousculer cet ordre selon sa trajectoire personnelle¹⁹ ». À travers le cabinet de curiosités, l'action de consommer l'objet de collection se présente particulièrement comme un « mécanisme de discrimination et de prestige qui est à la base même du système de valeurs d'intégration à l'ordre hiérarchique de la société²⁰ ».

Le catalogue de curiosités n'est pas étranger à ce phénomène, fidèle à son discours hautement mercantile, il sait comment toucher le point sensible de cette élite en utilisant l'idéal nobiliaire et courtisan pour orienter le choix de certains objets. Une collection aura de toute évidence un intérêt plus grand pour le « Curieux » si on mentionne que certaines de ses pièces ont « été trouvées dignes d'entrer dans la belle Collection de Sa Majesté²¹ ». S'ils cherchent à imiter les plus grands Curieux, les collectionneurs reproduisent, avec l'objet, un mimétisme qui tend également vers l'idéal de la culture de cour. Le mode de consommation des aristocrates est orienté vers la société de cour avec le Roi comme figure du collectionneur suprême²². L'élite en arrive donc à voir l'objet comme un moyen symbolique de s'élever dans une société mondaine

réunit à un herbier complet un joli jardin dans lequel on trouve toutes les plantes nécessaires à la connaissance du système de Linneus, et un superbe cabinet d'anatomie. »

¹⁷ Patrick Mauriès, *Cabinets de curiosités*, Paris, Gallimard, 2002, p. 193.

¹⁸ Mimi Hellman, « Sociability, and the Work of Leisure in Eighteenth-Century France », *Eighteenth-Century Studies*, vol. 32, n° 4 (summer 1999), p. 416.

¹⁹ Jean Baudrillard, « La morale des objets », *Communications*, n° 13 (1969), p. 30.

²⁰ Jean Baudrillard, « La morale des objets », p. 24.

²¹ Edme-François Gersaint, *Catalogue [...] Charles Godefroy...*, p. V, VI.

²² Natacha Coquery, « Hôtel, luxe et société de cour : le marché aristocratique parisien au XVIII^e siècle », *Histoire & Mesure*, vol. 10, n° 3-4 (1995), p. 339-369.

où toutes les personnalités sont autant de « présences esthétiques²³ ». Si la collection, contrairement au vêtement par exemple, est un luxe qu'on ne peut apporter avec soi sur la scène publique, il n'empêche qu'elle agit comme « signe distinctif d'une élite savante²⁴ » et, par le fait même, peut servir de porte d'entrée dans les cercles de sociabilité supérieurs de la société. La collection poursuit sans contredit le but de jeter de la poudre aux yeux, « d'impressionner par la surabondance et la richesse²⁵ ». L'importance est mise sur la réputation du cabinet et de son propriétaire, le « Curieux » aspire à une renommée dans sa ville, dans son pays et même, comme c'est le cas de Mme Dubois-Jourdain, dans le reste de l'Europe²⁶.

Une des motivations sociales qui engendrent le goût de collectionner est l'idée d'émulation. Cette émulation se fait surtout à l'intérieur même du réseau des Curieux. Elle se présente principalement comme l'aspiration à faire partie des « plus grands Curieux » ou des « plus grands collectionneurs²⁷ ». Ces « grands Curieux » font figure d'élite au sein du réseau des Curieux : on cherche à les imiter ou à les égaler voire à les dépasser. Le catalogue de Gersaint mentionne quelques-unes de ces grandes figures du monde de la « curiosité » : M. le Chevalier Robert Walpol, M. de la Faille, M. le Prince de Carignan, Madame la Comtesse de Verue, qui possèdent les « cabinets les plus recommandables en ces temps-là²⁸ ». Pour Gersaint particulièrement, l'émulation entre les Curieux est le fruit d'une saine compétition, nécessaire pour encourager le collectionneur à augmenter et à entretenir son cabinet²⁹. Si on en croit son témoignage, la concurrence pour acquérir l'objet sur lequel il pourrait y avoir « des vues » semble bien réelle dans les ventes publiques annoncées par les catalogues³⁰. Elle sert également d'argument de vente : on cherche à attirer le client vers un objet en particulier en le

²³ Véronique Nahoum-Grappe, « Briller à Paris au XVIII^e siècle », *Communications*, n° 46 (1987), p. 135-156.

²⁴ Olivier Bonfait, « Les Collections des parlementaires parisiens du XVIII^e siècle », *Revue de l'Art*, n° 73, 1986, p. 28-42.

²⁵ Patrick Mauriès, *Cabinets de curiosités...*, p. 66-67.

²⁶ Pierre Remy, *Catalogue [...] Mme Dubois-Jourdain...*, p. VIII.

²⁷ Edme-François Gersaint, *Catalogue raisonné des tableaux, diamans, Bagues de toutes espèces, Bijoux & autres Effets provenant de la succession de feu Monsieur Charles Godefroy, Banquier et Joüaillier*, Paris, chez Pierre Prault, 1748, p.V.

²⁸ Edme-François Gersaint, *Catalogue [...] Charles Godefroy...*, p.VI.

²⁹ Edme-François Gersaint, *Catalogue [...] Charles Godefroy...*, p. IX.

³⁰ Edme-François Gersaint, *Catalogue [...] Charles Godefroy...*, p. IX.

présentant comme un objet « estimé et recherché de tous les Curieux³¹ » et par conséquent indispensable à l'Amateur qui souhaiterait dépasser les autres. Cette compétition n'est cependant pas toujours pacifique. Dans le *Magasin encyclopédique*, le graveur Cochin parle des jalousies et des rivalités entre les Amateurs, les artistes et les gens de lettres. Il dénonce entre autres la « tyrannie » du comte de Caylus, Amateur célèbre, sur les artistes et autres collectionneurs dont il tente parfois activement de détruire les réputations pour son propre profit³². Cochin traite les Amateurs « d'importants riches », ce qui est ironique si on pense que les Amateurs sont justement ceux qui engagent Cochin, celui-ci ayant fait la gravure qu'on trouve en ouverture du catalogue de Quentin de Lorangère³³.

Cette compétition agressive n'est pas nouvelle au XVIII^e siècle. Schnapper rappelle que le vol entre collectionneurs n'était pas rare au XVII^e siècle et que certains préféraient détruire leurs objets plutôt que de voir un autre Curieux se les approprier³⁴. Essayant en quelque sorte de masquer l'envers moins glorieux de la quête de prestige, certains adeptes curieux essayent de présenter le collectionnisme comme un acte pacifique, unissant les êtres dans une saine sociabilité. En 1790, le Sr Bertrand envoie un de ses parents jardinier botaniste, le Sr André Giraud, visiter les jardins du roi en vue de faire des échanges de grains et de plantes exotiques. Il confie: « je crois avoir remarqué que de tous les genres de rivalité et de jalousie et d'ambition celles qui existent entre les botanistes, sont les moins acres et les moins violentes; du moins j'aime à le croire³⁵. » Schnapper cite un collectionneur du XVII^e siècle qui partage un même point de vue : « j'ay eu que quelques jardiniers curieux se fréquentoient les uns les autres amiablement, & faisoient recherche de ce qu'ils pouvoient avoir en leurs jardins³⁶. »

³¹ Edme-François Gersaint, *Catalogue [...] Charles Godefroy...*, p.9, voir aussi p. 18.

³² Aubin-Louis Millin de Grandmaison, « Notice d'un manuscrit légué à la bibliothèque nationale par Charles-Nicolas Cochin, célèbre dessinateur et graveur », dans Aubin-Louis Millin de Grandmaison, éd., *Magasin encyclopédique...*, n° 6, 1795, p. 225.

³³ Voir la gravure en frontispice de Edme-François Gersaint, *Catalogue raisonné des diverses curiosités du cabinet de feu M. Quentin de Lorangère*, Paris, chez Jacques Barois, 1744, frontispice.

³⁴ Antoine Schnapper, *Le géant, la licorne et la tulipe...*, p. 474.

³⁵ ANF, O1-2113-A3, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettre de Bertrand à D'Angivillier*, 15 juin 1790, fol. 1 recto.

³⁶ Antoine Schnapper, *Le géant, la licorne et la tulipe...*, p. 473.

Si l'émulation (ou parfois la compétition agressive) existe entre les collectionneurs, les catalogues raisonnés contribuent à l'alimenter en flattant la fibre patriotique de leurs lecteurs : on souhaite que les pièces ayant le plus de valeur entrent ou soient gardées dans les cabinets de son propre pays. Les auteurs cherchent vraisemblablement à éclipser ainsi les autres grandes collections européennes : Gersaint enjoint en effet les Parisiens d'acheter une pièce en particulier, car, bien qu'elle mérite d'être placée dans « les cabinets renommés des plus grandes puissances », il serait triste de priver la France de cette pièce³⁷. La correspondance du roi soutient une politique semblable. D'Angivillier veut éviter à tout prix que les objets envoyés par Dombey soient capturés et « se retrouvent au muséum britannique³⁸ ». D'une certaine façon, cette émulation à l'intérieur même de la communauté des Curieux, ce désir d'appartenir aux Curieux les plus renommés en se procurant les pièces les plus rares et les plus convoitées, peut être transposée dans un horizon politique plus grand. La quête de l'objet est une quête de pouvoir : cela vaut pour la nation mais également pour l'individu.

La collection se présente comme une vitrine promotionnelle de son propriétaire. Elle illustre de façon physique et observable l'étendue de sa fortune et de son savoir. Les catalogues raisonnés présentent en effet le cabinet de curiosités comme l'extension matérielle des connaissances intellectuelles de son propriétaire. Ce désir de rendre visible et tangible son savoir est illustré dans le cas de M. Dubois-Jourdain, « peu content de savoir les faits historiques, sur-tout les anciens, qui lui étoient familiers, il aimoit à les avoir comme présens dans tout ce qui pouvoit les retracer aux yeux, c'est pour se procurer cette satisfaction, qu'il avait rassemblé [...] tout ce qui avoit quelque rapport intéressant à l'Histoire ». La collection, à la manière d'un miroir, renvoie au propriétaire sa propre image. Contempler son propre savoir, pas seulement l'exposer, ici se trouve le plaisir et le contentement. Malgré tout, le fait de faire visiter et de montrer son cabinet de curiosités reste le temps fort de cette prestation sociale qui vise à s'attirer une certaine

³⁷ Edme-François Gersaint, *Catalogue [...] Charles Godefroy...*, p. 12, 13.

³⁸ ANF, O1-1292-76, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettre d'Angivillier à Dombey*, 26 novembre 1779, fol. 1 recto.

reconnaissance de la part de ses pairs (les autres Amateurs), mais aussi de la société mondaine et savante en général³⁹.

A.3 La collection et les sociétés savantes

Des réunions de cercles savants se tiennent parfois dans des cabinets de curiosité, c'est le cas du cabinet du roi où sont donnés des cours de chimie⁴⁰. Dans d'autres cas, le cabinet est mis sur pied successivement ou parallèlement à la création de la société. Le cabinet complète donc les autres mandats des sociétés savantes. Lorsque le *Magasin encyclopédique* annonce la naissance d'une société, il en rappelle, d'une fois à l'autre, les gestes de base : l'organisation d'un comité ou d'un bureau de correspondance pour échanger des informations entre les membres des différents pays, la tenue de concours, l'établissement des conditions de souscription des membres, la publication d'un almanach ou de comptes-rendus et, finalement, l'inauguration d'un cabinet et/ou d'une bibliothèque⁴¹.

La société d'histoire naturelle d'Utrecht, qui entend regrouper des membres français et d'un peu partout en Europe, accepte à ses rencontres les Amateurs qui ne sont pas membres s'ils sont accompagnés d'un membre qui les introduit. Encore une fois, c'est le réseautage qui garantit l'accès aux lieux privilégiés. La société fait cependant preuve d'une légère ouverture en signifiant que « toute autre personne qui aura fait des découvertes intéressantes ou des expériences curieuses sont invités à en faire part à la société », d'où l'importance de l'établissement de la correspondance⁴². Les autres critères d'admission sont les suivants : « on doit fournir un mémoire, une description, ou participer par des dons d'objets utiles à la formation du cabinet d'histoire naturelle⁴³. » Il est particulièrement intéressant de noter que l'objet de collection adopte ici un rôle d'intronisation au sein de la société savante: fournir un objet curieux, intéressant, garantit

³⁹ À titre d'exemple voir Pierre Remy, *Catalogue [...] Dubois-Jourdain...*, p. VIII et Edme-François Gersaint, *Catalogue [...] Charles Godefroy...*, p. IV-V.

⁴⁰ Voir l'image en annexe 2.

⁴¹ Voir à titre d'exemples : Aubin-Louis Millin de Grandmaison, éd., *Magasin encyclopédique...* n° 4 (1795), p. 10 et ANF, O1-1292-29, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Prospectus de l'Académie des sciences et des Beaux-Arts des États Unis et Indépendans de l'Amérique, Établie à Richemond, Capitale de la Virginie par Bayard*, 20 juin 1789, fol. 1 recto.

⁴² Aubin-Louis Millin de Grandmaison, éd., *Magasin encyclopédique...*, n° 4 (1795), p. 10.

⁴³ Aubin-Louis Millin de Grandmaison, éd., *Magasin encyclopédique...*, n° 4 (1795), p. 7.

l'entrée dans la société⁴⁴. En juin 1789, le Sr Bayard envoie à la Direction des bâtiments un prospectus annonçant qu'il souhaite créer une académie: l'Académie des sciences et des Beaux-Arts des États Unis et Indépendants de l'Amérique. Il s'agit vraisemblablement d'une académie dirigée à partir de Paris (les fonds sont gérés à Paris), composée de « professeurs français», mais établie aux États-Unis, le but principal de cette société semble l'enseignement. Bayard souligne que l'inscription peut s'effectuer «partie en argent, partie en instrumens ou objets propres à l'usage des écoles à former un cabinet d'histoire naturelle, un bibliothèque publique etc.⁴⁵ »

L'établissement de collections dans les sociétés savantes sert bien sûr les intérêts des collectionneurs en leur offrant un lieu pour se fréquenter et « communiquer leurs lumières », facilitant du même coup «l'augmentation des cabinets avec aussi peu de frais que possible⁴⁶. » Dans son analyse de la culture de la curiosité dans la société royale de Londres, Da Costa souligne que le divertissement par les objets de curiosité occupe une part importante des séances de la société:

The entertainment aspect of natural philosophy was already part of the Society's earlier history. Another way of understanding these contributions is to consider that reports and exhibitions of extraordinary phenomena of nature enabled the exercise of civility and sociability encouraged by the Society. [...] Thus, the apparent success at the Society of the exhibition of natural curiosities and of reports of extraordinary phenomena should also be viewed in relation to the sociable dimension of these meetings⁴⁷.

La création d'un cabinet de collection au sein d'une institution où se joue la sociabilité du savoir a manifestement des visées éducatives, comme c'est le cas avec le chirurgien Sue qui crée un cabinet d'anatomie avec ses élèves⁴⁸. La correspondance curieuse ou scientifique, qui peut être vue comme une extension de la sociabilité, permet

⁴⁴ Anastasia Filippopoliti, « Spatializing the private collection: John Fiott Lee and Hartwell House », dans John Potvin et Alla Myzelev, dir., *Matériel cultures. 1740-1920: the meaning and pleasures of collecting*, Farnham, Ashgate, 2009, p. 59.

⁴⁵ ANF, O1-1292-29, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Prospectus de l'Académie des sciences et des Beaux-Arts des États Unis et Indépendants de l'Amérique, Établie à Richemond, Capitale de la Virginie par Bayard*, 20 juin 1789, fol. 1 recto.

⁴⁶ Marie-François Drouhin, éd., *Magasin encyclopédique...*, n° 42 (1793), p. 330.

⁴⁷ P. Fontes da Costa, « The Culture of Curiosity at The Royal Society in the First Half of the Eighteenth Century », *Notes and Records of the Royal Society of London*, n° 56 (mai 2002), p. 154.

⁴⁸ Pierre Sue, « Sur le supplice de la Guillotine », dans Aubin-Louis Millin de Grandmaison, éd., *Magasin encyclopédique...*, n° 4 (1795), p. 178. Le cabinet d'anatomie de Sue comporte aussi une dimension de «curiosité» et de divertissement puisqu'il contient plusieurs «monstres», surtout des fœtus atypiques.

l'échange des idées et des informations entre les collectionneurs et les savants. Le plaisir des épistoliers mériterait sans doute une étude à part entière. Comme le souligne Christine Blondel, l'aspect psychologique, voire affectif de l'appropriation du savoir reste à découvrir⁴⁹. La fonction éducative du cabinet de curiosités peut donc également répondre au désir de parfaire ses connaissances et de satisfaire sa curiosité intellectuelle. Cette réalité concorde avec la définition du Curieux que nous offre l'Académie pour qui le Curieux est un être avide de posséder un ensemble étendu de savoirs⁵⁰.

B. ÉDUIQUER

Remy dit de Mme Dubois-Jourdain, à qui il prête des dispositions innées pour tout apprendre, qu'à travers sa collection, elle fait « une étude particulière de ce qu'en général on ne regarde que comme un amusement⁵¹ » et que « le zèle ardent pour tout apprendre lui fit suivre successivement différents Cours de Physique, de Chymie & d'Histoire Naturelle : aussi étoit-elle très instruite⁵². » Gersaint tient le même discours à propos de Bonnier de la Mosson qui, selon lui, se faisait un point d'honneur de se renseigner sur toutes les curiosités qu'il achetait afin de les ordonner avec érudition dans sa collection. Gersaint ajoute : « c'est le véritable chemin que doit suivre un Amateur, qui ne se contente pas seulement de jouir et de se recréer à la vue de choses curieuses et agréables, mais qui, voulant en tirer un avantage plus solide, cherche à se mettre en état de connaître leur nature, leurs différences, leurs espèces, leur propriété, leur usage⁵³. » Ajoutons que la plupart des collections, comme c'est le cas de celle de Bonnier de la Mosson, s'accompagnent d'une bibliothèque comme complément au cabinet, ce qui montre, sinon une ambition, du moins le désir d'une apparence d'érudition accompagnant la démarche de collection⁵⁴.

⁴⁹ Christine Blondel, « Devenir savant par correspondance à la fin du 18^e siècle : échanges scientifiques et techniques entre deux jeunes amateurs, Ampère et Crouppier », *Dix-huitième siècle*, vol. 1, n° 40 (2008), p. 79-82.

⁵⁰ Krysztof Pomian, *Collectionneurs, amateurs et curieux...*, p. 71-72.

⁵¹ Pierre Remy, *Catalogue [...] Dubois-Jourdain...*, p. IV.

⁵² Pierre Remy, *Catalogue [...] Dubois-Jourdain...*, p. VI.

⁵³ Edme-François Gersaint, *Catalogue [...] Bonnier de la Mosson...*, p. iii.

⁵⁴ Edme-François Gersaint, *Catalogue [...] Bonnier de la Mosson...*, p. V.

À l'instar du goût de consommer, l'enrichissement de la culture personnelle est grandement valorisée par la culture de la curiosité, par exemple à travers le personnage du Connaisseur⁵⁵. Dans le cas de Mme Dubois-Jourdain, l'intérêt qu'elle manifeste pour l'histoire naturelle est né du contact qu'elle a eu avec ces objets dans les boutiques des marchands de curiosités⁵⁶. Le lien étroit entre savoir et consommation dans le monde des cabinets de curiosité se fait ici sentir. On ne prête pas seulement à la collection le pouvoir d'éveiller, d'entretenir et de démontrer l'étendue d'un savoir, mais aussi un pouvoir d'universalité, le pouvoir de représenter une totalité, d'être en quelque sorte un « abrégé de l'univers⁵⁷ ».

B.1 Un abrégé du monde

Comme au siècle précédent, la collection se veut au XVIII^e siècle l'image d'une totalité, d'une représentation visuelle de la vie naturelle ou de la création humaine, la collection étant un tout pourtant imparfait qui tend indéfiniment à être complété. La collection se présente comme une pulsion ou un besoin d'ajouter, de regrouper, de compléter, de combler les vides. La collection « dit les cycles du manque, de la réplétion, de la complétude et de l'inachèvement⁵⁸. » Elle entretient l'illusion ou l'ambition d'offrir au collectionneur ou au visiteur, par le sens de la vue, la connaissance ultime et complète du monde qui l'entoure. Selon Pomian, cette ambition disparaît au XVIII^e siècle lorsque l'engouement pour les choses rares laisse place à l'engouement pour l'histoire naturelle. Les cabinets de curiosités et leur prétention à rendre visible toute la création sont alors transformés en cabinets d'histoire naturelle « soumis à des interrogations scientifiques⁵⁹ ». Cette analyse mérite peut-être d'être nuancée. Non seulement les cabinets de curiosités existent-ils encore au XVIII^e siècle, mais leurs propriétaires se targuent encore de réduire l'univers à la dimension de l'œil.

Ce désir de posséder un cabinet capable d'illustrer l'ensemble de l'univers n'échappe pas à Remy qui fait l'éloge du « goût universel » de Mme Dubois-Jourdain en

⁵⁵ Voir par exemple Edme-François Gersaint, *Catalogue [...] Charles Godefroy...*, p. 6-7.

⁵⁶ Pierre Remy, *Catalogue [...] Dubois-Jourdain...*, p. IV, VI.

⁵⁷ Kryzysztow Pomian, *Collectionneurs, amateurs et curieux...*, p. 65.

⁵⁸ Patrick Mauriès, *Cabinets de curiosités*, p. 66-67.

⁵⁹ Kryzysztow Pomian, *Collectionneurs, amateurs et curieux...*, p. 65.

considérant que « toutes les productions de la nature entroient dans son cabinet » et qu'il s'agissait d'une « collection aussi universelle qu'elle était recherchée⁶⁰. » En 1792, le *Magasin Encyclopédie* annonce le projet de créer la « manufacture des fleurs », une sorte de temple qui recréerait à l'aide de plantes artificielles l'ensemble du monde végétal⁶¹. La correspondance de la Maison du Roi offre aussi quelques exemples intéressants. Une collection végétale « doit embrasser toutes les parties qui ont rapport à ce règne⁶² » conseille Thouin, jardinier en chef du jardin des plantes. Le médecin Leblond exprime quant à lui son désir de « voir tout le règne végétal de l'Amérique, s'il étoit possible, dans nos serres de Paris⁶³. » Un certain Otto, dans une lettre de 1785 au directeur des bâtiments du roi, souhaite quant à lui « Faire passer en France des arbrisseaux et des graines pour former une collection de toutes les curiosités dans le règne végétal⁶⁴. » Même Daubenton, à la fin de sa description du cabinet du roi dans l'*Encyclopédie*, exprime son rêve de créer un « temple de la nature » où, dit-il, « l'on verroit la nature dans toutes ses variétés & ses dégradations⁶⁵. »

Selon l'historienne Solange Pinton, la différence entre les collections du XVII^e et celles du XVIII^e siècle est que, dans le premier cas, les collections sont vues comme des abrégés du monde, censés montrer sa diversité et son étrangeté tandis qu'au XVIII^e siècle, elles sont des « immenses tableaux de la nature » censés aider à percer à jour l'ordre qui régit la nature⁶⁶. Cette volonté de « percer à jour » et non seulement de rassembler se rapproche de la démarche scientifique telle qu'on la définit aujourd'hui. L'esprit diffère donc peu entre les deux siècles: le désir de montrer l'univers en entier se resserre autour de l'entièreté de la nature. L'ambition reste dans les deux cas utopique et représente une tâche sans fin de collecte d'objets et d'informations.

⁶⁰ Pierre Remy, *Catalogue [...] Dubois-Jourdain...*, p. XI, VI et VII.

⁶¹ Marie-François Drouhin, éd., *Magasin encyclopédique...*, n° 9 (9 décembre 1792), p. 69.

⁶² ANF, O1-1292-314, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, André Thouin, *Mémoire abrégé sur la manière de faire une collection vegetale sèche*, s.d., fol. 1 recto.

⁶³ ANF, O1-1292-356, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, Jean-Baptiste Leblond, *Mémoire d'arbres envoyé[sic] au jardin du roi en 3 caisses numérotées 1,2,3 à l'adresse de Monseigneur le Ministre de la Marine*, 9 mai 1789, fol. 1 verso.

⁶⁴ ANF, O1-2113-A5, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettre de Michaux à d'Angivillier*, 14 septembre 1785, fol. 1 recto.

⁶⁵ Louis-Jean-Marie Daubenton et Denis Diderot, « Cabinet d'histoire naturelle », *L'Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, Paris, 1751, p. 489.

⁶⁶ Solange Pinton, « Des mots pour inventorier, ordonner, montrer », *L'homme*, n° 153, 2000, p. 75-92.

B.2 L'éveil d'un désir de savoir

On attribue souvent aux collections la fonction et le pouvoir d'éveiller un intérêt pour les arts ou la science ou pour une branche particulière du savoir, soit chez les jeunes gens, soit chez le public en général. Particulièrement dans le contexte de la Révolution, le besoin d'éduquer le public se fait sentir. On cherche alors à démocratiser les plaisirs de la connaissance dont « le peuple jouissait peu » auparavant⁶⁷. En 1792, *le Magasin encyclopédique* décrit l'éducation comme garante du « bonheur de l'espèce humaine⁶⁸ » et annonce des excursions et réunions de cercles savants ouvertes à tous afin de « répandre le goût de la science⁶⁹ ». Dans « un siècle et un pays où les connaissances humaines sont si généralement cultivées », l'ouverture d'institutions comme les lycées où on dispense des cours publics est une source « d'instruction et d'agrément⁷⁰ ». Les cabinets et les objets de collection sont utilisés comme outil pédagogique dans les cours publics des lycées⁷¹. Cependant, même s'il existe des cercles savants tels que la Société d'histoire naturelle, qui souhaite dispenser des cours de science publics et gratuits, cette « démocratisation » reste limitée, l'inscription aux cours du Lycée par exemple et l'accès à son cabinet de physique et sa bibliothèque coûtent 300 livres de souscription annuelle.

À l'intérieur de l'espace du cabinet comme tel se tiennent aussi plusieurs « cours publics » visant à intéresser et instruire les Amateurs⁷². Le cabinet du roi, qui veut « intéress[er] les Curieux et instrui[re] les Amateurs », est ouvert au « public » qui souhaite s'éduquer par l'observation des objets⁷³. Un extrait d'un document de date inconnue du fonds de la Maison du Roi donne un portrait de cette accessibilité à des fins scientifiques. On y annonce que :

Le cabinet d'histoire naturelle du roi sera ouvert au Public le mardi et le jeudi, comme à l'ordinaire, à commencer par le jeudi 12 de ce mois qui est la fin des vacances; mais ce sera le matin à onze heures au lieu du soir à trois heures,

⁶⁷ Marie-François Drouhin éd., *Magasin encyclopédique...*, n° 6 (6 décembre 1792), p. 47.

⁶⁸ Marie-François Drouhin éd., *Magasin encyclopédique...*, n° 15 (15 décembre 1792), p.120.

⁶⁹ Marie-François Drouhin, éd., *Magasin encyclopédique...*, n°11 (11 décembre 1792), p. 85.

⁷⁰ Marie-François Drouhin, éd., *Magasin encyclopédique...*, n° 1 (1 décembre 1792), p. 5.

⁷¹ Marie-François Drouhin, éd., *Magasin encyclopédique...*, n° 3 (3 décembre 1792), p.24.

⁷² Voir l'image en annexe 2.

⁷³ Louis-Jean-Marie Daubenton et Denis Diderot, « Cabinet d'histoire naturelle », *L'Encyclopédie...*, p. 489.

comme par le passé, parce que le cabinet sera plus éclairé et parce que les séances qui finiront à une heure ne seront pas abrégées par le défaut de jour⁷⁴.

Christine Blondel, dans son étude du physicien Ampère, raconte que lorsque celui-ci enseigne la physique et la chimie à l'école de Bourg en 1802-1804, il installe un cabinet pour mener des expériences devant ses élèves, ce qui montre, selon Blondel, qu'il existait bel et bien un enseignement public de physique expérimentale avec démonstration d'expériences dans les collèges de l'Ancien Régime⁷⁵. Voilà qui nous amène à considérer le cabinet comme le lieu de fabrication et de tests d'instruments scientifiques, un lieu d'expérimentations et d'observations qui donne aussi la possibilité de faire des démonstrations publiques, ancêtre en quelque sorte du laboratoire actuel, la dimension éducative et sociale en plus.

Parmi ses neufs cabinets, Bonnier de la Mosson possédait, en plus des cabinets de machines et d'outils, un cabinet que Gersaint nomme le « cabinet de chimie ou le laboratoire⁷⁶ ». Dans une notice sur la vie de Lavoisier, l'auteur du *Magasin encyclopédique* mentionne que le savant avait transformé sa maison en vaste cabinet où les plus habiles ingénieurs venaient fabriquer des instruments de chimie et où se tenaient deux fois par semaine des assemblées d'hommes s'étant distingués dans les sciences. Il est souvent difficile de faire la différence dans les sources entre les « cabinets de physique ou de chimie », où se déroulent des expériences, et les cabinets, souvent nommés de la même façon, où sont seulement exposés des instruments. Cette ambiguïté est cependant parlante quant à la zone floue qui subsiste à cette époque entre la curiosité et la « pratique scientifique ».

Les cercles et conversations qui se créent dans les cabinets de physique et de chimie du temps de Lavoisier « précédent l'établissement des académies⁷⁷ » selon Foucroy. Du côté de l'administration royale, dans la *Nôte des travaux, inventions et découvertes, faites par le Sieur Jean-Baptiste Challier, Périgordin, ancien machiniste du*

⁷⁴ ANF, O1-1292, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Annonce concernant les heures d'ouverture du cabinet d'histoire naturelle du jardin du roi*, s.d., fol. 1 recto.

⁷⁵ Christine Blondel, « Devenir savant par correspondance... », p.79-82.

⁷⁶ Edme-François Gersaint, *Catalogue [...] Bonnier de la Mosson...*, p.V.

⁷⁷ Foucroy, « Notice sur la vie de Lavoisier », dans Aubin-Louis Millin de Grandmaison, éd., *Magasin encyclopédique...*, n° 2 (1796), p. 515.

Roi et maitre arquebusier de Paris, on apprend que Challier a été commissionné avec un certain Don Noel, bénédictin, pour fabriquer des machines dans le cabinet royal de physique de Passy pendant 6 ans⁷⁸. Même lorsque le cabinet est le lieu d'expérimentations scientifiques, le plaisir n'est jamais loin. Dans le même document, Challier raconte qu'il a fabriqué des machines divertissantes « en cas que S.M.[Sa Majesté] désira s'amuser⁷⁹ ».

En 1795, Antoine Nicolas Duchesne, professeur d'histoire naturelle à l'école centrale de Versailles, écrit un article intitulé « Observation sur la nécessité d'ajouter aux diverses collections une collection d'objets d'industrie⁸⁰. » Duchesne y relate les principales étapes historiques et civilisationnelles ayant incité l'homme à collectionner. À l'origine se trouve la nécessité de garder les moissons de l'agriculture dans des magasins, des butins et trésors de guerre et des droguiers pour soigner les maladies. Avec l'apparition de « l'art sublime de conserver les pensées » qu'est l'écriture, apparaissent ensuite les bibliothèques. L'enrichissement des nations et la multiplication des ornements engendrent alors l'apparition des garde-meubles. Les objets d'ornement deviennent ensuite des objets d'art, ce qui « fait oublier leur destination première pour ne plus admettre que la considération de l'art lui-même » : entrent alors en scène les cabinets, salons et galeries. Dans la foulée naissent les collections d'antiquités, de médailles et de monnaies. Avec l'invention de l'imprimerie vient la distinction entre les imprimés, les manuscrits et, « longtemps après », les estampes. Duchesne ajoute en aparté qu'on « donne muséum comme nom aux diverses collections plus ou moins mélangées ». Finalement, « les sciences mathématiques et physiques avaient un grand essor à prendre », ce qui a engendré l'établissement de « salles de machines », de « laboratoire[s] de chimie expérimentale » et de « tant de superbes collections d'histoire naturelle » dans lesquelles « l'homme vient chercher la connaissance⁸¹. » Le cabinet « expérimental » et sa

⁷⁸ ANF, O1-1293-27bis, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Nôte des travaux, inventions et découvertes, faites par le Sieur Jean-Baptiste Challier, Périgordin, ancien machiniste du Roi et maitre arquebusier de Paris*, s.d., fol. 1 recto.

⁷⁹ ANF, O1-1293-27bis, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Nôte des travaux, inventions et découvertes, faites par le Sieur Jean-Baptiste Challier, Périgordin, ancien machiniste du Roi et maitre arquebusier de Paris*, s.d., fol. 1 recto.

⁸⁰ Antoine Nicolas Duchesne, « Observation sur la nécessité... », p.470-483.

⁸¹ Antoine Nicolas Duchesne, « Observation sur la nécessité... », p. 470-483.

fonction éducative seraient donc en quelque sorte l'aboutissement du progrès de la collection/civilisation.

Pour Mauriès, la collection du XVIII^e siècle n'est plus un cabinet de curiosités, l'objectif pédagogique ayant pris le pas sur le merveilleux: « Avec les modifications des champs du savoir et une nouvelle répartition des objets et des méthodes [...] la notion même de cabinet de curiosités devient peu à peu inadmissible⁸². » Cette affirmation mérite réflexion. Si le cabinet de curiosités (et la curiosité elle-même) disparaissent, comment expliquer leur persistance dans le vocabulaire et les définitions des dictionnaires jusque dans les années 1820? Si le merveilleux tend à disparaître et que la curiosité devient suspecte au profit de la rationalité pure, comme l'affirme Mauriès, quelle place reste-t-il au XVIII^e siècle pour l'aspect émotif, affectif, pour le plaisir dans la collection et, plus largement, dans la quête de savoir inhérente à la science?

C. JOUIR

Outre les motivations intellectuelles, l'idée d'une passion ou de l'amour pour l'objet nourrissant l'action de collectionner est omniprésente dans les sources qui montrent la « curiosité » comme une activité hautement ludique. Pour Mme Dubois-Jourdain, l'histoire naturelle est une « passion favorite à laquelle toutes les autres [sont] sacrifiées⁸³ ». Pour Charles Godefroy, l'impulsion de collectionner est intervenue « partie par l'amour qu'il avait pour la peinture & partie par esprit de commerce⁸⁴. » Un véritable attachement sentimental semble unir le propriétaire à l'objet de collection. Gersaint mentionne par exemple la tristesse du peintre Rubens lorsqu'il a dû vendre une partie de sa collection « où il avait mis son affection⁸⁵ ». Le désir de l'objet convoité en vient même ici à être assimilé au désir amoureux. Les peintres de l'époque moderne qui représentent les cabinets de curiosités ajoutent souvent des personnages mythologiques

⁸² Patrick Mauriès, *Cabinets de curiosités...*, p. 185.

⁸³ Pierre Remy, *Catalogue [...] Dubois-Jourdain...*, p. IV.

⁸⁴ Edme-François Gersaint, *Catalogue [...] Charles Godefroy...*, p. III.

⁸⁵ Edme-François Gersaint, *Catalogue [...] Charles Godefroy...*, p. 5.

au milieu des collections, il s'agit le plus souvent de Vénus et des Amours⁸⁶. Pour Pomian, Vénus symbolise le désir de tout posséder et de tout savoir, personnifié par la femme nue⁸⁷. Chez certains collectionneurs, ce désir confine à l'obsession. Remy cite un catalogue de Gersaint où celui-ci décrit le comportement de M. de Lorangère, qui résistait rarement à l'envie d'acquérir un objet lui plaisant et chez qui « souvent même ses désirs troublaient son repos, quand quelques hasards l'empêchoit de les satisfaire⁸⁸. » Selon Remy, Mme Dubois-Jourdain mérite éloge parce qu'elle a, de son vivant, eu un comportement semblable et un désir d'acquérir sans bornes⁸⁹. Le discours de vente des catalogues raisonnés donne à l'objet un pouvoir de séduction intrinsèque sur le Curieux, attirant inévitablement son regard et le forçant, presque malgré lui, à l'acquérir⁹⁰.

Collectionner se présente donc comme une activité divertissante, un loisir pour ceux qui s'y adonnent. Pour Gersaint, sélectionner et acheter des objets de collection est par nature agréable et amusant. Par le fait même il dénonce la concurrence déloyale des marchands, qui tend à priver les collectionneurs de ce plaisir⁹¹. Le simple fait de posséder et d'admirer un objet est représenté comme un plaisir en soi. La recherche de l'objet rare, de la pièce unique contribue à l'excitation. Cependant, le lien entre la quête de connaissances ou l'intérêt scientifique et le plaisir, bref l'ambition de joindre « l'utile à l'agréable » dépasse largement le cadre du cabinet de curiosités ou du collectionnisme.

C.1 Le plaisir intellectuel et ses caractéristiques

Depuis les années 1980, des historiens tel Daniel Roche utilisent le concept de « sociabilité intellectuelle » pour étudier la vie intellectuelle, les académies et autres cercles savants au XVIII^e siècle⁹². La notion de « plaisir intellectuel » ou « plaisir de l'esprit », c'est-à-dire le plaisir comme motivation de l'intérêt scientifique, passe par contre totalement en dehors du champ de vision. Pourtant, ce concept présent dans les sources révèle une voie d'entrée privilégiée pour comprendre la construction des savoirs

⁸⁶ Exemple en annexe 5.

⁸⁷ Krysztof Pomian, *Collectionneurs, amateurs et curieux* ..., p. 70.

⁸⁸ Pierre Remy, *Catalogue [...] Dubois-Jourdain*..., p. I.

⁸⁹ Pierre Remy, *Catalogue [...] Dubois-Jourdain*..., p. IV.

⁹⁰ Voir Edme-François Gersaint, *Catalogue [...] Charles Godefroy*..., p. 19-20, 41.

⁹¹ Edme-François Gersaint, *Catalogue [...] Charles Godefroy*..., p. 30.

⁹² Stéphane Van Damme, « La sociabilité intellectuelle, les usages historiographique d'une notion », *Hypothèses*, n° 1 (1997), p. 121-132.

scientifiques et les motivations qui sont sans aucun doute derrière la réalité des cabinets de curiosités.

Plaisir et savoirs sont au centre de l'agenda social, intellectuel et philosophique au XVIII^e siècle en France. « La loi du plaisir régit l'univers », déclare le philosophe Joseph André Canolle dans un numéro de 1795 du *Magasin encyclopédique*. Comme nous l'avons souligné, le développement boutiquier et commercial du luxe au XVIII^e siècle montre une société de plus en plus orientée vers le divertissement⁹³. En parallèle, l'élite parisienne et européenne est consciente de baigner dans un contexte de révolution scientifique⁹⁴. La recherche du plaisir et celle de la connaissance coexistent donc dans le contexte du XVIII^e siècle français, mais peu d'historiens se sont intéressés à la possible et même probable jonction entre les deux.

Johann Georg Sulzer, membre de l'Académie des sciences et des lettres de Berlin, dans un ouvrage publié en France en 1767 (*Nouvelle théorie des plaisirs...*), explique la nature du plaisir intellectuel⁹⁵. Bien qu'écrit originalement en Allemand, la *Théorie des plaisirs* selon Sulzer trouve échos dans les sources françaises que j'ai consultées au cours de ma recherche. Sulzer identifie trois types de plaisir : le plaisir intellectuel, le plaisir des sens et enfin les plaisirs moraux qui résultent du sentiment d'être vertueux⁹⁶. La définition de l'*Encyclopédie* est semblable, elle sépare les plaisirs de l'âme, ceux de l'esprit et ceux du corps⁹⁷. Les plaisirs tirés de l'esprit, le « plaisir de l'étude » selon le *Dictionnaire de l'Académie française*, est considéré dans l'ensemble des sources comme supérieur aux plaisirs du corps⁹⁸. Pour Sulzer, « les plaisirs sensuels ne peuvent seuls combler un homme, les plaisirs intellectuels doivent s'y ajouter⁹⁹ ». Inversement, il faut avoir une certaine intelligence et une certaine culture pour pouvoir goûter véritablement

⁹³ Mimi Hellman, « Sociability, and the Work of Leisure... », p. 415-445; Natacha Coquery, « Hôtel, luxe et société de cour... », p. 339-369.

⁹⁴ Jens Häsel, « Entre république des lettres et République des sciences: les correspondances scientifiques de Formey », *Dix-huitième siècle*, n°1 (2008), p. 93-103.

⁹⁵ Sulzer est aussi professeur de mathématiques et philosophie.

⁹⁶ Johann Georg Sulzer, *Nouvelle théorie des plaisirs par M. Sulzer de l'académie royale des sciences et des belles lettres de Berlin; avec des réflexions sur l'origine du plaisir par M. Kaestner de la même académie*, Paris, s.d., 1767, 368 p.

⁹⁷ Anonyme, « Plaisir », *L'Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, Paris, 1765, p. 689.

⁹⁸ « Plaisir », *Dictionnaire de l'Académie française*, Paris, 1^{ère} éd., 1694, p. 249.

⁹⁹ Johann Georg Sulzer, *Nouvelle théorie des plaisirs...*, p. 18-19.

le plaisir¹⁰⁰. Panckoucke abonde dans le même sens. Pour lui, les plaisirs intellectuels sont plus sains parce qu'ils ne fatiguent pas le corps, contrairement aux plaisirs sensuels qui engendrent le dégoût et altèrent la santé et la fortune¹⁰¹. La vision du plaisir chez Sulzer est essentiellement platonicienne, le plaisir de l'esprit est créé par la recherche et l'observation du Beau. C'est l'esthétisme qui engendre le plaisir dans l'esprit humain. La définition de l'*Encyclopédie* est similaire¹⁰². Panckoucke ajoute que l'intelligence tire son plaisir dans « tous ce qui augmente ses connaissances, lui plaît et l'éveille¹⁰³. »

C'est l'observation de ce que Sulzer appelle la « beauté intellectuelle » qui crée le « plaisir intellectuel ». La quête de l'esthétisme à travers la démarche scientifique, ou la recherche du savoir, est une réalité du XVIII^e siècle perceptible de multiples façons dans les discours du temps. Dans un numéro de 1792, le *Magasin encyclopédique* mentionne le développement de la « médecine esthétique », qui entend « mêler les connaissances de la médecine dans un but esthétique et de plaisir¹⁰⁴. » Un autre numéro en 1795 cite un *Rapport fait à la société d'histoire naturelle sur le calendrier entomologique*, en soulignant que les préfaces et dissertations de l'auteur sont si pleines de vie qu'elles « peuvent être considérées comme d'excellents matériaux pour une poétique de l'histoire naturelle¹⁰⁵. » Il est noté que ce savant, l'auteur du rapport, a « contribu[é] à embellir plusieurs branches de la science¹⁰⁶. » Pour Sulzer, « nous nommons "beaux" les objets qui plaisent immédiatement à l'entendement ou l'imagination, on dit: une belle pensée, une belle action, un beau théorème; tout comme on dit : une belle personne, un bel édifice, un beau tableau. » Le plaisir intellectuel créé dans l'esprit par la vue est aussi réputé pour fixer l'attention sur l'objet d'étude et donc participer à l'acquisition de connaissances¹⁰⁷.

¹⁰⁰ Johann Georg Sulzer, *Nouvelle théorie des plaisirs*..., p. 18-19.

¹⁰¹ André-Joseph Panckoucke, *Les amusements mathématiques précédés des élémens d'arithmétique, d'algèbre & de géométrie nécessaire pour l'intelligence des problèmes*, Lille, Panckoucke, Paris, Tillard, 1749, p. xiii.

¹⁰² Anonyme, « Plaisir », *L'Encyclopédie*..., p. 689.

¹⁰³ André-Joseph Panckoucke, *Les amusements mathématiques*..., p. xiii.

¹⁰⁴ Marie-François Drouhin, éd., *Magasin encyclopédique*..., n° 22 (22 décembre 1792), p. 170.

¹⁰⁵ Aubin-Louis Millin de Grandmaison, « Rapport fait à la société d'histoire naturelle sur le calendrier entomologique de M. Giorna », dans Aubin-Louis Millin de Grandmaison, éd., *Magasin encyclopédique*..., n° 2 (1795), p.311-333.

¹⁰⁶ Aubin-Louis Millin de Grandmaison, « Rapport fait à la société d'histoire naturelle... », p.311-333.

¹⁰⁷ Neil Safier, « "Every day that I travel ... is a page that I turn" : Reading and Observing in Eighteenth-

Lorsque Sulzer évoque la beauté d'un théorème mathématique, il souligne la beauté et le plaisir que le savant recherche dans la réflexion mathématique. Il donne l'exemple de la formule pour calculer le rectangle de deux parties du diamètre du cercle, « il n'y a personne qui ne reconnaisse ce théorème comme fort beau¹⁰⁸ », dit-il. Pour Sulzer, l'homme est intrinsèquement investi dans une quête de plaisir intellectuel et lorsqu'il s'y adonne, c'est ce plaisir qui lui apporte la plus grande satisfaction.

Il n'y a rien au monde de plus attachant que l'étude des sciences spéculatives et sur-tout les mathématiques, qui fournissent à l'esprit les plus belles occasions de s'exercer, & où la force de l'âme se déploie avec le plus d'ardeur. L'ardeur d'un jeune homme vif et pénétrant qui s'applique à ces sciences, surpasse toutes les autres passions. On a vu des gens renoncer avec joie à tout ce que les sens unis à l'imagination offrent de plus délicieux, pour s'adonner entièrement à des occupations d'où il ne peut naître qu'un plaisir purement intellectuel¹⁰⁹.

Ce discours à propos du plaisir que l'être humain retire de l'étude des mathématiques et autres «sciences spéculatives» n'est pas marginal. Ainsi, certains ouvrages sont consacrés aux «amusements des sciences et des mathématiques», on peut par exemple citer de Panckoucke, *Les amusements mathématiques précédés des élémens d'arithmétique, d'algèbre & de géométrie nécessaire pour l'intelligence des problèmes* ou encore le *Dictionnaire encyclopédique des amusemens des sciences mathématiques et physiques, des procédés curieux des arts [...]*, de Jacques Lacombe¹¹⁰, les *Amusemens du médecin* (1792) par D. Chrétien Godefroi Gruner¹¹¹. Ces ouvrages ont parfois de grandes ambitions. Jacques Lacombe considère son ouvrage comme un complément à l'*Encyclopédie* qui ferme le cercle de toutes les connaissances acquises¹¹². Ces textes « d'amusements » célèbrent, à l'instar de Sulzer, la beauté et le plaisir des mathématiques et de la physique. Panckoucke souligne que ce type de divertissement ne concerne pas seulement les Curieux ou les Amateurs, mais aussi ceux qui ont porté les mathématiques à une étude poussée : « qui dit amusemens mathématiques, dit plaisirs purement

Century Amazonia », *Huntington Library Quarterly*, vol. 70, n° 1 (March 2007), p. 103-128.

¹⁰⁸ Johann Georg Sulzer, *Nouvelle théorie des plaisirs...*, p.85.

¹⁰⁹ Johann Georg Sulzer, *Nouvelle théorie des plaisirs...*, p.85.

¹¹⁰ Jacques Lacombe, *Dictionnaire encyclopédique des amusemens des sciences mathématiques et physiques : des procédés curieux des Arts; des Tours récréatifs & subtils de la magie blanche, & des découvertes ingénieuses & variées de l'industrie; avec l'explication quatre-vingt-six planches, & d'un nombre infini de figure qui y sont relatives*, Paris, chez Panckoucke, 1792, 870 p.

¹¹¹ Marie-François Drouhin, éd., *Magasin encyclopédique...*, n° 51 (1793), p. 402.

¹¹² Jacques Lacombe, *Dictionnaire encyclopédique des amusemens...*, p. VII.

spirituels, qui ont été de tout temps du goût des gens qui se sont le plus distingués dans les Sciences¹¹³. » Pour Lacombe, c'est l'aspect excitant et intrigant des sciences qui pousse l'individu vers leur étude, lesquelles « semblent se cacher sous un voile de mystère, & [qui] suppose de l'adresse, de la sagacité, de la pénétration pour les découvrir¹¹⁴. »

La physique apporte aussi son lot de plaisir. D'abord pour son côté esthétique, citons la beauté des théorèmes encore une fois : « la gravité universelle, principe du grand Newton, est d'un beau à enchanter¹¹⁵ », déclare Sulzer. Le côté spectaculaire des expériences physiques ajoute également à leur attrait : pour Panckoucke, « les Physiciens sont les moins stériles en fait d'amusements ; toute la physique ne consiste qu'en problèmes curieux & récréatifs sur les mécaniques, l'optique, les effets surprenans de l'aiman & les fermentations chimiques¹¹⁶. »

Quoiqu'il en soit, pour engendrer ou provoquer le plaisir intellectuel dans l'âme humaine, l'objet ou la chose doit posséder certaines caractéristiques, énumérées par Sulzer, mais qu'on retrouve aussi dans les autres sources : celles qui ressortent le plus sont l'harmonie (ou l'équilibre), l'ordre, la variété dans l'unité et la totalité, qui au final renvoient sans doute à l'idée de perfection.

Dans l'*Encyclopédie*, on présente cette idée d'harmonie davantage dans le sens d'une « symétrie ». Selon la définition du plaisir qu'on y retrouve, la « symétrie », qui partage l'objet de la vue en deux moitiés (qu'on retrouve notamment dans les ouvrages de l'art, mais aussi dans les plantes et les animaux observés par les botanistes et les naturalistes), crée le plaisir dans l'esprit¹¹⁷. L'harmonie qui, en musique, excite l'ouïe sans la fatiguer, se transpose pour la vue et agit comme « un voile transparent à travers lequel l'esprit se montre ».

L'ordre crée également le plaisir intellectuel. Pour l'éditeur du *Magasin encyclopédique*, aucune science ne serait meilleure que l'histoire naturelle pour favoriser

¹¹³ André-Joseph Panckoucke, *Les amusements mathématiques...*, p. X.

¹¹⁴ Jacques Lacombe, *Dictionnaire encyclopédique des amusements...*, p. VII.

¹¹⁵ Johann Georg Sulzer, *Nouvelle théorie des plaisirs...*, p. 92.

¹¹⁶ André-Joseph Panckoucke, *Les amusements mathématiques...*, p. XXIV.

¹¹⁷ Anonyme, « Plaisir », *L'Encyclopédie...*, p. 689.

l'ordre dans l'esprit humain: « l'habitude de classer, de distribuer systématiquement les êtres fait naître celle d'une sorte d'arrangement dans ma mémoire, et d'un ordre précieux dans les idées¹¹⁸. » Pour Sulzer, le sentiment agréable viendrait justement de cet exercice « que l'âme soit en état de développer aisément une multitude d'idées liées ensemble par un même objet¹¹⁹. » Dans la collection particulièrement, l'ordre et le classement sont primordiaux pour pouvoir « jouir avec fruit » de la visite ou de la possession d'un cabinet¹²⁰. Cependant, l'ordre esthétique (qui plait à l'œil) et l'ordre scientifique (selon les familles, espèces), dans la collection par exemple, peuvent entrer en conflit et cette tension est perceptible. Au XVIII^e siècle, on tente de les réconcilier dans la mesure du possible et on dédaigne à laisser la raison gagner sur le plaisir. Daubenton refuse d'abandonner complètement les considérations esthétiques et sensuelles au profit de l'efficacité scientifique dans sa façon d'ordonner le cabinet royal. Cependant, il doit parfois céder à des considérations « moins savantes » pour préférer un arrangement « qui plait aux gens de goût » : « chaque collection a été distribuée dans les endroits qui ont paru les plus favorables, pour en faire un ensemble agréable à l'oeil, & varié par la différence des formes & des couleurs. C'est là que les objets les plus importants de l'Histoire naturelle sont présentés à leur avantage; on peut les juger sans être contraint par l'ordre méthodique¹²¹. »

Pour Sulzer, les causes essentielles de la beauté et du plaisir intellectuel sont la combinaison de trois éléments: l'unité, la variété et la totalité. Pour lui, « la beauté se trouve aussi dans ce qui est réuni et forme un tout », « l'unité ou la totalité suppose nécessairement la multitude des parties & dans cette variété, il faut de la diversité pour que la chose nous paraisse belle¹²². » C'est principalement dans l'étude de l'histoire naturelle ou de la botanique que se manifestent ces caractéristiques et ce qu'il nomme la « variété dans l'unité ». Il explique que « les genres de productions naturelles qui comportent plusieurs espèces différentes sont autant de formules, ou caractères généraux,

¹¹⁸ Aubin-Louis Millin-de Grandmaison, « Éléments d'histoire naturelle » dans Aubin-Louis Millin de Grandmaison, éd., *Magasin encyclopédique*..., n° 3 (1795), p. 15.

¹¹⁹ Johann Georg Sulzer, *Nouvelle théorie des plaisirs*..., p. 45.

¹²⁰ Marie-François Drouhin, éd., *Magasin encyclopédique*..., n° 23 (23 décembre 1792), p.179.

¹²¹ Louis-Jean-Marie Daubenton et Denis Diderot, « Cabinet d'histoire naturelle », *L'Encyclopédie*..., p. 489.

¹²² Johann Georg Sulzer, *Nouvelle théorie des plaisirs*..., p.79.

qui renferment un grand nombre de cas particuliers, où nous avons visiblement la variété dans l'unité.» Millin abonde dans le même sens et soutient que l'entomologie est la partie de l'histoire naturelle la plus divertissante et des plus cultivées puisqu'elle permet de connaître à propos des insectes « leurs mœurs si amusantes, si variées et leur étonnante métamorphose¹²³. » Cette considération esthétique s'applique aussi aux mathématiques, Sulzer déclare d'ailleurs que l'algèbre est d'autant plus belle qu'elle renferme plus d'unité¹²⁴.

L'idée de la totalité, de récolter une totalité de connaissances, est une des ambitions des Lumières, le projet encyclopédique en est un exemple. Cette fascination pour la diversité des productions de la nature et le désir quelque peu utopique de les rassembler dans un tout sont des ambitions centrales de la collection qui, comme on l'a vu, est en quelque sorte un tableau de la nature. Le plaisir serait donc engendré dans cette contemplation d'un Tout. Dans son ode aux *Plaisirs de l'esprit*, qui a remporté le prix de l'Académie royale des sciences et des arts de Pau en 1768, l'abbé de Malespine réitère l'idée que c'est l'observation de la création universelle qui crée le plaisir¹²⁵. Daubenton quant à lui rêve tout haut de la création de son « temple de la nature », une sorte de palais dédié à la totalité de la création divine et au plaisir engendré par l'observation de celle-ci: « Quel spectacle que celui de tout ce que la main du toutpuissant a répandu sur la surface de la terre, exposé dans un seul endroit! Si je pouvois juger du goût des autres hommes par le mien, il me semble que pour jouir de ce spectacle, personne ne regretteroit un voyage de cinq ou six cents lieues¹²⁶. »

Dans l'esprit de Sulzer, plaisir et savoir sont intrinsèquement liés, la connaissance étant un prérequis au plaisir. « Plus on étend nos connaissances, plus on doit nécessairement sentir le "Beau" », dit-il. Pour augmenter ses plaisirs, il faut augmenter ses connaissances: « il est [même] impossible de ne rien apprendre sans ouvrir en même

¹²³ Aubin-Louis Millin de Grandmaison, « Éléments d'histoire naturelle », p.19.

¹²⁴ Johann Georg Sulzer, *Nouvelle théorie des plaisirs*..., p. 85.

¹²⁵ L'Abbé de Malespine, *Les plaisirs de l'esprit, ode qui a remporté le prix au jugement de l'Académie royale des sciences et beaux-arts de Pau*, Paris, Lesclapart, 1768, p. 8.

¹²⁶ Louis-Jean-Marie Daubenton et Denis Diderot, « Cabinet d'histoire naturelle », *L'Encyclopédie*..., 1751, p. 489.

temps à de nouvelles sortes de plaisir¹²⁷. » Pour les contemporains du XVIII^e siècle, le bonheur, autrement dit le plaisir, qui ne finit pas¹²⁸ d'un peuple ou d'un royaume est dépendant de son habilité et de son intérêt à faire progresser les connaissances. Selon Sulzer: « il n'y a que les nations polies et éclairées qui nagent, pour ainsi dire, dans un océan de plaisirs, [qui] en trouvent de propres à toutes leurs facultés, soit sensuelles, soit intellectuelles¹²⁹. » La position de la royauté à cet égard y serait pour beaucoup, toujours selon Sulzer, puisque « les souverains qui encouragent les sciences donnent une mine inépuisable de beauté et de plaisir à leur peuple¹³⁰. » La foi en la science garante du bonheur collectif est profondément ancrée dans la conscience collective de l'élite intellectuelle. À propos d'une société savante d'histoire naturelle, le *Magasin encyclopédique* écrit en 1792 : « Cette société ne cesse de s'occuper d'une science qui fait ses délices, immédiatement applicable au bonheur de l'humanité¹³¹. »

Les auteurs reconnaissent aisément au plaisir un rôle actif dans le développement de l'intérêt pour le savoir et de la pensée scientifique. Sulzer représente l'âme, d'où émane le plaisir, comme une « détermination puissante à produire ou à recevoir des idées. » Pour lui, « plus les idées sont reliées par le raisonnement, c'est à dire, plus le raisonnement est parfait, plus aussi l'âme doit s'y plaire¹³². » Le plaisir est présenté comme le catalyseur du progrès. Lacombe, dans son dictionnaire, soutient qu'« une expérience physique dans la vue de se procurer de l'agrément a souvent mené à des usages de la plus grande utilité¹³³. » Le chimiste Samuel Formey reconnaît l'utilité de la curiosité et du plaisir dans la mesure où ils incitent les savants à expérimenter. À l'occasion du compte-rendu d'une introduction allemande aux mathématiques, publiée en 1747 par Joachim Georg Darjes, Samuel Formey rappelle que « lors même qu'ils [les géomètres] proposent des choses qui paraissent stériles et de pure curiosité, il ne faut pas leur reprocher ni leur demander à quoi bon ? Parce que c'est à force de s'essayer sur

¹²⁷ Johann Georg Sulzer, *Nouvelle théorie des plaisirs*..., p.127.

¹²⁸ Marie-François Drouhin, éd., *Magasin encyclopédique*..., n° 7 (7 décembre 1792), p. 52.

¹²⁹ Johann Georg Sulzer, *Nouvelle théorie des plaisirs*..., p. 132.

¹³⁰ Johann Georg Sulzer, *Nouvelle théorie des plaisirs*..., p. 133.

¹³¹ Marie-François Drouhin, éd., *Magasin encyclopédique*..., n° 11 (11 décembre 1792), p. 85.

¹³² Johann Georg Sulzer, *Nouvelle théorie des plaisirs*..., p. 18-19.

¹³³ Jacques Lacombe, *Dictionnaire encyclopédique des amusemens*..., p. viii

toutes sortes de vérités qu'ils parviennent de tems en tems aux découvertes intéressantes¹³⁴. »

Les historiens ont souvent le réflexe de fixer leur attention sur les attaques de certains intellectuels comme Diderot contre la « race maudite des Amateurs » et contre la curiosité, cependant les réponses à ce type de discours sont rarement mises de l'avant. Dans un compte-rendu publié dans le *Magasin encyclopédique*, le professeur Gilibert, auteur d'un ouvrage intitulé *Démonstration élémentaire de Botanique*, répond aux attaques de l'*Encyclopédie* contre l'amateurisme et s'insurge contre son discours utilitariste. Gilibert soutient l'importance de la beauté et du plaisir qu'on retire de l'observation des plantes. Selon lui,

On paroissoit ne demander à la botanique rien au-delà des secours que le règne végétal peut offrir à la médecine et aux arts, on la dispensoit en quelque sorte d'être un objet de curiosité comme si, quelque frivole qu'elle paroisse lorsqu'elle n'a pas de but déterminé, elle ne conduisoit pas à des découvertes utiles! Comme si les plantes qui embellissent le séjour de l'homme ou qui servent à sa nourriture ne revendiquoient pas leur rang dans l'histoire de la nature et dans le spectacle imposant qu'elle présente à nos regards et à notre étude¹³⁵!

Dans un autre compte-rendu, le « Citoyen Jolyclerc », auteur d'un *Cours complet de botanique* se désignant lui-même comme un « phytophille », explique que bien avant de se préoccuper du progrès des sciences utiles, c'est le plaisir qui l'a mené vers l'étude de la botanique¹³⁶. Particulièrement dans le cas de l'histoire naturelle, l'amusement est vu comme un moyen efficace d'érudition, car il facilite l'apprentissage, mais également stimule l'intérêt de l'individu pour d'autres types de sciences où il pourra se distinguer¹³⁷.

Le plaisir mène à un intérêt scientifique ou à des découvertes, mais les démarches scientifiques peuvent aussi avoir comme but ou comme finalité le plaisir en soi et témoigner ainsi d'une quête de plaisir. L'histoire naturelle par exemple, par la recherche de nouvelles plantes ou d'animaux inconnus, peut « contribuer au bien-être des hommes

¹³⁴ Jens Hässler, « Entre république des lettres et République des sciences... », p. 101.

¹³⁵ Gilibert, « Démonstration élémentaire de botanique », dans Aubin-Louis Millin de Grandmaison, *Magasin encyclopédique...*, n° 6 (1795), p. 25.

¹³⁶ Aubin-Louis Millin de Grandmaison, compte-rendu de l'ouvrage de Jolycoeur, *Cours complet et suivi de botanique*, *Magasin encyclopédique...*, n° 6 (1795), p. 153-154.

¹³⁷ P. Fontes da Costa, « The Culture of Curiosity at The Royal Society... », p. 146-167.

ou à leurs plaisirs¹³⁸ », à augmenter les aliments et donc les jouissances de l'homme¹³⁹. Dans le domaine de ce qu'on appellerait aujourd'hui l'ingénierie, beaucoup des propositions d'inventions envoyées au roi par l'entremise de la Direction des bâtiments utilisent l'argument du divertissement pour s'attirer la protection du monarque, qu'il s'agisse de nouveaux types de pompes pour les fontaines ou des mécanismes d'horlogeries.

Le siècle des Lumières est réputé pour être celui du triomphe de la raison. L'étudier sous cet angle peut toutefois contraindre le chercheur à focaliser son attention à essayer de comprendre comment les sciences d'aujourd'hui se sont constituées, à comprendre comment l'homme a passé du faux, du charlatanisme, de la science-spectacle, de la curiosité à l'exercice de la raison et la recherche de la vérité. Cela limite pourtant les perspectives donnant du sens à la persistance de pratiques comme les cabinets de curiosités au XVIII^e siècle. L'humain du XVIII^e siècle a de toute évidence une vision très différente de la nôtre de ce qui peut être admis dans le champ de la « science ». Le croisement, l'enchevêtrement de la pensée rationnelle et de l'émotivité dans le développement du savoir reste un sujet d'étude à défricher.

C.2 Joindre l'utile à l'agréable

Le savoir et la science prennent une importance sociale particulière au XVIII^e siècle, encouragés par un certain effet de mode dont nous avons traité. Les individus d'une certaine élite gravitant autour des institutions de savoir, comme les académies et les lycées, ainsi que les collections partagent la foi en la science comme garante du progrès de la civilisation et ce progrès est censé apporter le bonheur collectif. Inversement on a vu que le plaisir est considéré comme le déclencheur non seulement de l'inspiration artistique, mais aussi de l'éclair de génie du savant. À ce titre, le discours qu'on retrouve dans plusieurs sources valorise l'idée de « joindre l'utile à l'agréable » en toutes choses. L'auteur de *La curiosité fructueuse* y souscrit entièrement : « En un mot, il faut en toutes

¹³⁸ Aubin-Louis Millin de Grandmaison, éd., *Magasin encyclopédique...*, n° 4 (1795), p. 5.

« L'histoire naturelle dans toute son étendue, des vues générales et particulières sur cette belle science, des recherches propres à la faire contribuer au bien-être des hommes ou à leurs plaisirs, tel est l'objet de la nouvelle société ».

¹³⁹ Marie-François Drouhin, éd., *Magasin encyclopédique...*, n° 17 (17 décembre 1792), p. 134.

choses, suivre l'ancien distique: que l'utile soit joint à l'agréable [...], et pour renchérir sur cette pensée, il est encore mieux de dire qu'il faut toujours que l'agréable nous conduise à l'utile parce que c'est le but que nous devons nous proposer¹⁴⁰. »

Lorsqu'on annonce le programme d'un lycée parisien pour l'année 1792, l'article publié dans le *Magasin encyclopédique* fait valoir que dans «un siècle où les connaissances humaines sont si généralement cultivées», le lycée se promeut comme une source d'instruction et d'agrément¹⁴¹. Dans un autre article, le lycée des arts fait un plaidoyer pour que soit reconnue l'utilité des « arts agréables », ceux qui visent à « enchanter l'âme de l'homme »¹⁴². Même dans ses modes de sociabilité, le lycée présente aussi cette ambition si on prend en considération qu'une séance de discours et communications s'y déroulant en 1795 sur l'industrie du textile fut entrecoupée de récitals de musique¹⁴³.

Cette conception des choses n'échappe pas non plus aux savants qui soumettent des inventions à l'administration des bâtiments du roi. En 1775, Vasse tente de faire accepter son projet de machine hydraulique en soulignant qu'elle produira des effets « utiles et surprenants » et qu'il s'agit d'un objet « aussi utile qu'agréable¹⁴⁴. » C'est en effet un argument qui semble souvent évoqué pour convaincre des Curieux de délier les cordons de la bourse. Dans un prospectus visant à recruter des souscripteurs pour l'établissement d'une Académie française en Amérique, le secrétaire Bayard tente d'allécher et de flatter de futurs donateurs en leur promettant que l'établissement « embrass[era] plusieurs parties [de la science] agréables, utiles et lucratives¹⁴⁵. » Bref les sources démontrent l'intérêt marqué des contemporains du XVIII^e siècle pour tout ce qui peut être à la fois « curieux et utile. »

¹⁴⁰ Anonyme, *La curiosité fructueuse: ouvrage dédié aux curieux intéressés*, Paris, Chez Bauché Père et chez Christophe David, 1739, p. II.

¹⁴¹ Marie-François Drouhin éd., *Magasin encyclopédique...*, n° 1 (1 décembre 1792), 5

¹⁴² Aubin-Louis Millin de Grandmaison, éd., *Magasin encyclopédique...*, n° 7 (1796), p. 397.

¹⁴³ Aubin-Louis Millin de Grandmaison, éd., *Magasin encyclopédique...*, n° 6 (1795), p. 267.

¹⁴⁴ ANF, O1-1293-[?]9, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Lettre de Vasse à d'Angivillier*, 4 avril 1775, fol. 1 recto.

¹⁴⁵ ANF, O1-1292-29, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Prospectus [...] par Bayard*, 20 juin 1789, fol. 1 verso.

La culture de la curiosité et de la collection nourrit la même ambition d'allier l'utile et l'agréable. Le cabinet, parfois aussi appelé *muséum*¹⁴⁶, partage une racine commune avec le mot « amusement¹⁴⁷. » Les catalogues raisonnés de cabinets de curiosités sont également publiés afin de remplir cette double fonction. Si on en croit Gersaint, le but du catalogue est à la fois de renseigner le consommateur et de diriger le Curieux par ses descriptions vers l'objet de collection qui pourrait lui faire plaisir.

Néanmoins il en résulte un second avantage, qui est, qu'en donnant une connoissance précise de l'existence de certains morceaux que l'on ignoroit, cela peut aider par la suite à réveiller les idées des artistes et des Scavants, qui peuvent en conséquence, réformer ou abandonner un projet déjà imaginé & dont, sans ces catalogues, ils n'auroient eu aucune connoissance¹⁴⁸.

Toujours dans le catalogue de Bonnier de la Mosson, Gersaint explique que le cabinet des machines est le plus intéressant puisque c'est celui qui plait le plus à la fois aux yeux et à l'esprit et qu'en conséquence, il instruit autant qu'il amuse.

Amusement, plaisir, certes, mais peut-on aussi parler d'émerveillement ? Les cabinets de curiosités aux XVI^e et XVII^e siècles étaient en effet les lieux par excellence du merveilleux, ils étaient censés provoquer l'émerveillement chez celui qui y pénétrait¹⁴⁹. En Allemand, le cabinet de curiosités est un Wunderkammer, Wunder étant l'équivalent de « Wonder » en Anglais, un mot aussi utilisé pour décrire les objets des cabinets de curiosités¹⁵⁰. Mais dans les cabinets de l'époque des Lumières, que reste-t-il du merveilleux, le sentiment d'émerveillement a-t-il encore sa place?

C.3 Le merveilleux et l'émerveillement sont-ils morts au XVIII^e siècle?

Pour Patrick Mauriès le constat est clair: le merveilleux au XVIII^e siècle est déclassé, même la curiosité devient suspecte, superstitieuse, ignorante¹⁵¹. Il ajoute que le XVIII^e siècle se trouve dans une nouvelle dynamique de pensée, une « nouvelle économie de la vérité qui désenchante », le réel est alors en voie d'explication et le

¹⁴⁶ Pierre Sue, « Sur le supplice de la Guillotine », dans Aubin-Louis Millin de Grandmaison, éd., *Magasin encyclopédique...*, n° 4 (1795), p. 178.

¹⁴⁷ John Elsner, Roger Cardinal, dir., *The culture of collecting...*, p. 5.

¹⁴⁸ Edme-François Gersaint, *Catalogue [...] Bonnier de la Mosson...*, p. X.

¹⁴⁹ Lorraine Daston et Katharine Park, *Wonders and the order of nature...*, p.317.

¹⁵⁰ Voir l'ouvrage de Lorraine Daston et Katharine Park, *Wonders and the order of nature...*

¹⁵¹ Patrick Mauriès, *Cabinets de curiosités*, p.194.

bizarre n'a plus sa place dans l'équation¹⁵². À la fin du XVII^e siècle, le merveilleux serait devenu synonyme de crédulité et la curiosité serait passée de la haute culture à une « source triviale et ostentatoire de jouissance » liée à des croyances naïves¹⁵³. En effet selon Katharine Parks et Lorraine Daston, dans *Wonders and the order of nature*, à partir de la fin du XVII^e siècle, les philosophes insistent sur les effets néfastes de l'émerveillement qui tend à encourager l'ignorance¹⁵⁴. Cependant, Daston et Parks évitent de commettre ce qui est selon moi une erreur de la part de Mauriès qui prétend que l'émerveillement et la curiosité sont une seule et même chose et qu'une attaque contre l'une est une attaque contre l'autre. Pourtant, certains penseurs dénigraient le merveilleux tout en encourageant la curiosité! Fontenelle, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences de 1697 à 1740, considère l'émerveillement comme suspect. Il lui préfère la curiosité, qu'il définit comme le plaisir tiré de l'observation de la complexité des structures des espèces animales et végétales ou des effets de la physique¹⁵⁵. La curiosité et la connaissance qu'elle procure deviennent donc en quelque sorte une cure à l'émerveillement plutôt que le résultat de celle-ci¹⁵⁶.

Il est vrai que la nature des cabinets de curiosités se modifie au cours des siècles et que les cabinets du XVIII^e siècle servent moins l'« imaginaire » de leurs ancêtres du début du XVII^e siècle et de la Renaissance. Dans les cabinets du XVIII^e siècle, guère désormais de cornes de licornes ou de sirènes. Cependant, contrairement à ce que soutient Mauriès, le bizarre a encore une prise sur le collectionnisme, nous l'avons vu avec le cas des monstres et de la difformité dont l'attrait ne se dément pas au XVIII^e siècle. Antoine Schnapper soutient qu'en plein XVIII^e siècle, certains collectionneurs possèdent des « os de géants », seule explication trouvée alors pour des fossiles immenses et cette explication se base en grande partie sur les récits bibliques¹⁵⁷. On peut aussi donner l'exemple de la «

¹⁵² Patrick Mauriès, *Cabinets de curiosités*, p.194.

¹⁵³ Patrick Mauriès, *Cabinets de curiosités*, p. 116.

¹⁵⁴ Lorraine Daston et Katharine Park, *Wonders and the order of nature...*, p. 317.

¹⁵⁵ Lorraine Daston et Katharine Park, *Wonders and the order of nature...*, p. 325.

¹⁵⁶ Lorraine Daston et Katharine Park, *Wonders and the order of nature...*, p. 321.

¹⁵⁷ Antoine Schnapper, *Le géant, la licorne et la tulipe...*, p. 658.

secte des illuminés », un groupe d'hommes qui étudient des apparitions fantomatiques et que le *Magasin encyclopédique* qualifie pourtant « d'hommes de sciences¹⁵⁸. »

L'analyse de Schnapper est à l'opposé de celle de Mauriès. Comment s'étonner, dit-il, « que, dans ce monde non encore pleinement désenchanté, les cabinets de curiosités restent nombreux ?¹⁵⁹ » En effet, même s'il est dénigré dans les hautes sphères de l'élite savante parisienne, le merveilleux persiste dans les mots et des choses, surtout à Paris où il est vécu dans les foires, les cabinets, les almanachs, les gazettes et les expérimentations publiques¹⁶⁰. On le sait, il en est de même pour la curiosité, dont la définition reste quasiment inchangée dans les dictionnaires tout au long du siècle, le véritable changement s'opérant seulement dans l'édition de 1832-1835 dans le cas du dictionnaire de l'Académie française¹⁶¹. Comme on l'a vu, la correspondance de la Maison du Roi utilise encore abondamment le mot « curieux » pour désigner les sujets d'intérêt et « curiosités » pour les objets de collection.

Les sources démentissent Mauriès qui sonne prématurément le glas du merveilleux et du même souffle celui de la curiosité. La popularité des ouvrages érudits du collectionneur Dezallier Dargenville montre bien l'ampleur de la persistance de la curiosité sous le règne de Louis XV¹⁶². Schnapper reprend l'expression de Pomian qui parle d'un « dressage de la curiosité¹⁶³ » ; les savants des institutions officielles tentent durant tout le XVIII^e siècle d'épurer la curiosité de ses aspects fantastiques et merveilleux pour la mettre au pas et au service de la nouvelle science, mais ce dressage reste imparfait et toujours à recommencer¹⁶⁴. Le paradigme de la curiosité ne s'est finalement pas complètement effacé et on en trouve encore des traces dans la muséologie contemporaine dont le cabinet de curiosités est en quelque sorte l'ancêtre¹⁶⁵.

¹⁵⁸ Marie-François Drouhin, éd., *Magasin encyclopédique...*, n° 3 (3 décembre 1792), p. 17.

¹⁵⁹ Antoine Schnapper, *Le géant, la licorne et la tulipe...*, p. 658.

¹⁶⁰ Lorraine Daston et Katharine Parks, *Wonders and the order of nature...*, p. 329.

¹⁶¹ « Curiosité », *Dictionnaire de l'Académie française*, Paris, 6^e éd., 1832, Tome 1, p. 446.

¹⁶² Antoine Schnapper, *Le géant, la licorne et la tulipe...*, p. 659.

¹⁶³ Antoine Schnapper, *Le géant, la licorne et la tulipe...*, p. 664.

¹⁶⁴ Antoine Schnapper, *Le géant, la licorne et la tulipe...*, p. 664.

¹⁶⁵ Antoine Schnapper, *Le géant, la licorne et la tulipe...*, p. 666.

L'émotion de la surprise, écrit Mauriès, « la fascination pour le merveilleux, se réduisent au goût du sensationnel, goût qui trouve désormais à s'exercer dans les phénomènes de foire et les gazettes populaires¹⁶⁶. » Mauriès dit vrai dans le sens où la fascination qui se vivait auparavant uniquement dans le cadre privé du cabinet sort en quelque sorte sur la place publique. Cependant, il oublie de mentionner que c'est principalement sous la forme de démonstrations publiques, qui se veulent à la fois commerciales, mais également éducatives et sensationnelles, que se fait cette sortie publique de la curiosité¹⁶⁷.

Dans un prospectus non daté, mais fort probablement publié autour des années 1780-1784, envoyé à la Direction des bâtiments du roi, le Sieur A.J. Renaux annonce la tenue publique « d'expériences physico-mathématiques, du succès de la plupart il est sûr, étant fondées sur des vérités connues¹⁶⁸. » Les expériences qu'il se promet de faire devant le public sont de nature plutôt ambitieuse, il souhaite par exemple:

- Construire un pont de bois sur la Seine en cinq jours;
- Faire «une tente qu'on ne pourroit incendier»;
- Marcher ou «passer sur l'eau»;
- Construire et diriger un aérostat pour voyager dans l'atmosphère, et propose à cet effet de créer une carte des vents dominants sur la terre;
- Faire une expérience d'optique pour voir «des objets de la lune» et des autres planètes;
- Communiquer des messages d'un pays à l'autre «cent fois plus vite que par la poste¹⁶⁹» ;
- Faire une expérience permettant à plusieurs personnes de se chauffer en même temps, etc.

Aux fins de ces expériences, le Sieur Renaux demande à la Direction des bâtiments une somme de 24 000 livres. Il ajoute que les particuliers qui lui donneront la somme de 600 livres avant juin 1784 auront le droit de voir les expériences gratuitement. Sont aussi admis sans frais les académiciens des sciences et les professeurs de physique.

¹⁶⁶ Patrick Mauriès, *Cabinets de curiosités*, p. 194.

¹⁶⁷ Marjean D. Purinton, « George Colman's "The Iron Chest" and "Blue-Beard" and the Pseudoscience of Curiosity Cabinets », *Victorian Studies*, vol. 49, n° 2 (winter 2007), p. 250-257.

¹⁶⁸ ANF, O1-1292-22, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, 'Prospectus : d'espériences physico-mathématiques, à faire par le Sieur A.J. Renaux, du succès de la plupart desquelles il est sûr, étant fondés sur des vérités connus, s.d., fol. 1 recto.

¹⁶⁹ ANF, O1-1292-22, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Prospectus : d'espériences physico-mathématiques...*, s.d., fol. 1 recto.

Les autres spectateurs doivent payer la somme de trois livres par séance de deux heures. Renaux demande également le droit d'utiliser un logement à l'école militaire ainsi que le champ de Mars ou « une grande maison dans un des faubourgs de Paris¹⁷⁰. » Rien dans le document ne dit si le sieur Renaux a obtenu ce qu'il voulait, mais de nombreuses expériences d'aérostat ont été réalisées devant public dans la ville de Paris vers la fin du siècle, comme en témoigne l'abondante iconographie sur le sujet¹⁷¹. Si on recule légèrement dans le temps, l'auteur de *La curiosité fructueuse*, qui en fait l'éloge, veut lui aussi faire des expériences publiques. Il recherche pareillement l'approbation du Roi, car il souhaite « former une compagnie qui soit en état de faire les fonds nécessaires pour un établissement qui doit être au-delà de tout ce qu'on peut dire avantageux à Sa Majesté, et à tous ses sujets¹⁷². » Ceux qui souhaitent assister aux expériences doivent acheter une brochure qui leur servira de billet d'entrée. Le public est informé du lieu et de l'heure des expériences par des affiches placardées dans la ville.

Le «Spectacle de Philidor» présente un autre cas intéressant. C'est ce qu'on appellerait aujourd'hui un spectacle de magie illusionniste. Pourtant le *Magasin encyclopédique* l'associe à la science. Dans son spectacle «curieux et utile», Philidor est censé démontrer que les apparitions de spectres sont des «illusions physiques¹⁷³». L'article du *Magasin* qualifie ce divertissement de «récréation physique de la magie blanche¹⁷⁴». La «magie blanche» a en effet un statut assez ambigu, à cheval entre le merveilleux et la science. Elle provoque l'étonnement, l'émerveillement, mais on lui attribue aussi un lien avec la physique, les mathématiques et parfois la chimie. En rend compte par exemple le dictionnaire de Jacques Lacombe, *Dictionnaire des amusements des sciences mathématiques et physiques, des procédés curieux des arts; des tours récréatifs, subtils de la magie blanche, des découvertes ingénieuses, variées de*

¹⁷⁰ ANF, O1-1292-22, Fonds de la Maison du roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, *Prospectus : d'espériences physico-mathématiques...*, s.d., fol. 1 recto.

¹⁷¹ Voir par exemple : Anne Pierre Coustard de Massy, Vue perspective du nouveau batiment de l'Hopital des enfants trouvés de cette ville, avec la démonstration de l'Aérostat élevé dans le jardin de cette maison le 14 juin 1784 (Paris), 1784, estampe, Bibliothèque nationale de France, département Estampes et photographie, FOL-IB-2.

¹⁷² Anonyme, *La curiosité fructueuse: ouvrage dédié aux curieux intéressés*, Paris, Chez Bauché Père et chez Christophe David, 1739, p.40.

¹⁷³ Marie-François Drouhin, éd., *Magasin encyclopédique...*, n° 3 (3 décembre 1792), p.19.

¹⁷⁴ Marie-François Drouhin, éd., *Magasin encyclopédique...*, n° 3 (3 décembre 1792), p.19.

l'industrie [...] ¹⁷⁵. Lacombe, on se le rappelle, a utilisé comme référence les dictionnaires académiques de son temps ainsi que les mémoires de l'Académie des sciences ¹⁷⁶ et a pour ambition, avec son ouvrage, de compléter les connaissances de l'*Encyclopédie*. Dans son dictionnaire, il parle de la résolution de formules mathématiques et d'expériences chimiques et physiques, mais il montre également comment réussir des tours de cartes et des tours de magie simples, sans vraiment faire la distinction entre les types de connaissances qu'il tente de transmettre. L'élément spectaculaire de la science-spectacle se vit aussi au sein des académies. Dans son étude de la société royale de Londres, Costa souligne que « The element of spectacle was particularly evident when important persons attended the meetings of The Royal Society. They were then not only entertained with the display of curiosities of nature but also with the demonstration of experiments ¹⁷⁷. »

Le XVIII^e siècle se trouve à une jonction idéologique. Le rejet du merveilleux est bien réel mais coexiste avec une forme d'émerveillement à l'intérieur du phénomène de curiosité, ce qui le rend plus acceptable alors qu'on dédaigne manifestement à évacuer complètement l'aspect psychologique, émotif et affectif de la science. L'élite intellectuelle se voit presque forcée de laisser à la curiosité une certaine place, où elle pourrait se rendre utile sans gêner la marche du progrès scientifique. Existent en parallèle une culture du spectaculaire et du merveilleux, d'une part, et, d'autre part, une culture scientifique qui prône la recherche de la vérité pure. L'ambivalence, la tension et les points de contact qui existent entre les deux en sont au final assez révélateurs

¹⁷⁵ [...] avec l'explication quatre-vingt-six planches, & d'un nombre infini de figures qui y sont relatives, Paris, chez Panckoucke, 1792, 870 p.

¹⁷⁶ Jacques Lacombe, *Dictionnaire encyclopédique des amusemens...*, p. 365.

¹⁷⁷ Fontes P. Costa, «The Culture of Curiosity at The Royal Society... », p.152.

Conclusion

Le XVIII^e siècle français est un terrain fertile pour s'intéresser à la dimension historique du plaisir puisqu'il valorise la quête des plaisirs matériels et intellectuels parmi les élites. Il est à la fois paradoxal et logique que la satisfaction intellectuelle s'exprime dans le luxe et par l'accumulation d'objets, qu'illustre ici le collectionnisme. Les deux types de quêtes, intellectuelle et matérielle, se croisent, coexistent et se rejoignent sans jamais se poser véritablement comme des antithèses.

Si on jette un coup d'œil à l'historiographie, force est de constater que la révolution intellectuelle du XVIII^e siècle français et la recherche de plaisir des Parisiens aisés ont été jusqu'à maintenant étudiées de façon séparée, sinon dichotomique. D'un côté, des historiens influents (comme Daniel Mornet¹) ont présenté la sociabilité intellectuelle du XVIII^e siècle comme le lieu du culte sans réserve de la rationalité et comme l'incubateur politique de la Révolution française². De l'autre côté, une historiographie récente, depuis le milieu des années 2000, tend à renverser cette vision afin de montrer que l'essentiel de cette sociabilité était en fait dévouée à un plaisir frivole et mondain, somme toute stérile sur le plan intellectuel³.

Ce clivage entre science rationnelle et science spectaculaire ou curieuse, entre divertissement artistique ou littéraire et savoir érudit, est loin de faire l'unanimité parmi les historiens. Si en 1988, Roche jugeait que la sociabilité des sociétés et salons permettaient « la circulation de l'information et de la critique, espace du culte de la

¹ Voir l'ouvrage de Daniel Mornet, *Les origines intellectuelles de la Révolution française (1715-1787)*, Lyon, La Manufacture, 1989 (1933), 554 p.

² Voir la réflexion de Jean M. Goulemot, « Histoire littéraire et histoire des idées du XVIII^e siècle à l'épreuve de la Révolution », *MLN*, vol. 114, n° 4 (Sept. 1999), p. 629-646; et de Thomas M. Kavanach, *Enlightened pleasures: eighteenth-century France and the new epicureanism*, New Haven, Yale University Press, 2010 coll. « Lewis Walpole series in eighteenth-century culture and history », 254 p.

³ Voir par exemple l'ouvrage de Antoine Lilti, *Le monde des salons : sociabilité et mondanité à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, 2007, 568 p.

sensibilité et du génie⁴ », son élève, Lilti, l'assimile plutôt au divertissement frivole. Le cas de la « curiosité » et des collections participe de la même divergence. Si Lilti renvoie la curiosité à un phénomène de mode⁵, Yann Potin souligne que celle-ci est indissociable du développement des savoirs naturalistes et antiquaires et de la constitution de la culture artistique occidentale⁶. Olivier Bonfait, dans un article de 1986, soutient que la collection n'est pas un moyen de connaissance, mais bien le signe distinctif du prestige d'une élite qui collectionne pour la jouissance esthétique⁷. De son côté, François Regourd souligne le rôle des Curieux et de leur collection dans le développement des savoirs coloniaux dans la ville de Paris. Il attribue aussi aux collections un rôle dans le développement de cercles savants⁸ alors que Lilti les dit incapables, la plupart du temps, « de créer un espace commun de sociabilité et de savoir⁹. » Dans son ouvrage de 1987, Krzysztof Pomian aussi voit dans les collections des lieux importants où s'organisent des innovations culturelles¹⁰. Ces deux visions, en apparence irréconciliables, méritent d'être nuancées et croisées, c'est pourquoi je me suis intéressée aux rapports qui peuvent exister entre recherche du plaisir et recherche du savoir. Par ce mémoire, j'ai voulu montrer qu'il est possible de dépasser leur opposition pour analyser le dialogue qu'elles entretiennent l'une avec l'autre dans un portrait nouveau des manifestations intellectuelles des Lumières. Cette culture rapprochant plaisir et érudition participe également à constituer d'une conscience identitaire de groupe, une autre avenue à explorer. Les collections et cabinets de curiosité sont un exemple de lieux de sociabilité, en nette expansion au XVIII^e siècle¹¹, où se croisent passion et connaissance.

⁴ Daniel Roche, *Les républicains des lettres : gens de culture et lumières au XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, 1988, p. 242.

⁵ Antoine Lilti, *Le monde des salons : sociabilité et mondanité à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, 2007, p. 262-263.

⁶ Yann Potin, « "Collections et trésors". Représentations sociales et politiques de l'accumulation », *Hypothèses*, n°1 (2003), p. 13-22.

⁷ Olivier Bonfait, « Les Collections des parlementaires parisiens du XVIII^e siècle », *Revue de l'Art*, n° 73 (1986), p. 28-42.

⁸ François Regourd, « Capitale savante, capitale coloniale : sciences et savoirs coloniaux à Paris aux XVII^e et XVIII^e siècles », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol. 2, n° 55 (2008), p. 121-151.

⁹ Antoine Lilti, *Le monde des salons...*, p.263.

¹⁰ Krzysztof Pomian, *Collectionneurs, amateurs et curieux : Paris, Venise XVI^e –XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1987, p. 311.

¹¹ Krzysztof Pomian, *Collectionneurs, amateurs et curieux ...*, p.163.

Pour enrichir les perspectives, j'ai choisi, à l'instar de Patrice Bret, de laisser de côté les sources « traditionnelles ». Bret appelle les historiens à

quitter les savants du panthéon scientifique, consacrés par les plus illustres académies, pour prendre aussi en compte les acteurs secondaires et marginaux; de délaisser les écrits majeurs, les mémoires académiques et les grands journaux scientifiques pour explorer des périodiques à l'identité plus complexe ou la presse provinciale; de confronter les archives propres des académies et l'expression artificielle de leurs procès-verbaux à la richesse et à la variété des correspondances, des réseaux qui les animent ou qui transparaissent à leur lecture¹².

J'ai donc mis de côté la pensée des grands philosophes des Lumières pour m'intéresser à des sources plus marginales: la correspondance entre les voyageurs en mission scientifique et l'administration royale, un périodique des arts et des sciences, les catalogues des collectionneurs et d'autres sources moins usitées par les historiens.

Les liens de sociabilité entre les « simples Curieux et Amateurs » et les savants semblent plus nombreux que la littérature historiographique le laisse croire. La double fonction ludique et savante du cabinet se reflète dans l'exercice des catalogues raisonnés qui en font la promotion : « instruire les Curieux pour les aider à se fixer sur ce qui leur ferait plaisir et aider à réveiller les idées des artistes et des savants¹³ ». Cependant, les productions artistiques et scientifiques de même que les entrées dans les cercles savants et dans les cabinets de curiosités s'adressent à une minorité de la population. Les collectionneurs plus importants se trouvent dans l'entourage du roi ou font partie de l'administration royale malgré une certaine ouverture du collectionnisme à la bourgeoisie au XVIII^e siècle. En dépit d'une plus grande hétérogénéité sociale des collectionneurs, les critères de la fortune et de l'éducation continuent au XVIII^e siècle d'exclure la grande majorité de la population parisienne et française de l'époque.

Le réseau des « Curieux » se bâtit autour d'identités, d'appellations par lesquelles ceux-ci tentent de se distinguer entre eux. Ces identités sont en quelque sorte implicites et

¹² Patrice Bret, « "Ils ne forment tous qu'une même République". Académiciens, amateurs et savants étrangers dans la correspondance des chimistes à la fin du 18^e », *Dix-Huitième Siècle*, vol. 1, n° 40 (2008), p.264.

¹³ Edme-François Gersaint, *Catalogue raisonné d'une collection considérable de diverses curiosités en tous genres contenues dans le cabinet de feu M. Bonnier de la Mosson [...]*, Paris, Chez Jacques Barois, 1744, 236 p.

plus ou moins précises, elles sont difficiles à cerner pour l'historien puisque personne à l'époque ne sent le besoin de les fixer dans le discours, que ce soit dans les dictionnaires ou dans les catalogues. « Amateur » peut parfois être utilisé comme un synonyme de « Curieux » alors que dans d'autres cas, on attribue à l'un et l'autre des comportements ou des goûts différents censés les caractériser. On peut cependant tracer un portrait de chaque type de collectionneur en dégagant quelques-unes de leurs caractéristiques propres. Le « Curieux » cherche à tout voir et tout savoir, il recherche la rareté, il est en quête de découvertes et de connaissances mais également du spectaculaire et d'émotions fortes. L'« Amateur » aime, c'est sa raison d'être, il incarne la passion pour un sujet ou une branche de la science. L'Amateur est plus crédible que le Curieux, il peut acquérir une certaine réputation et se tailler une place en société et être désigné en tant qu'« Amateur distingué ». Quant au Connoisseur, il est, surtout au début du siècle, un personnage important, c'est un collectionneur de rang supérieur par sa réputation dans le réseau des collecteurs et ses connaissances précises à propos du type de collection auquel il s'adonne. Le Connoisseur est en quelque sorte un Curieux érudit. Surtout au début du siècle, c'est en fréquentant son cabinet que les Curieux se forment et apprennent à collectionner. Vers le milieu du siècle, son rôle est quelque peu supplanté par celui du marchand de curiosités.

De plus en plus, la sociabilité entourant les cabinets de curiosité se déplace dans les salles de vente et les boutiques des marchands merciers. Ceux-ci se définissent dorénavant comme les guides des collectionneurs, des figures d'autorité habilitées à diriger les goûts et les comportements des consommateurs dans la bonne direction. Ils sont aussi réputés pour stimuler certaines branches de la science en créant l'engouement et l'intérêt du « public ». Les collectionneurs voient parmi eux des modèles et des idéaux, ce qu'ils trouvent toutefois principalement parmi les membres des académies royales qui se présentent comme les références de l'érudition et de la scientificité au XVIII^e siècle. Les Curieux tendent vers l'idéal académique, ils s'intéressent aux nouvelles découvertes et privilégient les objets de collections qui ont éveillé l'intérêt des académiciens. Ainsi, des échanges d'informations et d'objets s'effectuent entre les deux groupes qui, par ailleurs, sont loin d'être étanches puisque plusieurs académiciens possèdent des cabinets de curiosités. Le concept de « savant » n'est pas encore fixé ni véritablement

professionnalisé au XVIII^e siècle et « ceux qui savent » peuvent tout aussi bien être des Amateurs.

Parmi ces gens avides de savoir, auxquels font référence les catalogues, les étrangers visitant Paris sont de plus en plus nombreux au XVIII^e siècle, comme en témoigne la littérature adressée aux voyageurs. Ces ouvrages leur conseillent la visite des monuments mais également des cabinets célèbres. Une collaboration fructueuse s'instaure entre ces étrangers et des collectionneurs qui échangent par la suite objets et informations par correspondance. Dans le cas du cabinet du roi, ce sont des voyageurs « savants », des médecins, botanistes ou astronomes, qui sont envoyés à l'étranger pour collecter les objets destinés à figurer dans le cabinet et les jardins royaux. Les voyageurs qui recherchent les curiosités entretiennent des relations épistolaires autant avec les ministres et la haute fonction royale qu'avec les responsables du cabinet et les différents responsables des jardins royaux où ils font parvenir les spécimens. Les objets recherchés se dirigent aussi vers l'Académie des sciences et donnent lieu à de nombreuses expériences.

La quête des objets, d'abord à des fins de collection, peut ainsi servir des fins scientifiques mais elle sert également le plaisir et la « curiosité », tout simplement. Le divertissement et l'ornement sont souvent les seules motivations de la recherche d'objets qui pourtant coûtent cher au trésor royal. Ce coût astronomique dépensé pour la chasse aux curiosités s'explique également par la multiplicité des acteurs impliqués dans le transport et la gestion de ce transport. Les curiosités passent de main en main : du voyageur elles passent par les administrateurs coloniaux, par les commis de frontières, les employés des ports et par les capitaines de vaisseaux pour aboutir dans les bureaux du directeur des bâtiments du roi à Paris avant d'être finalement redistribuées entre le cabinet, les jardins et les académies. Tous ces intermédiaires, pas toujours consciencieux, font de la conservation des objets un véritable casse-tête pour l'administration royale. Ces difficultés logistiques ont eu l'avantage de produire une correspondance riche et abondante mettant en relief l'importance des objets et le développement d'une expertise sans doute précurseur de certaines techniques utilisées aujourd'hui dans la muséologie contemporaine.

La mise en valeur de l'objet qui s'effectue directement dans le cabinet du roi implique une multiplicité d'acteurs qui restent dans l'ombre mais qui jouent pourtant un rôle crucial, du taxidermiste au frotteur de plancher en passant par les ébénistes et les vitriers. Cependant, la mise en valeur ne se fait pas seulement dans le cabinet au XVIII^e siècle; pour les collectionneurs « privés », elle se fait surtout dans les boutiques des marchands et dans les salles de vente où les acheteurs se rencontrent et se confrontent. La personnalité du marchand, créateur de modes, contribue grandement à rendre les objets et modèle les goûts esthétiques autant que les attitudes.

Si on en croit les dictionnaires de l'époque, le plaisir est engendré par la satisfaction d'une pulsion, et cette pulsion est ici la curiosité. Le Curieux qui se rend chez le marchand mercier ou dans la vente aux enchères d'un collectionneur défunt a des critères en tête pour déceler les bonnes trouvailles. Les catalogues de curiosités permettent de dégager ces « goûts » communs par la façon dont les auteurs vantent les objets. Ces caractéristiques qui font leur mérite peuvent s'attacher à l'aspect visuel de l'objet ou à des considérations moins tangibles. Le collectionneur du XVIII^e siècle s'intéresse au volume, privilégiant souvent les objets de grande taille, il recherche également des objets riches et luxueux, agrémentés de pierreries ou dressés sur des présentoirs ou dans des coffres faits de matières précieuses. L'état de conservation de l'objet ainsi que les méthodes employées pour l'assurer retiennent son attention. La beauté ou au contraire la monstruosité d'un spécimen peuvent aussi motiver son achat. Le collectionneur recherche en effet tout d'abord ce qui est « rare », par son aspect inhabituel (son volume, sa couleur, sa composition), mais également par sa bizarrerie ou son étrangeté. La fascination pour les monstres et la déformation humaine ou animale reste un thème récurrent dans les cabinets de curiosités parisiens tout au long du siècle. Le Curieux est encore attiré par ce qui lui semble venir d'un monde lointain, éloigné géographiquement mais également dans le temps, ce qui explique l'engouement à la fois pour les objets « exotiques » et pour les antiquités et objets archéologiques qui sont disposés de façon plus ou moins différenciée dans les cabinets. Finalement, c'est aussi et surtout la « nouveauté » qui retient l'attention, souvent reliée aux nouvelles découvertes scientifiques, qui font rêver les collectionneurs.

Au final, la collection remplit trois fonctions principales pour le collectionneur et dans la société parisienne et française du XVIII^e siècle : une fonction sociale, une fonction éducative et une fonction sensible ou émotionnelle. Le cabinet est d'abord un facteur d'émulation sociale : l'accumulation d'objets dans le cabinet a la faculté de refléter l'érudition et la richesse de son propriétaire. Dans cette culture des apparences, le cabinet est l'objet de la jouissance personnelle de son propriétaire mais aussi, du cercle social qui le visite. Le cabinet participe à la réputation et au prestige de celui qui le possède. Par le fait même, en faisant visiter son cabinet, le collectionneur établit et entretient des liens sociaux sans compter que le cabinet est lui-même, surtout au début du siècle, le lieu physique de rencontres de cercles savants informels. Dans le cadre des sociétés savantes, les objets de curiosités agissent comme des laissez-passer qui garantissent l'intronisation dans ces cercles à celui qui les fournit ou rédige un mémoire à leur sujet.

Dans sa fonction éducative, le cabinet se présente comme un moyen et un prétexte pour son propriétaire d'acquérir des connaissances; la figure idéalisée du grand Connoisseur est un reflet de cette ambition. Que la collection du XVII^e siècle soit vue comme un abrégé du monde et celle du XVIII^e siècle davantage comme un « tableau de la nature », comme l'affirment certains historiens, l'ambition utopique d'embrasser une « totalité » reste la même. La collection tend sans fin à se compléter et elle est censée fournir un ensemble de connaissances d'un seul coup d'œil. Sans compter que les objets des cabinets étaient souvent utilisés dans des contextes pédagogiques, comme les cours publics des lycées, et que l'espace du cabinet était souvent utilisé comme un lieu d'enseignement. De plus en plus au XVIII^e siècle, davantage qu'aux siècles précédents, le cabinet adopte une fonction d'éducation des Amateurs et des Curieux, du « public ». Ce nouveau mandat annonce sans doute la fonction des « musées » ouverts au public qui se développent surtout au siècle suivant. Les cabinets du siècle des Lumières sont aussi des laboratoires : des espaces de création, d'expérimentation et de construction d'instruments de physique et de mathématiques qui servent à être exposés et à amuser mais contribuent aussi au développement de nouvelles connaissances.

L'idée d'aborder l'aspect émotif ou sensible de la collection vient en premier des témoignages qu'on retrouve dans les catalogues raisonnés où les marchands font l'éloge de la passion et de l'amour des propriétaires pour leur collection. L'attachement sentimental, presque amoureux de l'individu à ses objets semble réel, mais ce n'est pas là le seul aspect où l'émotionnel intervient dans le collectionnisme ou dans la science au XVIII^e siècle. Le concept de « plaisir intellectuel », abordé par le philosophe suisse Sulzer, concept qu'on retrouve aussi dans les sources françaises, mérite qu'on s'y attarde. Les plaisirs intellectuels sont créés dans l'esprit humain par la contemplation de la « beauté intellectuelle » et donc reliés à une certaine quête esthétique. Cela semble plutôt logique dans un siècle où les individus sur la place publique sont autant de « présences esthétique¹⁴ » et où la recherche de l'esthétisme ostentatoire s'observe dans tous les aspects de la vie quotidienne¹⁵ des élites cultivées. Cette beauté intellectuelle, chez Sulzer et dans les autres sources, s'attache à la recherche de l'harmonie, l'équilibre, l'ordre, la totalité et la diversité, que ce soit dans une œuvre d'art, dans un théorème mathématique ou dans une expérience physique. La culture du plaisir intellectuel se reflète aussi dans un type de littérature qui se développe au XVIII^e siècle et qui se spécialise dans les « amusements » des sciences. Le plaisir, dans la conscience collective, a un rôle important à jouer dans le développement des savoirs et plusieurs auteurs soulignent que des recherches ou des expériences, d'abord motivées par le plaisir ou le divertissement, peuvent servir d'inspiration aux savants et mener aux découvertes les plus fécondes. Ce qui amène certains à défendre le plaisir et la curiosité contre l'ire des grands académiciens, ceux-là même qui sont le plus souvent cités par les historiens qui proclament que le XVIII^e siècle est une chasse à mort de la curiosité et du plaisir dans la science.

Pourtant, ce qui semble véritablement préoccuper les auteurs des sources utilisées ici, c'est au contraire de trouver les moyens de joindre l'utile à l'agréable. Ce désir n'est pas seulement présent dans les catalogues de cabinet et le collectionnisme, mais

¹⁴ Véronique Nahoum-Grappe, « Briller à Paris au XVIII^e siècle », *Communications*, n° 46 (1987), p. 135-156.

¹⁵ Mimi Hellman, « Sociability, and the Work of Leisure in Eighteenth-Century France », *Eighteenth-Century Studies*, vol. 32, n° 4 (summer 1999), p. 415-445; Patrick Mauriès, *Cabinets de curiosités*, Paris, Gallimard, 2002, 259 p.

également dans les comptes rendus des cours des Lycées de Paris et dans les demandes de financement d'inventions envoyées au cabinet du roi, auquel on tente de les vendre en les présentant comme divertissantes et utiles.

Certains historiens comme Patrick Mauriès¹⁶ estiment que c'est la rationalité qui a remporté la bataille contre l'émerveillement et la curiosité au XVIII^e siècle. Si le merveilleux, celui qui poussait les collectionneurs des XVI^e et XVII^e siècles à rechercher licornes et sirènes, est en effet combattu, il n'en va pas de même pour la curiosité. Celle-ci est même parfois vue comme un remède à l'émerveillement car elle peut servir l'utilité scientifique; on constate en effet une réticence à condamner complètement l'aspect émotif et le plaisir qui se fondent à l'intérêt scientifique. Même le merveilleux, pourtant écarté du chemin par une science qui s'institutionnalise en plus en plus, ne disparaît pas complètement et persiste par exemple dans la frontière parfois floue entre la magie blanche et la science. À cet effet, l'aspect intrigant et spectaculaire de la science, qu'on retrouvait auparavant seulement au sein des cabinets de curiosité, prend de l'expansion et s'étend à l'espace public alors que les démonstrations publiques d'expériences gagnent en popularité. Le divertissement engendré par la « science spectacle » n'épargne pas les académies royales européennes, ce qui nous porte à croire que les propos d'historiens tel Mauriès méritent sans doute d'être révisés, sinon nuancés.

Dans l'historiographie occidentale, l'histoire des collections tend à être représentée comme un sous-genre de la sociologie ou de l'histoire du goût. À l'instar de Cardinal et Elsner, dans leur ouvrage *The culture of Collecting*, j'ai tenté de questionner ce phénomène en le considérant comme un phénomène historique à la fois psychologique et social, culturel et comportemental¹⁷. Au risque de me répéter, on peut s'étonner que les historiens ne se soient pas vraiment intéressés auparavant aux zones grises où se croisent le plaisir et la rationalité. Le collectionnisme est en somme un prétexte pour soulever une question bien plus vaste et fascinante. Plusieurs sources méritent d'être revisitées dans la perspective d'une étude sur le plaisir intellectuel et ses manifestations dans le contexte de la quête scientifique du XVIII^e siècle. Le *Magasin encyclopédique* par exemple, un

¹⁶ Patrick Mauriès, *Cabinets de curiosités*.

¹⁷ John Elsner, Roger Cardinal, dir., *The culture of collecting*, Londres, Reaktions books, 1994, p.4-5.

journal « populaire » qui a pourtant des ambitions de rigueur et dont la publication s'étend de 1792 à 1816, a seulement été dépouillé pour les années 1792-1795 pour la présente recherche. Il a encore beaucoup à offrir aux chercheurs. La définition qu'on donne aujourd'hui de la science était encore en construction au XVIII^e siècle, cela ne veut pas pourtant dire qu'elle était alors incomplète ou imparfaite. Ce qu'on considérait comme « savant » ou « scientifique » répondait à des paradigmes au final assez différents de ceux d'aujourd'hui. Après tout, au XVIII^e siècle, dans un contexte où les élites de la société se sentent partie prenante de cette révolution du savoir, est scientifique celui qui se proclame l'être. Le fait que les historiens exploitent presque exclusivement les mêmes voix de quelques grandes figures intellectuelles des Lumières entretient cette vision monolithique du rejet unanime de la curiosité. Nous croyons avoir démontré que le rejet du plaisir et de l'émerveillement dans une science véritablement institutionnalisée et professionnalisée se concrétise davantage au XIX^e qu'au XVIII^e siècle.

ANNEXES

ANNEXE 1- TABLEAUX DES EXPÉDITIONS D'OBJETS (1779-1789)

Tableau 1- Envois de Dombey (1779-1781)

Fond d'archives : Archives nationales de France, Centre d'Archives site de Paris, Fonds de la Maison du Roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, O1-1292.

« Missions scientifiques : mémoires et correspondances (Dombey, Cossigny, Leblond, etc.) 1766-1789 ».

N° de Dossiers d'archives : 1292-77, 1292-90, 1292-98, 1292-101.

Expéditeur : Joseph Dombey.

Trajet : Du Callao, Pérou vers Cadix, Espagne puis vers Paris et Versailles.

Date d'envoi : probablement plusieurs envois, dont un de Lima le 3 Avril 1779.

Date de réception : Un dossier sans date, archivé par le ministère de la Maison du Roi le 4 février 1781, annonce une liste des objets arrivés en France.

Autres informations : Vaisseau le Bon Conseil. En date du 2 novembre 1781, dans le dossier 1292-114 on parle d'un navire « le Bon Conseil » qui a été pris par les Anglais, le vaisseau ayant été pris, la cargaison n'est par conséquent sans doute jamais arrivée en France.

Source (Dossier)	Quantité	Contenu	Destinataire
1292-77	2 caisses	« Plantes desséchées des environs de Lima avec leurs graines ».	Inconnu (probablement le cabinet du roi).
1292-90	Probablement détail des caisses ci-dessus. 2 boîtes et 2 portefeuilles, 1 sac et des fruits apparemment sans contenant.	1 boîte de fer blanc contenant des fruits et des graines. 2 portefeuilles de plantes desséchées . 1 boîte de bois coloriée contenant des oignons, fruits, etc. 1 sac de toile contenant une graine du Pérou. 7 à 8 fruits indiens, « coco extraordinaire ».	Jardin du Roy.
1292-90	Non spécifiée.	Plantes sèches.	Le jardin du roi à l'adresse de M. de Buffon.
1292-90	2 boîtes oblongues.	Salpêtre vierge.	Pour l'Académie des sciences et pour M. Turgot.
1292-90	1 paquet .	Graines.	M. Gouan.
1292-90	1 paquet.	Graines.	M. l'abbé Rosier.
1292-90	Environ 20 vases.	Vases péruviens, tant	Inconnu (probablement le

		grands que petits dont plusieurs en morceaux.	cabinet du roi).
1292-90	1 boîte.	Non spécifié.	Société d'Agriculture de Chambéry via le comte d'Angivillier.
1292-90	1 paquet.	Pièce de toile peinte servant à un habillement péruvien, trouvé dans un tombeau.	Probablement le cabinet du roi via le comte d'Angivillier : « ceci parroit s'adresser personnellement à M. le Comte ».
1292-90	1 paquet.	Différentes étoffes et ustensiles péruviens.	Probablement le cabinet du roi via le comte d'Angivillier.
1292-90	1 paquet.	Divers ajustements péruviens.	Probablement le cabinet du roi via le comte d'Angivillier.
1292-90	1 paquet.	Une douzaine de vases dont plusieurs sont brisés.	Probablement le cabinet du roi via le comte d'Angivillier.
1292-77	1 caisse.	Mines d'or, d'argent, de Cinnabre et d'aimant du Pérou, avec 38 livres de platine.	MM. Turgot, Buffon et Condorcet.
1292-101	4 (les mêmes caisses que celles-ci-dessus ?).	Échantillons de mines d'argent et d'or. 34 livres de platine.	Le cabinet du roi (via M. Buffon). À partager entre le cabinet du roi, l'Académie des sciences et M. Turgot.
1292-90	1 boîte.	Non spécifié.	Turgot.
1292-77-101	1 caisse.	Vases et un habillement d'un Inca « assez bien conservé, le tout trouvé dans la fouille des tombeaux des anciens péruviens avant la conquête. » (ruines du temple du soleil-Patchacam)	À M. D'Angivillier pour être présentés au Roi (de France).
1292-90	1 caisson.	Un paquet d'une cristallisation. Un cristal de la mine de Chiquichoucou.	À l'adresse de M. le comte d'Angivillier.
		Mine d'argent très riche de Guarochiry. Mine d'argent de Guarochiry. 2 mines d'or de Guachina. 4 petits échantillons de la mine d'or de Guachipa.	Cabinet du roi.

1292-90	1 caisson.	Morceau de mines de mercure de Guancavelica.	À l'adresse de M. le comte d'Angivillier.
		Paquet déchiré sans étiquette contenant un minéral noir.	
		Un petit morceau de mines de mercure de Guancavelica.	
		Mine de roche de Guavochivi.	À l'adresse de M. le comte d'Angivillier, pour le cabinet du roi.
		Paquet étiqueté contenant 1 livre environ de platine.	À l'adresse de M. le comte d'Angivillier, pour M. Sago.
		Onze livres de platine.	À l'adresse de M. le comte d'Angivillier, pour l'Académie royale des sciences.
1292-77	Non spécifiée.	Onze livres de platine.	À l'adresse de M. le comte d'Angivillier, pour le cabinet du Roi.
		Onze livres de platine.	À l'adresse de M. le comte d'Angivillier, pour M. Turgot.
		Onze livres de platine.	À l'adresse de M. le comte d'Angivillier, pour M. Turgot.
1292-77	Non spécifiée.	240 desseins enluminés des plantes des environs de Lima.	Le roi d'Espagne.
12s92-77	1 paquet.	Graines recueillies près des rivières qui se jettent dans le fleuve des Amazones.	M. Dufresne, pour les jardins du roi.
1292-101 1292-90	1 caisse.	3 coquillages de L'Isle de Taity. 19 vases d'anciens péruviens dont plusieurs sont brisés.	M. Bertin le ministre.
1292-101	1 caisse.	Non spécifié.	M. Delalande, Académie des sciences.
1292-90	1 paquet.	Graines.	M. Delalande.
1292-88	Plusieurs caisses.	Différents objets d'histoire naturelle.	Ministre des Indes.
1292-90	1 boîte.	Non spécifié.	M. Duhamel.

Tableau 2- Envoi de Dombey (1785)

Fonds d'archives : Archives nationales de France, Centre d'Archives site de Paris, Fonds de la Maison du Roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, O1-1292.

« Missions scientifiques : mémoires et correspondances (Dombey, Cossigny, Leblond, etc.) 1766-1789 ».

N° de Dossiers d'archives : 1292-35, 1292-120.

Expéditeur : Joseph Dombey

Trajet : De Lima au Callao, de Cadix en Espagne (une partie doit se rendre à Paris et Versailles).

Date d'envoi : 1785 Ce tableau rend compte de l'inventaire des 20 caisses déposées au trésor de la ville de Lima, à envoyer en France dans le cas où Dombey meurt durant son expédition.

Date de réception : En Espagne, le 22 février 1785. À Paris en décembre 1785.

Autres informations : Dombey fait le voyage vers l'Espagne en 1785 avec 73 caisses à bord.

Quantité	Contenu	Destinataire
1 caisson (6 sacs et 1 boîte)	100 (livres) de platine en poudre enfermée dans 6 sacs de peau. Lettre pour le roi de France. Une petite boîte de mines d'argent.	Probablement le roi puisque la lettre contenue dans ce caisson lui est adressée.
1 caisson	Plusieurs morceaux « de la belle et riche mine de Huantafaya dont plusieurs morceaux portent le sceau du roi d'Espagne » (pour en prouver le paiement). Certificats signés par M. L'Ensayadon de la Monoyé de Lima. Un plat de platine pesant environ 12 marks troué au milieu.	Inconnu (peut-être le ministre des finances si on en croit la lettre 1292-35 et les autres caissons qui ne sont pas identifiés).
1 caisson (une petite boîte)	Échantillon de la mine de Poukana. Une petite boîte « qui renferme un superbe morceau de mine de Huantafaya, remarquable par une cristallisation de soufre. »	Inconnu (probablement le cabinet du roi).
1 caisson (2 flacons, un petit caisson)	Quelques curiosités de l'Othaitie. Quelques coquillages de cette île et de Panama. Un morceau de la belle mine de Calla, Pampa. 2 flacons de baume noir et blanc du Pérou.	Inconnu (probablement le cabinet du roi).

	<p>Une pierre verte du fleuve des amazones.</p> <p>Un morceau naturel de la gomme élastique.</p> <p>La peau du grand serpent Bovo.</p> <p>Un petit caisson « d'une nouvelle gomme du cactus puntia ressemblant au tragaxantha ».</p>	
1 caisson	<p>Différents échantillons de mine d'argent.</p> <p>Deux tables de cristallisation écailleuse de cristal de roche.</p> <p>Un morceau d'une grosse mâchoire avec sa dent minéralisée trouvée dans les mines du posoti «Ce morceau que j'ai acquis comme un ossement de géant, peut-être la mâchoire d'un phocas ou tout autre sorte de cétacé ».</p>	Inconnu (probablement le cabinet du roi).
1 caisson	Quelques ossements pétrifiés et minéralisés.	Inconnu (probablement le cabinet du roi).
1 « grand » caisson	<p>Vases retrouvés dans les tombeaux des anciens péruviens.</p> <p>Un diadème, ornement de femme (le vêtement inca envoyé en 1779 et pris par les Anglais venait de la même sépulture).</p>	Inconnu (probablement le cabinet du roi).
11 caissons	Plantes sèches (des environs de Lima, de l'Amazone et de plusieurs autres provinces).	Inconnu (probablement le cabinet du roi).
2 caissons	<p>Vases trouvés dans les tombeaux des anciens péruviens.</p> <p>Petit caisson de la mine de Huntafaya.</p> <p>Une boîte de la mine de San Juan de Jucana.</p> <p>Un beau vase sculpté qui en contient 12 autres aussi sculptés du bois de Guayac, ce vase est renfermé dans un petit caisson avec deux coquillages endommagés d'Otaïrie.</p> <p>Quelques échantillons de la mine d'or de Palca de la province d'Ica.</p> <p>Une tête de mort de Jade verte ou pierre du Maromon.</p> <p>8 petits morceaux de platine d'une taille surnaturelle.</p>	Inconnu (probablement le cabinet du roi).

Tableau 3- Envoi de Cossigny (1788)

Fonds d'archives : Archives nationales de France, Centre d'Archives site de Paris, Fonds de la Maison du Roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, O1-1293. « Inventions : mémoires et correspondances, Physique, chimie, astronomie, mécanique [...] 1693-1789 ».

N° de Dossier d'archives : 1293-350 (ne semble pas avoir été classé dans le bon fonds, aurait dû normalement se trouver dans le fonds O1-1292 avec les autres lettres concernant les envois de Cossigny).

Expéditeur : Cossigny via M. Montueta.

Trajet : De L'Isle de France à Paris et Versailles.

Date d'envoi : Inconnue.

Date de réception : Autour du premier novembre 1788.

Autres informations : Il s'agit d'une partie de l'ancienne collection de M. Norona, botaniste espagnol, constituée à Manille, Java.

Quantité	Contenu	Destinataire
1 caisse	Panier de Voakoa contenant quantité d'haricots et graines légumineuses de plusieurs espèces. Sachets de nombre de graines curieuses.	M. Thouin (pour les jardins du roi). D'Angivillier en demande des échantillons pour les faire cultiver à Rambouillet.
1 caisse	Le double des potiches (pots) de M. Cossigny.	M. Thouin.

Tableau 4- Envoi du Baron de Beauvois (1789)

Fonds d'archives : Archives nationales de France, Centre d'Archives site de Paris, Fonds de la Maison du Roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, O1-1292.

« Missions scientifiques : mémoires et correspondances (Dombey, Cossigny, Leblond, etc.) 1766-1789 ».

N° de Dossier d'archives : O1-1292-441.

Expéditeur : M. le Baron de Beauvois.

Trajet : À partir de Saint-Domingue vers Paris et Versailles.

Date d'envoi : 10 juin 1789.

Date de réception : Inconnue.

Autres informations : Le document ayant souffert de l'humidité, il est difficile à déchiffrer, en conséquence, certains noms de plante sont probablement mal orthographiés dans ce tableau.

Quantité	Contenu	Destinataire
1 caisse	94 paquets de graines «plus curieuses et plus intéressantes les unes que les autres » (acajou, linchona carabena, graine d'Avignon).	La boîte contenant le linchona carabena est destinée en partie à l'Académie des sciences et en partie à l'Académie de médecine.
6 caisses	Plantes diverses : Aquartia, graffia lamarouba, signoria, figuier croton, un buis, quinquina, corchevus siliquifus, Jatropha manigot, manioc doux, pot plein de sable et couvrant une griffe d'orchidée très curieuse.	Inconnu (probablement les jardins du roi).

Tableau 5- Envoi de Leblond (1788-1789)

Fonds d'archives : Archives nationales de France, Centre d'Archives site de Paris, Fonds de la Maison du Roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures, O1-1292.

« Missions scientifiques : mémoires et correspondances (Dombey, Cossigny, Leblond, etc.) 1766-1789 ».

N° de Dossier d'archives : O1-1292-356.

Expéditeur : Leblond.

Trajet : de Cayenne (Guyane) vers Paris et Versailles.

Date d'envoi : Autour de 1788 ou 1789.

Date de réception : Autour de mai 1789.

Autres informations : Le document s'intitule : *Mémoire d'arbres envoyé[sic] au jardin du roi en 3 caisses numérotées 1,2,3 à l'adresse de Monseigneur le Ministre de la Marine.*

Quantité	Contenu	Destinataire
1 caisse	Des arbres « pris dans l'intérieur de la Guyane ».	Jardin du roi via le Ministre de la Marine.
1 caisse	Suite des arbres et « arbres pris dans l'île de Cayenne », de toutes les espèces de melastomer.	Jardin du roi via le Ministre de la Marine.
1 caisse	Plusieurs autres arbres dont un arbre à caoutchouc « ou gomme élastique ». Le plumbago (plante qui guérit la gale). Lemanquier : fruit qui sent la térébenthine, fruit agréable au goût. La salsepareille. Le quassia-amara : plante (ou arbuste?) . Stomachique. Cannelier. Giroflier. Palmiers (Pataoua, Comon).	Jardin du roi via le Ministre de la Marine.

ANNEXE 2- COURS DE CHIMIE AU JARDIN DES PLANTES (PARIS 1790)



Dessin (lavis d'encre de Chine) anonyme, Bibliothèque nationale de France, département Estampes et photographie, BOÎTEFOL-VE-2160(4).

ANNEXE 3- PIERRE REMY FAISANT VISITER SON CABINET



Pierre Remy, *Catalogue raisonné des Tableaux, estampes, coquilles , & autre curiosités après le décès de Feu Monsieur Dazilier d'Argenville, Maitre des comptes, & membre des société royales des sciences de Londres et de Montpellier*, Paris, chez Didot, 1766, frontispice.

ANNEXE 4- AMOURS DANS UN CABINET DE CURIOSITÉS



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Dessin de Jacques De Sève, tirés de Georges-Louis Leclerc de Buffon, *Histoire naturelle générale et particulière avec la description du cabinet du roi*, Paris, imprimerie royale, tome quatrième, 1749, tome 3, p.1.

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

Sources

A. SOURCES MANUSCRITES

Archives nationales de France, Centre d'Archives site de Paris, Fonds de la Maison du Roi, Direction des bâtiments, jardins, arts et manufactures.

O1-1292. « Missions scientifiques : mémoires et correspondances (Dombey, Cossigny, Leblond, etc.) 1766-1789 ».

O1-1293. « Inventions : mémoires et correspondances, Physique, chimie, astronomie, mécanique [...]1693-1789 ».

O1- 2102 à 2113A. « Pépinières : Correspondance générale ; états et envois de plantes ; travaux divers ; missions botaniques, etc. 1788-1792 ».

O1- 2114 à 2123. « Pépinières : Journal des renvois, mémoires et décisions. 1748-1749 ».

O1-2126. «Jardin du Roi à Paris : arrêtés et lettres patentes ; mémoires d'ouvrages ; travaux, correspondance. 1771-1776 ».

B. SOURCES IMPRIMÉES

B.1 Catalogues

GERSAINT, Edme-François. *Catalogue raisonné des diverses curiosités du cabinet de feu M. Quentin de Lorangere*. Paris, chez Jacques Barois, 1744, p. 96.

GERSAINT, Edme-François. *Catalogue raisonné d'une collection considérable de diverses curiosités en tous genres contenues dans le cabinet de feu M. Bonnier de la Mosson, Bailly et capitaine des chasses de la Varenne et des Tuileries & ancien colonel au régiment Dauphin*, Paris, Chez Jacques Barois, 1744, 236 p.

GERSAINT, Edme-François. *Catalogue raisonné des tableaux, diamans, Bagues de toutes espèces, Bijoux & autres Effets provenant de la succession de feu Monsieur Charles Godefroy, Banquier et Joüaillier*. Paris, chez Pierre Prault, 1748, 48 p.

REMY, Pierre. *Catalogue raisonné des curiosités qui composoient le cabinet de feu Mme Dubois-Jourdain*. Paris, chez Didot l'aîné, 1766, 178 p.

REMY, Pierre. *Catalogue raisonné des Tableaux, estampes, coquilles, & autre curiosités après le décès de Feu Monsieur Dazilier d'Argenville, Maitre des comptes, & membre des société royales des sciences de Londres et de Montpellier*. Paris, chez Didot, 1766, 152 p.

REMY, Pierre. *Catalogue raisonné des Tableaux de différens bons maitres des trois écoles [...] qui composent le cabinet de M. Aved, peintre du Roi et de son Académie*. Paris, Chez Didot, 1766, 69 p.

DE VINCELLE, Grivaud. *Catalogue d'objets d'antiquité et de curiosité qui composait le cabinet de feu M. l'abbé Campion de Tersan, ancien archidiacre de Leitoure*. Paris, Imprimerie de Nouzon, 1819, 95 p.

B.2 Dictionnaires

DIDEROT, Denis et D'ALAMBERT, Jean le Rond, éd., *Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, [En ligne], Nancy, AITFL (Analyse et traitement informatique de la langue française),
<http://portail.atilf.fr.ezproxy.usherbrooke.ca/encyclopedia/Formulaire-de-recherche.htm>

FÉRAUD, Jean-François. *Dictionnaire critique de la langue française*. Paris, 1797-1798, 4 vol.

LACOMBE, Jacques. *Dictionnaire encyclopédique des amusemens des sciences mathématiques et physiques : des procédés curieux des Arts; des Tours récréatifs & subtils de la magie blanche, & des découvertes ingénieuses & variées de l'industrie; avec l'explication quatre-vingt-six planches, & d'un nombre infini de figure qui y sont relatives*. Paris, chez Panckoucke, 1792, 870 p.

LITTRÉ, Émile. *Dictionnaire de la langue française*. Paris, 1872-77, 4 vol.

Dictionnaire de l'Académie française. Paris, 1^{ère} éd., 1694.

Dictionnaire de l'Académie française. Paris, 4^e éd., 1762.

Dictionnaire de l'Académie française. Paris, 5^e éd., 1798.

Dictionnaire de l'Académie française. Paris, 6^e éd., 1832-1835.

Dictionnaire de l'Académie française. Paris, 8^e éd., 1932-1935.

B.3 Autres sources imprimées

ANONYME. *La curiosité fructueuse: ouvrage dédié aux curieux intéressés*. Paris, Chez Bauché Père et chez Christophe David, 1739, 41 p.

BUFFON, Georges-Louis Leclerc. *Histoire naturelle générale et particulière avec la description du cabinet du roi*. Paris, imprimerie royale, tome quatrième, 1749, tome 3, 424 p.

BUFFON, Georges-Louis Leclerc. *Histoire naturelle générale et particulière, servant de suite à l'histoire naturelle de l'homme*. Paris, imprimerie royale, tome quatrième, suppléments, 1777, 582p.

DROUHIN, Marie-François, éd., *Magasin encyclopédique ou journal des sciences, des lettres et des arts*. Paris, Imprimerie du Magasin encyclopédique et chez Fuchs, chez Fournier fils, l'Imprimerie de Delance, l'Imprimerie bibliographique, l'Imprimerie de J. B. Sajou, chez Tourneisen fils, chez Gabriel Dufour et compagnie, (paru de 1792 à 1793).

JOULLAIN, C.-F. fils aîné. *Réflexions sur la peinture et la gravure accompagnée d'une courte dissertation sur le commerce de la curiosité et des ventes en générale par C.-F. Joullain, fils aîné*. Paris, Lamort Demonville Musier, 1786, 220 p.

LACOMBE, Jacques. *Dictionnaire encyclopédique des amusemens des sciences mathématiques et physiques : des procédés curieux des Arts; des Tours récréatifs & subtils de la magie blanche, & des découvertes ingénieuses & variées de l'industrie; avec l'explication quatre-vingt-six planches, & d'un nombre infini de figure qui y sont relatives*. Paris, chez Panckoucke, 1792, 870 p.

MILLIN DE GRANDMAISON, Aubin-Louis, éd., *Magasin encyclopédique ou journal des sciences, des lettres et des arts*. Paris, Imprimerie du Magasin encyclopédique et chez Fuchs, chez Fournier fils, l'Imprimerie de Delance, l'Imprimerie bibliographique, l'Imprimerie de J. B. Sajou, chez Tourneisen fils, chez Gabriel Dufour et compagnie, (paru de 1794 à 1816).

MALESPINE, M. L'ABBE DE. *Les plaisirs de l'esprit, ode qui a remporté le prix au jugement de l'Académie royale des sciences et beaux-arts de Pau*. Paris, Lesclapart, 1768, 30 p.

PANCKOUCKE, André-Joseph. *Les amusements mathématiques précédés des élémens d'arithmétique, d'algèbre & de géométrie nécessaire pour l'intelligence des problèmes*. Lille, Panckoucke, Paris, Tillard, 1749, 477p.

REESS-LESTIENNE et TREMERY, *Nouveau manuel complet pour la correspondance commerciale*. Paris, Librairie encyclopédique de Roret, 1850, 346p.

SULZER, Johann Georg. *Nouvelle théorie des Plaisirs*, Paris, s.n., 1767, 368 p.

TRADESCANT, John. *Musaeum Tradescantium, or a collection of rarities preserved at South-Lamherth neer London*. London, John Grismond, 1656, 179p.

Bibliographie

A. Histoire française et européenne des XVII^e-XVIII^e siècles

CABOURDIN, Guy et Georges VIARD. *Lexique historique de la France d'ancien régime*. Paris, Armand Colin, 1990, 324 p.

CHARTIER, Roger. *Les origines culturelles de la Révolution française*. Paris, Seuil, 2000 (1990), coll. « Série Histoire », 304 p.

CHAUSSINAND-NOGARET, Guy, dir., *Histoire des élites en France du XVI^e au XX^e siècle*. Paris, Tallandier, 1991, coll. « Pluriel », 478 p.

COBBAN, Alfred. *Le sens de la Révolution française*. Paris, Julliard, 1984 (1964), 220 p.

COQUERY, Natacha. « Hôtel, luxe et société de cour : le marché aristocratique parisien au XVIII^e siècle ». *Histoire & Mesure*, vol. 10, n°3-4 (1995), p. 339-369.

DE MAUREPAS, Arnaud et Florent BAYARD. *Les Français vus par eux-mêmes : le XVIII^e siècle : anthologie des mémorialistes du XVIII^e siècle*. Paris, Robert Laffont, 1996, coll. « Bouquins », 1392 p.

DUBOST, Jean-François. « Les étrangers à Paris au siècle des lumières », dans Daniel Roche, dir., *La ville promise : Mobilité et accueil à Paris (fin XVII^e- début XIX^e siècle)*. p. 221.

FIGEAC, Michel. *L'ancienne France au quotidien : Vie et choses de la vie sous l'ancien régime*. Paris, Armand Colin, 2007, 590 p.

GOULEMOT, Jean-Marie. « Histoire littéraire et histoire des idées du XVIII^e siècle à l'épreuve de la Révolution ». *MLN*, vol. 114, n° 4 (Sept.1999), p. 629-646.

HOBSBAWN, Eric J. « 4. Survivre au révisionnisme », *Aux armes historiens. Deux siècles d'histoire de la Révolution française*. Paris, La découverte, 2007, p.103-124.

JOUANNA, Arlette. « Des “gros et gras” aux “gens d’honneur” », dans Guy Chaussinand-Nogaret, dir., *Histoire des élites en France du XVI^e au XX^e siècle*. Paris, Tallandier, 1991, coll. « Pluriel », p.17-130.

MARION, Marcel. *Dictionnaire des institutions de la France: XVII^e-XVIII^e siècle*. Paris, Picard, 1984 (1923), 564 p.

MÉTAYER, Christine. *Au tombeau des secrets : Les écrivains publics du Paris populaire Cimetière des Saints-Innocents : XVI^e-XVIII^e siècle*. Paris, Albin Michel, 2000, coll. « Bibliothèque Albin Michel Histoire », p.168.

REINHARD, Marcel. « Sur l'histoire de la Révolution française: Travaux récents et perspectives ». *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, n° 3 (Jul. – Sept. 1959), p. 553-570.

ROCHE, Daniel. *La France des lumières*. Paris, Fayard, 1993, 599 p.

SARGERSON, Carolyn. « Manufactures and Marketing of Luxury », dans Robert Fox et Anthony Turner, dir., *Luxury trade and consumerism: studies in the history of skilled forces*. Brookfield, Ashgate, 1998, p.99-137.

WILHELM, Jacques. *La vie quotidienne des Parisiens au temps du Roi-Soleil : 1660-1715*. Paris, Hachette, 1977, 296p.

B. Collection, Curieux, curiosité, cabinets

AUGARDE, Jean-Dominique. « The scientific cabinet of Conte d’Ons en Bray and a clock by Doenici Cucci ». *Cleveland Studies in the history of Art*, vol. 8 (2003), p.80-85.

AURICCHIO, Laura. « Pahin de la Blancherie's Commercial Cabinet of Curiosity (1779-1787) ». *Eighteenth-Century Studies*, vol. 36 (fall 2002), p.47-61.

BAILEY, Colin B. « Conventions of the Eighteenth-Century Cabinet de tableaux: Blondel d’Azincourt's La première idée de la curiosité ». *The Art Bulletin*, vol. 63, n° 3 (septembre 1987), p. 431-437.

BAUDRILLARD, Jean. « La morale des objets ». *Communications*, n° 13 (1969), p. 23-50.

BODGAN, Robert. « Le commerce des monstres ». *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 104 (septembre 1994), p. 34-46.

BONFAIT, Olivier. « Les Collections des parlementaires parisiens du XVIII^e siècle ». *Revue de l'Art*, n° 73 (1986), p. 28-42.

COTINAT, Louis. « Un cabinet parisien d'histoire naturelle vendu aux enchères sous Louis XV ». *Revue d'histoire de la pharmacie*, n° 163 (1959), p.177-183.

COSTA, P. Fontes. « The Culture of Curiosity at The Royal Society in the First Half of the Eighteenth Century ». *Notes and Records of the Royal Society of London*, vol. 56, n°2 (mai 2002), p.146-167.

DASTON, Lorraine et Katharine PARK. *Wonders and the order of nature (1150-1750)*. New York, Zone Books, 2001, 512 p.

DAUTZENBERG-BRAQUENIÉ, Jean. « Le cabinet du collectionneur : Une tapisserie ». *Revue d'histoire de la pharmacie*, n° 133 (1952), p.374-375.

DELMAS, Jean-François. « Le mécénat des financiers au XVIII^e siècle : études comparative de cinq collections de peinture ». *Histoire, économie et société*, n° 1 (1995), p.51-70.

ELSNER, John et Roger CARDINAL. *The cultures of collecting*, Boston, Harvard University Press, 2011, 311p.

GLORIEUX, Guillaume. *À l'enseigne de Gersaint : Edme-François Gersaint, Marchand d'art sur le Pont Notre-Dame : (1694-1750)*. Seyssel, Éditions Champ Vallon, 2002, 585 p.

GUICHARD, Charlotte. « Valeur et réputation de la collection : Les éloges d' "amateur" à Paris dans la seconde moitié du XVIII^e siècle ». *Hypothèses*, n° 1 (2003), p. 33-43.

JALLUT, Marguerite. « Les collections de Marie-Antoinette ». *Arts asiatiques*, tome 20 (1969), p. 209-220.

JULIEN, Pierre. « Les cabinets de curiosité de la rue Saint-Dominique et les peintures de Lajoüe ». *Revue d'histoire de la Pharmacie*, n° 262 (1984), p.278-279.

MAURIÈS, Patrick. *Cabinets de curiosités*. Paris, Gallimard, 2002, 259 p.

MCCLELLAN, Andrew. «Watteau's Dealer: Gersaint and the Marketing of Art in Eighteenth-Century Paris ». *The Art Bulletin*, vol. 78, n° 3 (Sept. 1996), p. 439-453.

MORNET, Daniel. *Les origines intellectuelles de la Révolution française (1715-1787)*. Lyon, La Manufacture, 1989 (1933), 632p.

FILIPPOUPOLITI, Anastasia. « Spatializing the private collection: John Fiott Lee and Hartwell House », dans John Potvin et Alla Myzelev, dir., *Matériel cultures. 1740-1920: the meaning and pleasures of collecting*. Farnham, Ashgate, 2009, p.19-36.

POMIAN, Kryzysztotf. *Collectionneurs, amateurs et curieux : Paris, Venise XVI^e –XVIII^e siècle*. Paris, Gallimard (1987), 368 p.

POTIN, Yann. « “Collections et trésors” Représentations sociales et politiques de l'accumulation ». *Hypothèses*, n°1 (2003), p.13-22.

PURINTON, Marjean D. «George Colman's "The Iron Chest" and "Blue-Beard" and the Pseudoscience of Curiosity Cabinets ». *Victorian Studies*, vol. 49, n° 2 (Winter, 2007), p.250-257.

SHELTON, Anthony Alan. « Collections and the incorporation of the new world », dans John Elsner, Roger Cardinal, dir., *The culture of collecting*. Londres, Reaktions books, 1994, p. 177-203.

SCHNAPPER, Antoine. *Le géant, la licorne et la tulipe: les cabinets de curiosités en France au XVII^e siècle*, Paris, Flammarion, 2^e éd., 2012, 415 p.

SLOBODA, Stacey. « Porcelain bodies: gender, acquisitiveness, and taste in eighteenth-century England », dans John Potvin et Alla Myzelev éd., *Matérial cultures. 1740-1920: the meaning and pleasures of collecting*. Farnham, Ashgate, 2009, p.19-36.

TILLEROT, Isabelle. *Jean de Julienne et les collectionneurs de son temps : un regard singulier sur le tableau*. Paris, Maison des sciences de l'homme, 2011, 510 p.

THOMAS, Nicolas. « Licensed curiosity: Cook's Pacific Voyages », dans Roger Cardinal et John Elsner, dir., *The cultures of collecting*, Boston, Harvard University Press, p. 116-136.

VERLET, Pierre. « Le commerce des objets d'art et les marchands merciers à Paris au XVIII^e siècle ». *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*. n° 1 (1958), p. 10-29.

C. Sociabilité et réseaux sociaux

AGULHON, Maurice. « La sociabilité est-elle objet d'histoire ? », dans Étienne François, dir., *Sociabilité et société bourgeoise en France, en Allemagne et en Suisse (1750-1850)*. Paris, coll. « Recherches sur la civilisation », 1986, p.13-23.

BLANC, Olivier. « Cercle politique et "salons" du début de la révolution (1789-1795) ». *Annales historiques de la Révolution française*, n° 344 (2006), p.63-92.

BRET, Patrice. « "Ils ne forment tous qu'une même République": Académiciens, amateurs et savants étrangers dans la correspondance des chimistes à la fin du 18^e ». *Dix-huitième siècle*, vol. 1, n° 40 (2008), p.263-279.

GARRIOCH, David. *Neighbourhood and community in Paris, 1740-1790*. Cambridge, Cambridge University Press, 1986, 278 p.

HELLMAN, Mimi. « Sociability, and the Work of Leisure in Eighteenth-Century France ». *Eighteenth-Century Studies*, vol. 32, n° 4 (summer 1999) p. 415-445.

LILTI, Antoine. *Le monde des salons : sociabilité et mondanité à Paris au XVIII^e siècle*. Paris, Fayard, 2007, 259 p.

ROCHE, Daniel. *Le siècle des lumières en province : Académies et académiciens provinciaux. 1680-1789*. Tome 1, Paris, Mouton : École des hautes études en sciences sociales, 1979, coll. « Civilisations et Sociétés », 62, 394 p.

ROCHE, Daniel. *Les républicains des lettres : gens de culture et lumières au XVIII^e siècle*. Paris, Fayard, 1988, 393 p.

VAN DAMME, Stéphane. « La sociabilité intellectuelle, les usages historiographiques d'une notion ». *Hypothèses*, n° 1 (1997), p.121-132.

VAN DAMME, Stéphane. « Farewell Habermas ? Deux décennies d'études sur l'espace public » [En ligne], *Les Dossiers du Grihl* (2007), Adresse : <http://dossiersgrihl.revues.org/682> ; DOI : 10.4000/dossiersgrihl.682

D. Sciences, savoirs et plaisir

BARKER-BENFIELD, G. J. *The culture of sensibility : sex and society in eighteenth century*. Chicago, University of Chicago Press, 1996, 554 p.

BLANC, Olivier. *Les libertines : Plaisirs et liberté au temps des lumières*. Paris, Perrin, 1997, 277 p.

BLONDEL, Christine. « Devenir un savant par correspondance à la fin du 18^e siècle : échanges scientifiques et techniques entre deux jeunes amateurs, Ampère et Couprier », *Dix-huitième siècle*, vol. 1, n° 40 (2008), p. 79-82.

CARADONNA, Jeremy L. « Prendre part au siècle des lumières, le concours académique et la culture intellectuelle au XVIII^e siècle ». *Annales. Histoire, Sciences sociales*, n° 3 (2009), p.633-662.

ELLIS, Markman. *The Politics of Sensibility: Race, Gender and Commerce in the Sentimental Novel*. Cambridge, Cambridge University Press, coll. « Cambridge Studies in Romanticism », 18, 280 p.

FOUCAULT, Michel. *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969, coll. « bibliothèque des sciences humaines », 275 p.

HEURÉ, Gilles. *Alain Corbin : Entretiens avec Gilles Heuré*. Paris, La découverte, 2000, 196 p.

HODAK, Caroline. « L'histoire des loisirs ou le renouvellement de l'histoire sociale et culturelle anglaise ». dans Frédérick Lachau, Isabelle Lescent-Giles et François-Joseph Riggio, dir., *L'histoire d'outre-manche : tendances récentes de l'historiographie britannique*. Paris, Presses Sorbonne, 2001, coll. « Centre Roland Mousnier », 357p.

KAVANACH, Thomas M. *Enlightened pleasures: eighteenth-century France and the new epicureanism*. New Haven, Yale University Press, 2010, coll. « Lewis Walpole series in eighteenth-century culture and history », 254 p.

LANG, Catherine. « Joseph Dombey (1742-1794), un botaniste au Pérou et au Chili. Présentation des sources ». *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, tome 35, n° 2 (Avril-Juin 1988), p. 262-274.

MAUZI, Robert. *L'idée du bonheur dans la littérature et la pensée française au XVIII^e siècle*. Genève, Slatkine, 1960, 725 p.

MUCHEMBLED, Robert. *L'orgasme et l'occident : une histoire du plaisir du XVI^e siècle à nos jours*. Paris, Seuil, 2005, 382 p.

NAHOUM-GRAPPE, Véronique. « Briller à Paris au XVIII^e siècle ». *Communications*, n° 46 (1987), p. 135-156.

REGOURD, François. « Capitale savante, capitale coloniale : sciences et savoirs coloniaux à Paris aux XVII^e et XVIII^e siècles ». *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol. 2, n° 55 (2008), p. 121-151.

ROCHE, Daniel. « Académies et académisme : le modèle français au XVIII^e siècle ». *Mélanges de l'École française de Rome. Italie et Méditerranée*, tome 108, n° 2 (1996), p. 643-658.

ROCHE, Daniel. « Trois académies parisiennes et leur rôle dans les relations culturelles et sociales au XVIII^e siècle ». *Mélanges de l'École française de Rome. Italie et Méditerranée*, tome 111, n°1 (1999), p. 395-414.

TURCOT, Laurent. *Le promeneur à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard, 2007, 289 p.

VAN DAMME, Stéphane. « Comprendre les cultural studies : une approche d'histoire des savoirs ». *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol.5, n°51-4bis (2004), p.48-58.

VAN SANT, Ann Jessie. *Eighteenth-Century Sensibility and the Novel: The Senses in Social Context*. Cambridge, Cambridge University Press, 2004 (1993), coll. « Studies in Eighteenth-Century English Literature and Thought », 14, 143 p.